LA REVUE DE

TEHERAN

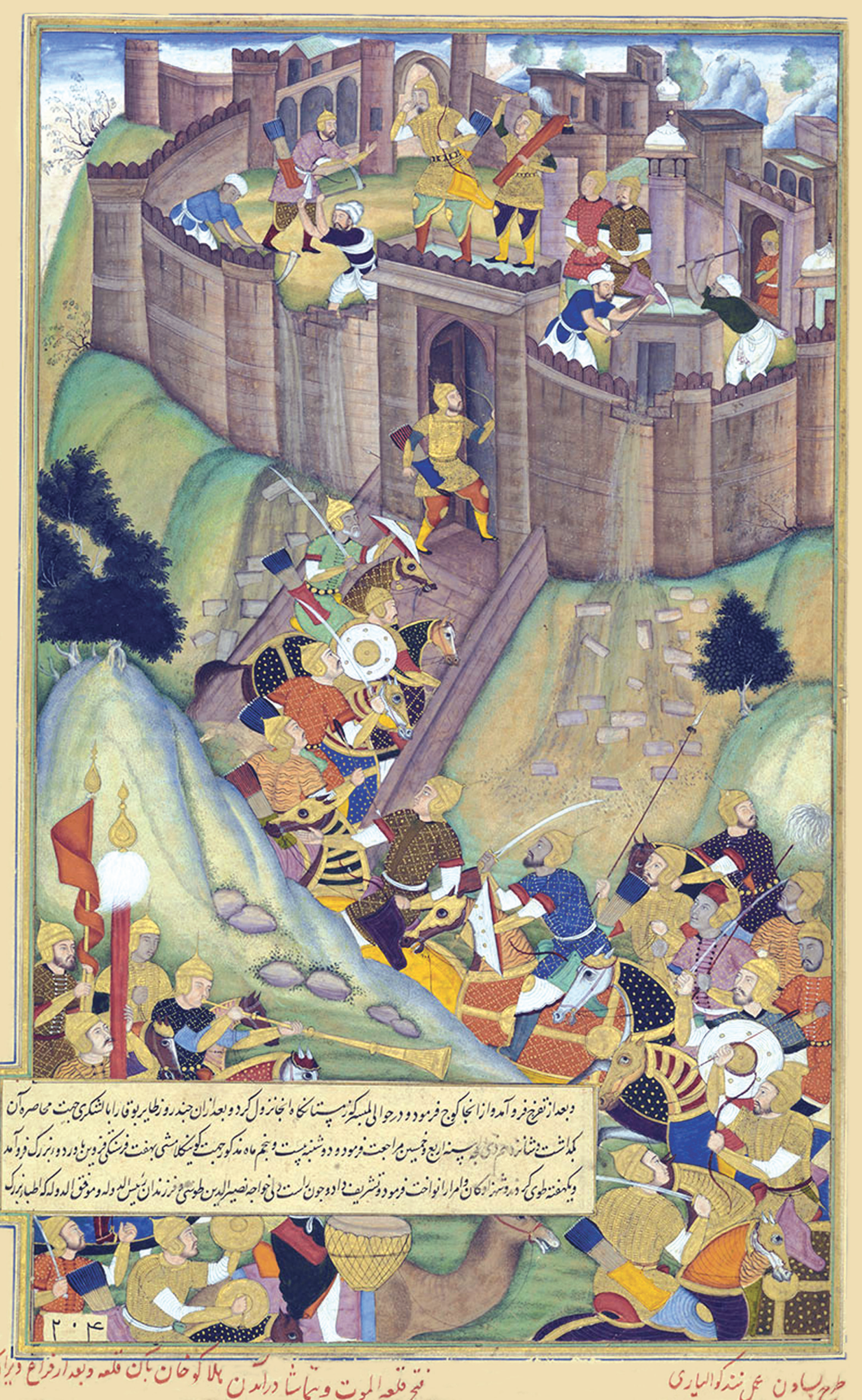
ISSN 2008-1936

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 100, Mars 2014, 9e ANNEE

2000 TOMANS

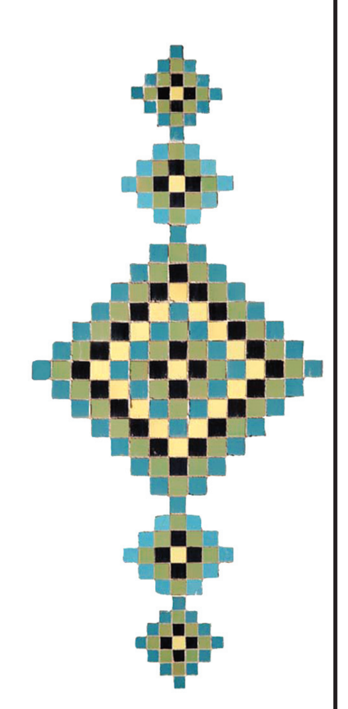
5 €



Les Mongols en Iran:

De l'invasion à l'iranisation (II)

www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction

Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef

Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction

Arefeh Hedjazi

Rédaction

Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Babak Ershadi
Jean-Pierre Brigaudiot
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Mahnaz Rezaï
Alice Bombardier
Majid Yousefi Behzadi
Gilles Lanneau

Graphisme et mise en page

Monireh Borhani

Correspondants en France

Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction

Béatrice Tréhard

Site Internet

Milâd Shokrkhâh
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
Miniature mongole de l'Inde du nord datant de 1596 tirée du* Tchangiz-nâmeh*, représentant la conquête de la forteresse d'Alamut par le Mongol Hulagu Khân.





LA REVUE DE TEHERAN

Premier mensuel iranien
en langue française
N° 100 - Esfand 1392
Mars 2014
Neuvième année
Prix 2000 Tomans
5 €





Sommaire

CAHIER DU MOIS

CULTURE

PATRIMOINE

LECTURE

Les mouvements iraniens de libération nationale contre l'envahisseur mongol

Shahâb Vahdati

La dure et cruelle invasion mongole et la domination qui s'en suivit provoquèrent à long terme de nombreuses révoltes. Les devises religieuses tirées du chiisme, du zoroastrisme et du mouvement khurramite ainsi que l'encouragement de seigneurs rebelles tels que le Sheikh Califa Mâzandarâni, ont encouragé sans relâche la rébellion contre l'envahisseur mongol. L'une de ces révoltes permit aux Sarbedâr de libérer la quasi-totalité de l'ouest du Khorâssân du joug mongol en 1337-1338 et d'y établir leur Etat, succédant ainsi à Houlagou Khân.

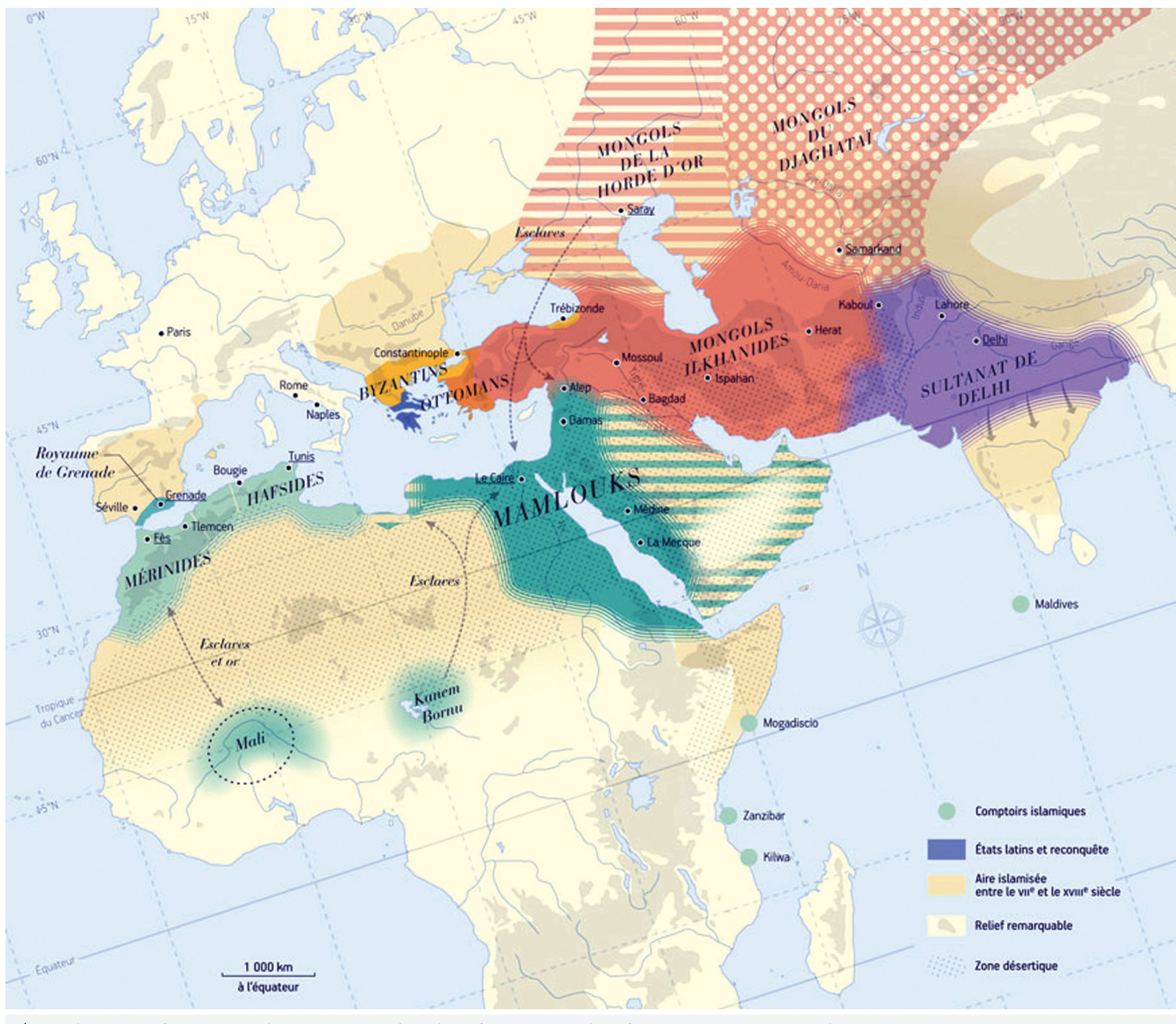
La domination mongole en Asie centrale, en Iran et dans le Caucase se caractérise d'une part par une intensification de l'exploitation féodale, et de l'autre, par les mouvements de libération nationale contre la tyrannie et l'oppression de l'envahisseur étranger.

La conquête de Khârezm au début du XIIIe siècle par Gengis Khân, qui unifia sous son règne l'Asie centrale, l'Iran et l'Afghanistan, fut principalement possible grâce aux dissensions et aux luttes fratricides qui affaiblissaient la puissance des Khorezmiens (Khwârezm-Shâh). La lutte entre les différents groupes de nobles empêcha l'organisation de la défense. Se méfiant de ses vassaux, le Khwârazm-Shâh avait peur de rassembler leurs milices. Les vassaux se disputaient en permanence entre eux et contre le gouvernement central, et comme ils craignaient que les paysans ne se soulèvent, ils refusèrent de les armer et de les préparer afin de combattre l'ennemi extérieur. Par conséquent, comme en témoignent les rapports de l'historien arabe Ibn al-Athir, des historiens persans comme Joveyni, Rashideddin et autres auteurs persanophones du début du XIVe siècle, bien que la forte résistance contre les armées de Gengis Khân ait été principalement et spontanément organisée par le bas peuple, au premier rang de laquelle se trouvait la paysannerie et les confréries d'artisans, la passivité ou la trahison spontanée des féodaux locaux permit aux Mongols de facilement supprimer cette résistance.

Nous savons qu'à l'origine (1200-1220), Gengis Khân entretenait des rapports amicaux avec Mohammad Khwârazm-Shâh et qu'à travers les rapports des ambassadeurs et des commerçants, il essaya de recueillir des informations sur l'empire khorezmien. Puis, en 1219, il commença ses opérations militaires, utilisant comme prétexte un vol des biens d'une caravane mongole dans la ville d'Otrar (située actuellement au sud du Kazakhstan). Le roi Khwârazm-Shâh avait peur de faire appel à la puissance militaire de ses propres vassaux dispersés dans des villes fortes éloignées les unes des autres, et se força ainsi à adopter une défense passive.

Dès l'attaque, l'armée mongole commandée par Gengis Khân s'empara d'Otrar, à travers les steppes de Boukhârâ. La rapidité de l'avancée des troupes de Gengis Khân ne permettait pas d'entreprendre des préparations pour les affronter. Les grands propriétaires, des marchands et la majorité du clergé, craignant pour leur richesse ou leur statut social et manquant de confiance dans le peuple, trahirent et pactisèrent rapidement avec les Mongols. La conséquence directe de cette trahison fut qu'au début de 1220, des villes comme Boukhârâ, Samarkand et d'autres villes de la vallée de Zarafshân étaient déjà toutes tombées. Une première résistance sérieuse se laissa voir d'abord à Jend puis à Khodjent où se cramponnait Timour Malik, l'un des rares généraux ayant fait preuve d'un véritable esprit de résistance et d'une certaine puissance militaire.

Paniqué par les succès de Gengis Khân, Mohammad Khwârezm-Shâh fuit vers l'Iran occidental sous prétexte d'organiser une nouvelle



▲*Les héritiers de Gengis Khân © Louvre / Atelier de cartographie de Sciences Po, septembre 2012*

armée, mais il prit refuge sur une île dans la Caspienne où il mourut en 1220, juste après qu'à la suite d'une résistance longue et héroïque, les populations de Merv et Ourguentch furent littéralement exterminées et leurs villes détruites. En 1221, l'ensemble de l'Asie centrale est donc conquis par l'envahisseur mongol. Les conséquences de la conquête de l'Asie centrale par les Mongols sont catastrophiques. La destruction des systèmes d'irrigation succéda à celle des oasis merveilleux de Merv et de Khârazm, et de superbes villes comme Ourguentch et Termez se transformèrent en ruines.

Pour la gestion des zones agricoles de la Transoxiane, le grand Khân Ögödeï, en accord avec le Khân d'Ulus Tchagataï, se mit au service du riche marchand Mahmoud Yalavash, un ancien ambassadeur de Gengis Khân auprès de Mohammad Khwârazm-Shâh. Les descendants de Mahmoud Yavalash, devenus des féodaux, continuèrent à diriger l'agriculture en Transoxiane jusqu'en 1311. Ils s'appuyèrent sur la noblesse et le clergé musulman qui avaient survécu aux massacres, de même

que les riches marchands qui réalisèrent de rapides profits sous le joug mongol. Tchagataï Khân et ses successeurs vécurent jusqu'au début du XIVe siècle sur les steppes de Jetyssou (Sept-Rivières), tout en maintenant leur mode de vie nomade. La domination des nomades eut un impact désastreux sur l'économie et la culture de Jetyssou. Au cours du XIIIe siècle, les oasis agricoles et les villes de cette région disparurent pratiquement et tout le pays retomba à l'état sauvage.

Bien que la forte résistance contre les armées de Gengis Khân ait été principalement et spontanément organisée par le bas peuple, au premier rang de laquelle se trouvait la paysannerie et les confréries d'artisans, la passivité ou la trahison spontanée des féodaux locaux permit aux Mongols de facilement supprimer cette résistance.

Les gens ne furent guère mieux lotis. Les conquérants imposèrent une forme cruelle d'exploitation féodale à une population de travailleurs soumis et sédentaires. Les paysans et les artisans citadins étaient écrasés sous le poids des impôts et des taxes. Une partie des artisans et de leurs familles fut réduite en esclavage et forcée de travailler dans des ateliers étatiques, survivants grâce à de maigres rations de nourriture: du pain sec, seulement trois jours par semaine, et parfois, très rarement, un peu de viande.

La révolte de Mahmoud Târâbi

La situation intolérable des paysans et des artisans de Boukhârâ les força à se révolter en 1238 à la fois contre la noblesse mongole et les féodaux locaux liés à eux, en particulier contre Sadr de Boukhârâ, le plus riche des féodaux ayant détenu, avant et après la conquête mongole, le pouvoir spirituel à Boukhârâ. Le soulèvement a donc eu une coloration religieuse. A sa tête se trouvait le prédicateur Mahmoud, un artisan fabricant de tapis originaire du village de Tarab, près de Boukhârâ, et connu pour sa vertu. Ayant eu vent du succès du prédicateur Mahmoud Târâbi, les émirs mongols (de Noyon) décidèrent de l'attirer par ruse à Boukhârâ et de le tuer. Mais l'arrivée de Mahmoud dans la ville fut le signal d'un soulèvement populaire, qui permit le bannissement de Sadr. Mahmoud Târâbi, lui, fut proclamé chef spirituel et sultan. Après quoi, unifiant le pouvoir temporel et spirituel, il prit des mesures sévères contre la noblesse locale. Sa popularité était telle que les Mongols durent fuir pour revenir fortement armés. Néanmoins, les rebelles avaient unifié leurs forces avec celles de la paysannerie de la région. La bataille s'engagea, durant laquelle Mahmoud Târâbi périt. Cette mort mit à mal la résistance des rebelles et après un nouvel assaut, l'armée mongole réussit à vaincre la rébellion. D'après les historiens, cette bataille fit environ vingt mille victimes. Après leur victoire et sur ordre de Tchagataï Khân, les vainqueurs rasèrent l'oasis de Boukhârâ en exécutant une bonne partie de la population en représailles.

Après la conquête de l'Asie centrale, Gengis Khân prit brutalement le Khorâssân, le Mâzandarân et l'Afghanistan. Le dernier des Khwârazm-Shâh, le roi Jalâleddin (1221-1231) combattit courageusement les Mongols dans le Khorâssân. Bien que les seigneurs féodaux aient refusé de se joindre à lui, les artisans et les paysans de Merv, d'Herat et d'autres régions se mirent à ses ordres pour résister aux Mongols.

Cependant, Jalâleddin commit l'erreur de les sous-estimer et refusa d'ordonner l'organisation de milices paramilitaires. Il en résulta que malgré sa bravoure, il fut vaincu et tué lors d'une dernière bataille contre les Mongols. Jalâleddin Khwârazm-Shâh fut le dernier roi de cette dynastie à s'opposer aux Mongols.

En conséquence de l'invasion des troupes de Gengis Khân, de nombreuses provinces iraniennes furent complètement dévastées, les oasis transformées en pâturages pour les nomades, et les installations d'irrigation détruites. Des villes comme Neyshâbour, Rey, Qazvin, ou Hamedân furent littéralement rasées et leurs habitants massacrés jusqu'au dernier. A Herat, ville de plusieurs dizaines de milliers d'habitants, l'histoire raconte que seules quarante personnes survécurent au massacre. Les campagnes n'échappaient pas à cette règle et l'oasis de Herat ne comptait plus qu'une centaine de survivants après le passage des Mongols. Dans la plupart des régions iraniennes qui subirent l'invasion des hordes mongoles, même le bétail fut exterminé.

> Le dernier des Khwârazm-Shâh, le roi Jalâleddin (1221-1231) combattit courageusement les Mongols dans le Khorâssân. Bien que les seigneurs féodaux aient refusé de se joindre à lui, les artisans et les paysans de Merv, d'Herat et d'autres régions se mirent à ses ordres pour résister aux Mongols.

Aux yeux de leurs contemporains, l'arrivée des troupes de Gengis Khân fut une calamité apocalyptique. «Sans



▲ *Cavalerie mongole poursuivant l'ennemi*

doute…», écrit le géographe persan Hamdollâh Ghazvini en 1340, «… que même si mille ans passent sans nouvelle catastrophe, les dévastations et les massacres commis par les troupes mongoles ne pourront être réparés et le monde ne retournera jamais à l'état initial qu'il avait avant cet événement.» Quand en 1236, sous le règne du Khân suprême Ögödei, on décida de rebâtir Herat (décision qui conduisit les Mongols à rappeler un groupe d'artisans prisonniers avec leur famille à Herat), les premiers colons eurent pour tâche urgente de reconstruire les canaux d'irrigation. Pour utiliser les grands outils, il fallut atteler des hommes aux charrues, puisque même les animaux avaient été massacrés.

Dans la plupart des régions iraniennes qui subirent l'invasion des hordes mongoles, même le bétail fut exterminé. Aux yeux de leurs contemporains, l'arrivée des troupes de Gengis Khân fut une calamité apocalyptique.

La conquête de l'Iran par les Mongols s'acheva dans les années 50 du XIIIe siècle. Le grand Khân Mangou organisa en 1256 une expédition sous le commandement de son frère Hulagu, qui s'empara avant tout des forteresses ismaélites perchées sur les montagnes du nord de l'Iran. Puis, en 1258 précisément, Hulagu prit Bagdad, tuant à l'occasion le dernier calife abbasside qui gouvernait depuis une décennie à peine, le sud de l'Irak. Bien que d'après le testament de Gengis Khân, l'Iran et les pays du Caucase devaient revenir en héritage aux descendants de son fils aîné Djötchi, dans les faits, ce fut les gouverneurs choisis par Hulagu qui obtinrent ce territoire. Hulagu créa volontairement cinq Hordes d'or pour lui et ses descendants, les Ilkhanides (1256-1353), reconnus plus tard par Kubilaï Khân (en 1261). Les Jociens (du nom de Joci ou Djötchi, formant la Horde d'or) ne se réconcilièrent jamais avec ceux-ci, et les attaquèrent constamment pour conquérir les pays de la Transcaucasie. Ainsi commença une période de guerre incessante entre les Jociens et les Ilkhanides qui portaient le titre d'Il-Khân, signifiant «le Khân de la tribu». Les Ilkhanides régnèrent sur l'Iran, l'Afghanistan, les pays du Caucase, l'Irak et la partie orientale de l'Asie Mineure. La horde ilkhane elle-même était installée dans le sud de l'Azerbaïdjan et ses membres continuèrent à suivre leur mode de vie nomade. Luttant contre le puissant sultanat des Mamelouks d'Egypte et de Syrie et cherchant à les conquérir, les Ilkhanides formèrent une alliance avec les Croisés qui détenaient des territoires dans le nord de la Syrie et sur l'île de Chypre. Mais la guerre contre les sultans d'Egypte menée par les Ilkhanides ne donna aucun résultat.

Au sein du gouvernement des Ilkhanides, la classe féodale était composée d'un certain nombre de groupes: la noblesse guerrière-nomade (mongole, turque et kurde), les fonctionnaires locaux, les membres du clergé et les propriétaires terriens sédentaires (des provinces). Chez les six premières tribus constituant la Horde, quand la force dirigeante était la noblesse militaire-féodale composée des nomades mongols et des tribus turques, l'exploitation des paysans n'était plus limitée aux habitudes patriarcales, comme elle l'était parmi les tribus nomades. Au contraire, elle prit un caractère particulièrement brutal. Dans la plupart des régions, les paysans agriculteurs payaient pour impôts jusqu'à 80 % de



▲ *Le siège de Bagdad par les Mongols en 1258*

leurs revenus.

L'historien persan Rashideddin, ayant vécu au XIVe siècle, raconte qu'on demandait les mêmes taxes plusieurs fois par an, et les agriculteurs incapables de les payer à nouveau, fuyaient, laissant les villages et leurs maisons derrière eux. Ceux qui restaient dans les villages gardaient délibérément leur maison dans un état de délabrement poussé, afin de se débarrasser des collecteurs d'impôts, des officiers militaires et de leurs insupportables exigences. Mais cela ne marchait pas toujours. Selon Rashideddin, «quand les collecteurs venaient chercher les impôts, ils recherchaient un dénonciateur zélé connaissant les maisons, et grâce à ses signalements, on tirait de force les gens hors de leurs cachettes, recoins, caves, jardins et ruines. S'ils étaient incapables de capturer les hommes, ils prenaient leurs femmes et les chassaient comme un troupeau de moutons d'un bastion à l'autre, pour les conduire vers les agents du fisc. Ceux-ci les accrochaient par leurs pieds à une corde et les battaient. Les lamentations et les plaintes de ces femmes montaient jusque dans les cieux.»

> Ces rebelles formaient des groupes hétéroclites, aux ethnies multiples, rassemblant des paysans iraniens et des nomades mongols pauvres ou encore des Kurdes qui trouvaient refuge dans les montagnes, les gorges et les forêts et attaquaient les manoirs des émirs mongols.

L'ampleur de la baisse de la production agricole iranienne peut être jugée en fonction de celle de la population active des régions en question du début du XIIIe siècle. Un quartier de Hamedân, qui comptait au début du XIIIe siècle 660 habitants, ne comptait plus que 212 habitants en 1340. De même, le nombre d'habitants de la petite ville d'Esfarâyen, dans l'est de l'Iran, chuta de 451 à 50

habitants. D'après le géographe Hamdollâh Ghazvini, beaucoup de vieilles villes étaient devenues des villages. La baisse progressive de la production des produits de base en Iran et dans les pays voisins au XIIIe siècle leur donna une forte importance. Ainsi, les paysans, sur la productivité desquels se basait le pouvoir féodal, devinrent un objet de grande attention et d'exploitation intense. D'où les taxes insupportables qui menèrent rapidement à des révoltes paysannes, réponse à l'augmentation arbitraire des loyers et des impôts par les féodaux qui accablaient le peuple, parallèlement à l'oppression terrible du conquérant mongol.

Les soulèvements populaires ont joué un grand rôle dans la chute de l'empire d'Houlagou Khân. La force motrice principale de ces soulèvements était celle des paysans et des artisans.

En 1265, dans le Fârs, un certain Seyyed Sharafeddin lança un immense mouvement populaire contestant la brutalité du pouvoir du Khân mongol local. En 1291, une autre rébellion d'ampleur éclata au sein de la tribu nomade iranienne des Lors, qui finit par occuper la ville d'Ispahan. Pendant ces mêmes années en Azerbaïdjan, fief principal des Ilkhanides, des insurrections paysannes prirent de larges dimensions. Ces rebelles formaient des groupes hétéroclites, aux ethnies multiples, rassemblant des paysans iraniens et des nomades mongols pauvres ou encore des Kurdes qui trouvaient refuge dans les montagnes, les gorges et les forêts et attaquaient les manoirs des émirs mongols. Ces rebelles étaient alliés et attiraient la sympathie des paysans et du petit peuple, qui les glorifiaient comme héros, les hébergeaient et leur fournissaient logis et nourriture.

En 1303, Rashideddin appela les Mazdakites à la rébellion; ces derniers pouvant se faire passer pour un ordre de derviches du fait du laxisme religieux des Mongols. Ces derniers acceptèrent, mais leurs plans furent interceptés et les meneurs arrêtés. L'historien Ghazvini mentionne également l'existence d'une communauté secrète dans le nord de l'Iran, aux environs de Roudbâr. Il s'agit visiblement de ces mêmes Mazdakites qui survivront, à peine et uniquement en tant qu'ordre religieux, aux arrestations et exécutions massives qu'ils subiront à la fin du XIVe siècle.

La situation économique lourde et désastreuse de l'Iran incita par la suite le gouvernement de Ghazan Khân (Casanus en Occident) (1295-1304) à modifier sa politique intérieure et à se rapprocher de l'islam local (persan, tadjik et azéri) pour régler ses comptes avec la noblesse afin de s'assurer de son soutien. Pour arriver à ses fins, ce Khân fit donc de l'Islam la religion d'Etat.

Par la suite, une série de réformes fut lancée, principalement à l'initiative de ceux déjà mentionnés ci-dessus, ainsi que de scientifiques comme le mathématicien Rashideddin, qui fut le vizir du Khân à partir de 1298. A cette époque, un temps suffisamment long s'était écoulé depuis les massacres et l'invasion pour que le rôle politique principal soit confié aux chefs des tribus nomades turco-mongoles, aidés par une élite persane. Cette population devint désormais la noblesse locale et poursuivit le programme politique systématisé par le vizir Rashideddin. Des définitions précises furent données à propos des taxes et les modalités de paiement de celles-ci et les exactions arbitraires furent proscrites,

avec notamment l'interdiction pour les soldats d'entrer dans les maisons des paysans et des citadins. Dans de nombreuses villes, on annula la tamgha, une taxe lourde sur l'artisanat et le commerce. Les terres abandonnées furent données à la condition qu'elles soient de nouveau cultivées. Ces réformes limitèrent également la tyrannie des bureaucrates et de l'élite nomade et facilitèrent la mise en œuvre d'importants travaux d'irrigation.

Mais par ailleurs, les impôts, bien que strictement fixes, restaient encore assez élevés. Dans la province du Khouzestân par exemple, les paysans devaient payer en taxes plus de 60% de leur revenu brut. Ghazan Khân prit aussi des mesures sévères pour mater toute rébellion paysanne.

Les mouvements de libération nationale au XIVe siècle: les Sarbedârs et le soulèvement du Khorâssân

Les soulèvements populaires ont joué un grand rôle dans la chute de l'empire d'Houlagou Khân. La force motrice principale de ces soulèvements était celle des paysans et des artisans. Au départ, le petit peuple était accompagné et allié à des petits propriétaires et des féodaux iraniens dont l'objectif était de renverser le joug mongol et celui de la noblesse militaire nomade. Mais arrivée à un certain stade de rébellion, une guerre fraternelle éclata entre les seigneurs féodaux, qui ne cherchaient plus qu'à éliminer la noblesse sans en toucher les règles. Face à eux, les paysans et les artisans se battaient contre l'exploitation féodale en général, y compris celle des nomades mongols.

En combinaison avec certaines tendances du soufisme musulman, la foi chiite constitua la couverture idéologique de ces mouvements. En effet, l'une des doctrines au cœur du chiisme est celle de la réapparition du douzième Imâm Mahdi, dont la venue est espérée et considérée comme permettant la libération de la misère, de l'oppression, de la tyrannie et



▲ *Rencontre entre Tayang Khân et Ong Khân, chef des Mongols en 1204, miniature par Miskin, extraite d'un manuscrit du* Jâme' al-Tavârikh *de Rashideddin datant de 1596. Bien que la rencontre entre les deux chefs mongols date de 1204, les habits des personnages sont à la mode de la fin du XVIe siècle.*

de la violence. Le soufisme, quant à lui, s'appuyait sur les confréries de derviches et son expression s'accompagnait d'allégorie et d'une certaine souplesse d'interprétation des textes. Ainsi, grâce à sa terminologie, il put servir de couverture à la libre pensée à la fois face à la religion et à l'athéisme.

> Les Sarbedâr menèrent d'abord une guerre de guérilla. Mais bientôt, et lorsque le soulèvement se généralisa avec le ralliement de nombreux paysans, artisans et petits exploitants pauvres des zones urbaines, la rébellion devint une guerre et une révolution à part entière.

Le mouvement Sarbedâr chiite et soufi se basa sur ces deux modes de pensée et se dressa contre la noblesse mongole nomade, en s'alliant avec les seigneurs féodaux locaux. Son idéologue était un certain Sheikh Califa, chiite qui prêchait dans la ville de Sabzevâr en appelant le peuple à se révolter contre les Mongols. Califa fut assassiné en 1335 par des émissaires envoyés par le clergé sunnite local, mais son disciple d'origine paysanne, Sheikh Hassan Djuri, continua à prêcher dans diverses villes du Khorâssân. Ce Sheikh chiite fonda une organisation calquée sur le modèle des ordres derviches. Pour entrer dans l'Ordre, il fallait prêter serment, s'engager à perpétuité à porter des armes, et être prêt à répondre au premier appel. L'élite mongole nomade de Khorâssân s'empressa de l'arrêter et il fut emprisonné.

Au printemps 1337 (selon d'autres sources, en 1336), une rébellion éclata dans le village de Bashtin près de Sabzevâr, où les paysans furent tués par des soldats mongols sans autorisation officielle du Khân. Nous n'avons aujourd'hui qu'une seule source authentifiant ce fait: le témoignage d'un certain Hâfiz Abrou, vivant au XVIe siècle. D'après lui, après ces meurtres, les paysans s'étaient réunis pour fomenter une révolte et lors de cette réunion, Sheikh Hassan, présent lui aussi, aurait déclaré: «Les gens qui sont devenus nos maîtres commettent de nombreuses violences. Si Dieu Tout-Puissant nous l'accorde, nous éliminerons l'injustice de ces tyrans, et sinon, nous laisserons nos têtes sur le gibet, mais nous ne tolérerons jamais la violence et la tyrannie. Que d'autres le fassent, mais pas nous.» Ainsi, dit-on, le mot sarbedâr, qui signifie littéralement «celui dont la tête va au gibet», fut adopté par ces rebelles pour se désigner.

Les Sarbedâr menèrent d'abord une guerre de guérilla. Mais bientôt, et lorsque le soulèvement se généralisa avec le ralliement de nombreux paysans, artisans et petits exploitants pauvres des zones urbaines, la rébellion devint une guerre et une révolution à part entière. Les rebelles conquirent la région et la ville de Sabzevâr, qui deviendra la capitale de leur futur Etat. L'armée des Sarbedârs vainquit trois milices composées de l'élite militaire des nomades turco-mongols et continuant sur sa lancée, s'empara de la grande ville de Neyshâbour, puis de tout le Khorâssân occidental. En 1344, l'Etat des Sarbedârs couvrait une superficie de 550 km de long et 200 km de large. Vers le milieu des années 1350, les Sarbedâr prirent également les villes de Touss et de Mashhad à l'est, et celle de Gorgân à l'ouest.

Après ces avancées des Sarbedârs, en 1353, le dernier roi mongol ilkhanide Tugaï Timur Khân arriva précipitamment à Gorgân et invita les Sarbedârs à une réunion de paix, où il leur proposa de boire avec lui. Quant l'échanson se

prépara à remplir les coupes, le chef des Sarbedârs, Yahyâ Kerrabi, ayant pris connaissance des plans du Mongol pour les vaincre, mit sa main sur sa tête. Ce geste était un signal à ses camarades pour qu'ils tuent le roi ilkhanide et sortent, munis chacun d'un coutelas dans leurs bottes, pour attaquer les soldats mongols. Ces derniers, comprenant que leur roi était mort, furent pris de panique et battirent en retraite. Cet épisode marqua le retrait définitif des Mongols de la région.

L'Etat des Sarbedârs continua à exister de 1337 à 1381, mais pendant ce temps, une lutte interne avait lieu entre les Sarbedârs modérés qui s'appuyaient sur les petits exploitants locaux et souhaitaient régner en paix et sur les tendances plus extrêmes représentées par les sheikhs derviches comme Califa et Hassan Djuri, qui défendaient la cause des artisans et des paysans pauvres pour soutenir la doctrine de l'égalité et du combat et souhaitaient continuer la révolution des pauvres. Les oppositions entre ces deux partis étaient parfois violentes, mais de façon générale, c'est la pression des artisans et des paysans forçant les classes supérieures à faire d'importantes concessions qui permit à la société iranienne de l'époque d'évoluer vers davantage d'égalité.

Ainsi, les dirigeants Sarbedârs ne demandaient en taxes aux paysans que 3/10e de leur revenu, contrairement à la tradition bien ancrée des lourdes taxes. Ils étaient vêtus des mêmes vêtements simples de laine ou de poils de chameau que les pauvres. L'armée, ou plutôt la milice, était composée de paysans et de petits propriétaires terriens qui se faisaient appeler Noblesse des Sarbedârs. Sur les listes de la milice, il y eut d'abord 12, puis 18, et enfin 22 mille personnes percevant un salaire d'État. On cuisinait les repas en commun qui étaient ensuite servis à tout le monde. Les Sarbedârs célébraient les guerriers courageux. Leurs poèmes épiques, généralement orientés contre les Mongols, disaient par exemple: «Par peur des lances des Sarbedârs, aucun nomade turc n'osera plus venir dresser sa tente en Iran». Les Sarbedârs se sont investis dans la reconstruction de la région, notamment avec la restauration du système d'irrigation des kâriz, entièrement détruit par les Mongols.

Dans d'autres régions de l'Iran, des mouvements de révolte similaires prirent de l'ampleur tout au long du XIVe siècle. On peut notamment citer la rébellion Saddiki du Mâzandarân en 1350, avec à sa tête Ghavâm Sayyededdin Mar'ashi, conduisant à la formation d'une milice militaire efficace contre les Mongols dont le siège était à Amol. L'idéologie et la composition sociale de ce mouvement n'étaient pas très différentes de celles des Sarbedârs. A Amol, il y eut un mouvement de libération contre le joug mongol qui s'est lui aussi assez tôt transformé en une lutte des paysans et des artisans contre les seigneurs féodaux locaux, animé par les idées d'égalité sociale et de distribution équitable des biens.

Un autre mouvement de révolte contre les Mongols est celui de Samarkand qui commença en 1365. On peut également citer le soulèvement qui débuta à l'est de la province du Guilân, où un Etat Saddiki fut fondé en 1370, avec la ville de Lâhidjân pour capitale. L'influence de la révolte des Sarbedârs s'est en réalité propagée bien au delà du Khorâssân, qui était le centre de ce mouvement. Ainsi, il y eut un soulèvement similaire à Kermân, en 1373. A l'occasion de ce soulèvement, un grand nombre de propriétaires terriens et des membres du haut clergé furent exécutés ou emprisonnés, ainsi que leurs terres et leurs biens confisqués au profit du peuple. Cependant, ce mouvement fut réprimé après un siège de neuf mois de la ville de Kermân, par la milice féodale.■

Bibliographie:

- Farale, Dominique, *De Gengis Khan à Qoubilaï Khan*, Economica, Paris, 2003.
- Oreizi, Hossein, *L'invasion de l'Iran par Gengis Khân et la conquête de Bagdad: deux événements inséparables*, Ispahan, 1973.
- Ratchnevski, Paul, *Gengis Khan, his life and legacy*, Blackwell, Oxford, 1992.
- Reuven, Amitai-Preiss, *The Mamluk-Ilkhanid War*, Cambridge University Press, 1996.
- Roux, Jean-Paul, *Gengis Khan et l'empire mongol*, Gallimard, Paris, 2002
- Vladimirstov, Boris, *Gengis Khan*, Fayard, Paris, 1973.

La dynastie ilkhanide en Iran: une renaissance après les invasions mongoles?

Hamideh Haghighatmanesh

Après les invasions sanglantes des Mongols et en particulier les campagnes menées par Gengis Khân, qui furent à l'origine de l'une des plus traumatisantes périodes de l'histoire iranienne, une nouvelle ère commença avec l'avènement de la dynastie ilkhanide (1256-1335). Cette dynastie était dirigée par les Ilkhâns, gouverneurs régionaux du grand Khân moghol, qui régnaient sur le plateau iranien et ont pu restaurer l'indépendance politique de l'Iran y établissant un Etat unifié. Cette nouvelle génération de Mongols, qui connaissaient mieux l'Iran, n'avait pas la même violence que ses ancêtres et semblait plus équilibrée et expérimentée. Grâce à elle, le pays retrouva progressivement sa paix perdue, et de nouveaux liens furent tissés entre le peuple et les rois ilkhâns.

▲ *Portrait du Mongol Hulagu par Rashideddin Hamedâni, début XIVe siècle*

Hulagu Khân[1], le fondateur de la dynastie ilkhanide, entreprit sa campagne militaire avec une armée composée de 150 000 cavaliers mongols, et franchit l'Amou-Daria pour pénétrer en Iran en compagnie de stratèges chinois spécialistes des opérations d'encerclement, avec un plan très précis. Dès son arrivée, il envoya des messages aux gouverneurs iraniens pour les assurer que leur royaume serait protégé à condition qu'ils lui offrent leur assistance.

Passant par l'Oxus et le Khorâssân, il alla d'abord à Touss s'emparer des forteresses ismaéliennes dont le dernier gouverneur, Rokneddin Khor Shâh, suivant le conseil de Khâdjeh Nassir Toussi, accepta de se soumettre et céda son royaume à Hulagu. Ce dernier le traita avec respect mais ordonna la destruction et le pillage de cent forteresses de la région. Les magnifiques bibliothèques de ces forteresses n'échappèrent pas à l'autodafé et ce fut à peine si Atâ Malek Djoveyni, grand savant de l'époque, réussit à mettre de côté certains ouvrages importants, les empêchant de brûler avec d'autres livres consacrés à l'ismaélisme.

En 1258, Hulagu attaqua le califat de Bagdad. Al-Mu'tasim, trente-septième calife de la dynastie abbasside, était un incapable. Il choisit d'abord d'ignorer l'armée mongole mais lorsque la guerre

éclata, il se rendit compte de l'étendue du pouvoir de Hulagu et tenta de faire comprendre au khan moghol que toute attaque contre Bagdad provoquerait la mobilisation du monde musulman. Mais sachant que les musulmans ne soutenaient plus les Abbassides, Hulagu avança vers Bagdad et la prit. Lors de cette conquête, la ville historique de Bagdad fut pillée et la plupart de ses monuments détruits. Une semaine plus tard, Hulagu ordonna la fin du pillage et du massacre des habitants de Bagdad et tua le calife. Après cette défaite désastreuse, le califat de cinq siècles des Abbassides, qui avait privé l'Iran de son indépendance, toucha à sa fin. Durant le califat abbasside, il n'y avait pas eu d'Etat unifié sous le nom d'Iran, mais différentes dynasties régionales. C'est après la chute des Abbassides que paradoxalement, un Etat iranien fut fondé par Hulagu le Moghol sur le plateau d'Iran, s'étendant de l'Oxus à l'Euphrate. En ce sens, le règne ilkhanide peut être considéré comme celui de la restauration de la royauté iranienne dans le cadre d'un Etat unique.

Avec l'important butin obtenu à l'issue de la conquête de Bagdad, Hulagu s'installa dans la province de l'Azerbaïdjan, élit Marâgheh comme capitale et acceptant la proposition de Khâdjeh Nassireddin Toussi, ordonna la construction d'un observatoire abritant une grande bibliothèque; un projet achevé quinze ans plus tard. C'est à la même époque que Nassireddin écrivit l'ouvrage Zidj-e Ilkhâni sur l'astronomie. Hulagu était nomade, mais il fit construire d'importants bâtiments, certains toujours debout, comme le Trône de Suleyman, des palais en Azerbaïdjan, un temple bouddhiste et diverses fabriques.

Hulagu lança ensuite une expédition, avortée, en Syrie, car l'annonce de la mort de son frère, Mongu Ghâ'an, le fit se replier vers l'est et renoncer à cette conquête. Il avait l'intention de compenser cet échec en relançant sa conquête, mais sa mort prématurée à l'âge de 48 ans l'en empêcha.

Les grands Ilkhâns

Après la mort de Hulagu en 1265, son



▲ *L'observatoire astronomique de Nassireddin Toussi*



▲ *L'observatoire de Marâgheh*

fils Abaqa Khân lui succéda et choisit Tabriz comme capitale. Son ministre, Khâdjeh Shamseddin Mohammad Djoveyni appelé Sâheb-e Divân, était le frère d'Atâ Malek Djoveyni, nouveau gouverneur de Bagdad et auteur d'un ouvrage consacré à l'histoire mongole intitulé *Djahângoshâ*. Ces deux frères savants et bienfaiteurs ont beaucoup fait pour réparer les destructions causées par les Mongols.

Cette nouvelle génération de Mongols, qui connaissait mieux l'Iran, n'avait pas la même violence que ses ancêtres et semblait plus équilibrée et expérimentée. Grâce à elle, le pays retrouva progressivement sa paix perdue, et de nouveaux liens furent tissés entre le peuple et les rois ilkhâns.

Abaqa épousa la fille de l'empereur byzantin et n'abandonna pas la politique amicale à l'égard des chrétiens, malgré sa préférence pour le bouddhisme. Il voulait vaincre l'Egypte à l'aide des chrétiens mais échoua. A cette époque, le royaume ilkhanide d'Iran s'étendait jusqu'à la Méditerranée.

Après la mort d'Abaqa en Syrie en 1282, son frère Tekudar le remplaça. Fréquentant les musulmans, il finit par se convertir à l'islam et se fit désormais appelé Soltân Ahmad. Il envoya des messagers au roi d'Égypte pour signer un traité de paix. Le fils d'Abaqa, Arghoun, gouverneur du Khorassân, fit de ce traité un prétexte de révolte. Il marcha sur l'Irak et rencontra Tekudar près de Qazvin en 1284.

Tekudar mourut victime d'un complot et Arghoun lui succéda. Il envoya son fils, Ghâzân, dans le Khorâssân afin qu'il devienne gouverneur de cette région. Arghoun voulait s'allier, sans succès, aux chrétiens et établir des relations politiques avec le pape, le roi d'Angleterre et le roi de France, Philippe le Bel, afin d'empêcher le développement de l'influence de l'Egypte en Iran.

Khâdjeh Shamseddin Mohammad Djoveyni, partisan de Tekudar, devint son ministre. Cependant, un courtisan appelé Amir Boqa, qui craignait l'influence de Khâdjeh au sein de la cour

mongole, l'accusa d'avoir empoisonné Abaqa Khân. Le roi ordonna donc l'exécution de ce ministre savant et méritant. Il nomma ensuite comme ministre un médecin d'origine juive appelé Sa'd-od-Doleh, homme très compétent, mais sa rigueur financière suscita l'hostilité des Mongols. Il fut tué par des inconnus alors que le roi était gravement malade.

Arghoun mourut en 1291 et son frère Gueykhatou, gouverneur d'Asie Mineure, monta sur le trône. C'était un roi généreux mais incompétent et ayant guéri d'une maladie, il libéra un grand nombre de prisonniers et distribua l'argent étatique parmi les pauvres, vidant ainsi les caisses royales et confrontant le pays à une forte stagnation économique. Les aristocrates, mécontents des mesures prises par Gueykhatou et son ministre, se révoltèrent et les firent assassiner tous deux en 1295.

Son cousin Baydou lui succéda mais ne put gouverner plus de six mois. Une insurrection éclata dans le Khorâssân, essentiellement peuplé de musulmans. Elle était dirigée par Ghâzân, le fils d'Arghoun, sympathisant de l'islam et aspirant au trône. Ghâzân réussit à gagner par des promesses les seigneurs féodaux soutenant Baydou qui fut tué alors qu'il allait se réfugier en Géorgie.

Soltân Mahmoud Ghâzân et ses réformes

Après s'être officiellement converti à l'islam, Ghâzân Khân se fit appeler Mahmoud et convertit également tous les soldats et commandants de son armée à cette religion. Intronisé en 1295, à Tabriz, Ghâzân fit de l'islam la religion officielle des Ilkhanides, ce qui aboutit à l'établissement d'une relation de confiance entre le peuple iranien et les Khâns mongols. A partir de cette époque, les Iraniens ne les considérèrent plus comme des ennemis étrangers et n'éprouvèrent plus la terreur d'alors vis-à-vis des rois ilkhâns.

Ghâzân fit frapper une nouvelle monnaie sur laquelle l'expression "*lâ ilâha illa Allâh*[2] fut gravée et ordonna

Après la mort de Hulagu en 1265, son fils Abaqa Khân lui succéda et choisit Tabriz comme capitale. Son ministre, Khâdjeh Shamseddin Mohammad Djoveyni appelé Sâheb-e Divân, était le frère d'Atâ Malek Djoveyni, nouveau gouverneur de Bagdad et auteur d'un ouvrage consacré à l'histoire mongole intitulé *Djahângoshâ*.

que l'on commence les lettres administratives par le nom de Dieu. Il fit également restaurer quelques monuments et construire de nombreux bâtiments dont des mosquées, écoles, observatoires, maisons de santé (*dâr al-shifâ'*), palais de justice (*bayt-al-qânoun*), bâtiments administratifs, etc.

Soltân Mahmoud Ghâzân était un roi brave, équitable, législateur et savant; doté d'un certain tempérament artistique, il connaissait bien des métiers manuels comme la maçonnerie, le forgeage, l'armurerie et la peinture, et consacra même une partie de sa vie à l'alchimie et à l'astrologie. Outre les langues mongole et persane, il connaissait aussi les langues arabe, chinoise, tibétaine et latine. S'intéressant aux sciences médicales et connaissant les propriétés bénéfiques des herbes pour guérir des maladies, il en cueillait un grand nombre quand il allait à la chasse. Il s'intéressait beaucoup à l'Histoire et surtout à celle

de ses propres ancêtres.

Ghâzân était un remarquable stratège militaire. Il enseignait personnellement les sciences et tactiques militaires et tentait d'établir la discipline dans son armée, car il considérait son absence comme l'une des raisons les plus importantes d'une défaite.

Après s'être officiellement converti à l'islam, Ghâzân Khân se fit appeler Mahmoud et convertit également tous les soldats et commandants de son armée à cette religion. Intronisé en 1295, à Tabriz, Ghâzân fit de l'islam la religion officielle des Ilkhanides, ce qui aboutit à l'établissement d'une relation de confiance entre le peuple iranien et les Khâns mongols.



▲ *Miniature persane mettant en scène la conversion de Ghâzân du bouddhisme à l'islam*

Avant Ghâzân, l'ensemble des Ilkhâns s'était soumis aux Khâns mongols chinois dont la capitale était Pékin, mais dès le début du règne de Ghâzân, cette soumission fut totalement remise en cause. Sous le règne de Ghâzân, les relations de l'Iran avec les pays étrangers, occidentaux et orientaux, s'améliorèrent et lorsqu'un messager venait de l'étranger, il était directement reçu par le Sultan Mahmoud. Etant assez cultivé, il étonnait par son éloquence et l'étendue de son savoir. Il aimait fréquenter les savants et notamment discuter avec eux des diverses religions.

Ghâzân rétablit l'autorité du pouvoir central en prenant des mesures sévères, notamment contre les commandants militaires et les seigneurs féodaux soupçonnés de complot. Il nomma d'abord Khâdjeh Sadreddin Khâledi, appelé Sadr-e Djahân, ministre, mais il le fit exécuter quelque temps plus tard pour corruption financière et le remplaça par Khâdjeh Rashideddin Fazlollâh, auteur du fameux ouvrage *Djâme' al-Tavârikh* sur l'histoire en général et celle de l'empire mongol en particulier.

Avec les réformes de Ghâzân Khân, la situation administrative, économique et sociale du pays s'améliora nettement. Ghâzân Khân renouvela les coutumes et lois mongoles appelées Yassa et en ajouta quelques autres, dont le redressement de la situation fiscale[3], l'interdiction de recevoir des pots-de-vin, la construction des relais appelés *tchâpâr-khâneh*[4], l'interdiction de l'usure… Il homogénéisa également les poids et les mesures ainsi que les titres des monnaies pour les unifier

dans tout le pays. Dans le domaine agricole, il mit en place un nouveau système de prélèvements d'impôts qui contribua à améliorer le développement des cultures. Il assura la sécurité des routes, arrêtant et châtiant les voleurs et brigands. Selon les Yassas de Ghâzân Khân, aucun des agents d'Etat n'avait le droit de demander des rançons au peuple (ce qui était commun avant lui). En outre, il interdit la consommation de vin en public, réprima la fabrication de faux documents, et mit en place de nouvelles lois dans d'autres domaines qui contribuèrent à améliorer la situation du pays. Son ministre Rashideddin joua un rôle de premier plan dans toutes ces réformes. Ceux qui enfreignaient la loi étaient désormais frappés de lourdes peines, indépendamment de leur origine et de leur fonction.

Bien que le règne de Ghâzân marque l'apogée de la présence des Mongols en Iran et malgré les réformes qui améliorèrent le niveau de vie, l'essor temporaire de l'économie et la stabilité de la politique intérieure, la situation du pays n'était plus celle qui prévalait avant l'invasion. Ghâzân put seulement retarder la chute de la dynastie ilkhanide. Si sa vie n'avait pas été aussi courte, il aurait peut-être pu en partie compenser les importantes destructions causées par ses ancêtres, et rétablir une stabilité réelle et durable.

A la fin de sa vie, Ghâzân décida de conquérir la Syrie et l'Egypte. Il fut d'abord vainqueur mais fut défait à Damas face à Malek Nâsser, roi de l'Egypte. Cet échec attrista tellement Ghâzân qu'il mourut à 33 ans en 1304, près de Qazvin. Son corps fut enterré dans un mausolée à l'ouest de Tabriz, en dehors de la ville, l'édifice qui accueillit ses restes ayant été construit avant sa mort sur ses ordres.



▲ *Ghâzân Khân, roi ilkhânide mongol, avec son frère Uljaytu, de son nom persan Mohammad Khodâbandeh, qui lui succéda.*

Après la mort de Ghâzân, son frère Oldjaytou, ancien gouverneur du Khorâssân, lui succéda sous le titre de Soltân Mohammad Khodâbandeh. Il continua la politique de Ghâzân et sous son règne, l'empire resta stable. Sur le conseil d'Allâmeh Helli[5], Mohammad Khodâbandeh devint chiite et ordonna de graver les noms des douze Imâms chiites sur les monnaies. Il remit également sur pied l'observatoire de Marâgheh, nomma Assileddin, fils de Khâdjeh Nassireddin Toussi, à sa tête, et acheva en dix ans la construction de la ville de Soltânieh à 30 kilomètres de Zandjân, projet qui avait débuté à l'époque de Ghâzân Khân. Il y construisit le dôme de Soltânieh destiné à être son mausolée après sa mort.

Il mourut en 1316 et son fils âgé de 13 ans fut intronisé sous le nom de Sultan Abou Saïd Bahâdor Khân. A peine l'adolescent était-il monté sur le trône que la situation du pays se troubla et les rois locaux se révoltèrent. Néanmoins, Amir Tchoupan, le plus important des émirs locaux et commandant des forces impériales réussit à mater les révoltes.

Rashideddin avait été le ministre de Soltân Mohammad Khodâbandeh. Soltân Abou Saïd en fit également son ministre, mais Khâdjeh Alishâh Tabrizi, désireux de prendre la place de Rashideddin, l'accusa d'avoir empoisonné le précédent roi. Sans mener d'enquête approfondie, le jeune roi ordonna l'exécution de ce ministre méritant et intelligent, qui était l'un des grands savants et médecins de l'Iran et qui avait construit à Tabriz un quartier universitaire nommé Rashyddieh. A la fin de sa vie, Abou Saïd, comprenant son erreur et l'innocence de son ministre, fit du fils de Rashideddin son nouveau ministre.

Ghâzân rétablit l'autorité du pouvoir central en prenant des mesures sévères, notamment contre les commandants militaires et les seigneurs féodaux soupçonnés de complot.

La mort d'Abou Saïd en 1335 mit fin à la lignée ilkhanide et le khânat d'Iran se disloqua. Les princes mongols, s'estimant alors aptes à prendre en main la destinée du pays, se proclamèrent rois, mais personne ne voulut reconnaître le pouvoir de l'autre. L'Iran devint un champ de bataille entre deux groupes mongols, les petits Ilkhâns: d'une part les Tchoupâniens, les partisans d'Amir Tchoupân, et d'autre part, les Ilkhâniens qui fondèrent plus tard une dynastie sous ce même nom.

La situation culturelle sous le règne des Ilkhanides

Le règne mongol ralentit durablement le développement scientifique, littéraire et artistique de l'Iran, cependant, un domaine échappa au déclin: l'historiographie, qui non seulement continua mais progressa et se vit conférer un statut particulier par rapport aux autres domaines, surtout à l'époque des Ilkhanides.

Plusieurs motifs ont conduit au développement de l'historiographie de l'empire mongol à l'époque même de sa mise en place: premièrement, l'abondance des événements qui menèrent les historiens à les enregistrer, historiens qui ont voulu coucher sur le papier ce qu'ils avaient vu et entendu de l'invasion sanglante des Mongols, des génocides d'innocents, de la destruction de monuments, des pillages, des conquêtes, et de toute chose survenue pendant cette période. Une seconde raison résidait dans le désir des rois mongols d'être présentés comme civilisés, et ce au travers de la consignation écrite de leurs conquêtes ainsi que de celles de leurs ancêtres, afin de les immortaliser et de présenter leurs pillages et leurs génocides comme des actes héroïques. Ceci visait également à diminuer leur sentiment d'humiliation vis-à-vis des Iraniens qui les considéraient comme un peuple sauvage et sans culture. Pour ces raisons, ils demandèrent aux historiens d'écrire l'histoire de leur empire, contraignant ces derniers à écrire l'histoire d'une manière qui puisse satisfaire les rois, tout en essayant de dénoncer la barbarie de ces conquêtes. A toutes ces raisons, il faut en ajouter une autre qui est l'intérêt particulier de Ghâzân et d'Oldjaytou, pour l'histoire en tant qu'objets scientifique et culturel. Mais

comme nous l'avons évoqué, la volonté politique n'explique pas tout: ceux qui avaient vécu sous l'invasion mongole et avaient échappé à la mort, voulaient désormais témoigner des événements tragiques de l'époque pour apaiser leur douleur.

Les historiographies de cette période sont nombreuses et ce dès l'invasion mongole, mais les principales écrites à l'époque ilkhanide se divisent en quatre groupes: les histoires générales comme *Djâme' al-Tavârikh* (Histoire complète) de Khâdjeh Rashideddin Fazlollâh et *Târikh-e Gozideh* (Histoire choisie) de Hamdollâh Mostowfi; les historiographies diachroniques comme *Târikh-e Djahângoshâ* (Histoire du conquérant) d'Atâ Malek Djoveyni; les histoires locales comme *Târikh-nâmeh Herat* (Histoire de Herat) de Seyfi Heravi; et les biographies comme *Tadjâreb al-Salaf* (Expériences des peuples passés) de Nakhdjavâni.

Les Khâns, de Hulagu à Abou Saïd, ne comprenaient pas la poésie persane et ne l'appréciaient pas. Les grands poètes de cette période furent peu nombreux, ce qui porta un coup sévère au développement de la littérature persane.

> Bien que le règne de Ghâzân marque l'apogée de la présence des Mongols en Iran et malgré les réformes qui améliorèrent le niveau de vie, l'essor temporaire de l'économie et la stabilité de la politique intérieure, la situation du pays n'était plus celle qui prévalait avant l'invasion.

Cependant, la prose éloquente d'autres œuvres de cette époque compensa en partie ce déclin. Dans les autres domaines, les Ilkhâns accueillaient volontiers divers savants dans leur cour et les soutenaient. C'est la raison pour laquelle un certain



▲ *Le dôme de Soltânieh à Zandjân*

nombre d'ouvrages scientifiques furent écrits à cette époque, notamment dans les domaines philosophique, théologique, géométrique… Parmi les plus fameux, nous pouvons citer ceux de Khâdjeh Nasireddin Toussi, dont *Akhlâgh-e Nasseri* sur la morale et *Zidj-e Ilkhâni* sur l'astronomie.

> Le règne mongol ralentit durablement le développement scientifique, littéraire et artistique de l'Iran, cependant, un domaine échappa au déclin: l'historiographie, qui non seulement continua mais progressa et se vit conférer un statut particulier par rapport aux autres domaines, surtout à l'époque des Ilkhanides.

Si un grand nombre de savants iraniens furent tués durant l'invasion mongole, certains des survivants réussirent à continuer à diffuser leur savoir. Perdant peu à peu en cruauté et sauvagerie, les Mongols eurent ensuite tendance à fréquenter les savants, philosophes, astronomes, historiens, mathématiciens et médecins et firent parfois d'eux leurs conseillers et ministres – parmi eux, nous pouvons notamment citer Khâdjeh Nasireddin Toussi, Khâdjeh Shamseddin Djoveyni, son frère Atâ Malek Djoveyni, Khâdjeh Rashideddin Fazlollâh et son fils Ghiyâseddin.

Bien que l'empire mongol évoque encore aujourd'hui en Iran la destruction du pays et les génocides terrifiants que les hordes mongoles commirent, il faut néanmoins distinguer la période de conquête de celle ayant marqué l'avènement de la dynastie ilkhanide. Après avoir assuré leur domination en Iran, les Ilkhâns entreprirent de constituer un gouvernement central et pour ce faire, ils comprirent qu'il fallait désormais cesser de détruire et favoriser les réformes ainsi que le développement des sciences. Pour ce faire, ils firent notamment bâtir des centres scientifiques et de nombreuses écoles où, sans aucun fanatisme religieux ou national, divers savants permirent un renouveau dans le domaine du savoir. La restauration des monuments historiques détruits par l'invasion de leurs aïeux ainsi que la construction de nouveaux édifices montrent également la volonté des Ilkhâns de restaurer la situation culturelle d'un pays exsangue. ■

---

1. Hulagu, prononcé Holakou en persan, est le fils de Tolui, quatrième fils de Gengis Khân. En 1251, Mongu Ghâ'an, son frère, devint le quatrième grand Khân de l'empire mongol et engagea son frère Hulagu à conquérir l'Iran et Bagdad, et son autre frère, Ghublay, à envahir la Chine.
2. Profession de foi musulmane qui signifie littéralement "Il n'y a aucun dieu hormis Dieu."
3. Les Ilkhâns précédents, en sus de divers péages et impôts, recevaient des rançons du peuple. Ghâzân mit un terme à cette situation en diminuant et en fixant la somme précise des taxes afin d'empêcher tout abus de pouvoir dans leur perception. Il envoyait ses agents fiscaux appelés *mostowfi* dans toutes les régions pour en contrôler les propriétés et estimer la somme d'impôt.
4. Lieux se situant à des intervalles de dix-huit kilomètres (trois *farsang*), qui servaient à garder quinze chevaux afin de remplacer les chevaux fatigués pour que les messagers royaux puissent transmettre dans les plus brefs délais les messages importants du pays et de la cour royale.
5. Savant chiite bien connu de son temps. Au moins une centaine de ses ouvrages nous sont parvenus, dont certains sont encore sous forme de manuscrits.

Sources:

- Rezâ'i, Abdol-Azim, *Târikh-e dah hezâr sâleh-ye irân* (L'Histoire des dix mille ans de l'Iran), vol. III, Edition Dor et Eghbâl, Téhéran, 1999.
- Mostaghimi, Mehdi, "Angizeh-hâye târikhnegâri dar asr-e ikhânân-e moghol" ("Les motifs de l'historiographie à l'ère mongole"), in *Nâmeh Tarikh Pajouhân* (Lettre des chercheurs en histoire), no. 3, 2006, pp. 107-124.

Théories de la victimisation:
Influence permanente de la catastrophe de l'invasion mongole sur l'histoire politique, sociale et scientifique de l'Iran
(2ème partie)

Abbâs Edâlat*
Abrégé et traduit par
Roshanak Dânâei

Les conquêtes de Tamerlan et la victimisation du fait du yassa en Iran

Après avoir sommairement décrit la psychologie du traumatisme et présenté la théorie de la victimisation dans la première partie[1], nous allons maintenant voir comment le traumatisme social s'étendit même après l'invasion mongole et l'ère ilkhanide, avec la réitération des actes sanguinaires des Mongols par Tamerlan.

En 1380, les Iraniens vivaient déjà depuis plus de 160 ans dans des conditions traumatisantes constantes, générées d'abord par les attaques militaires mongoles initiées en 1219, puis par la mauvaise gestion gouvernementale des Mongols nomades et des Ilkhânides (de 1258 à 1335), et finalement, après la chute des Ilkhânides, par l'anarchie et les guerres civiles qui caractérisent un pays ravagé et dénué de lois.

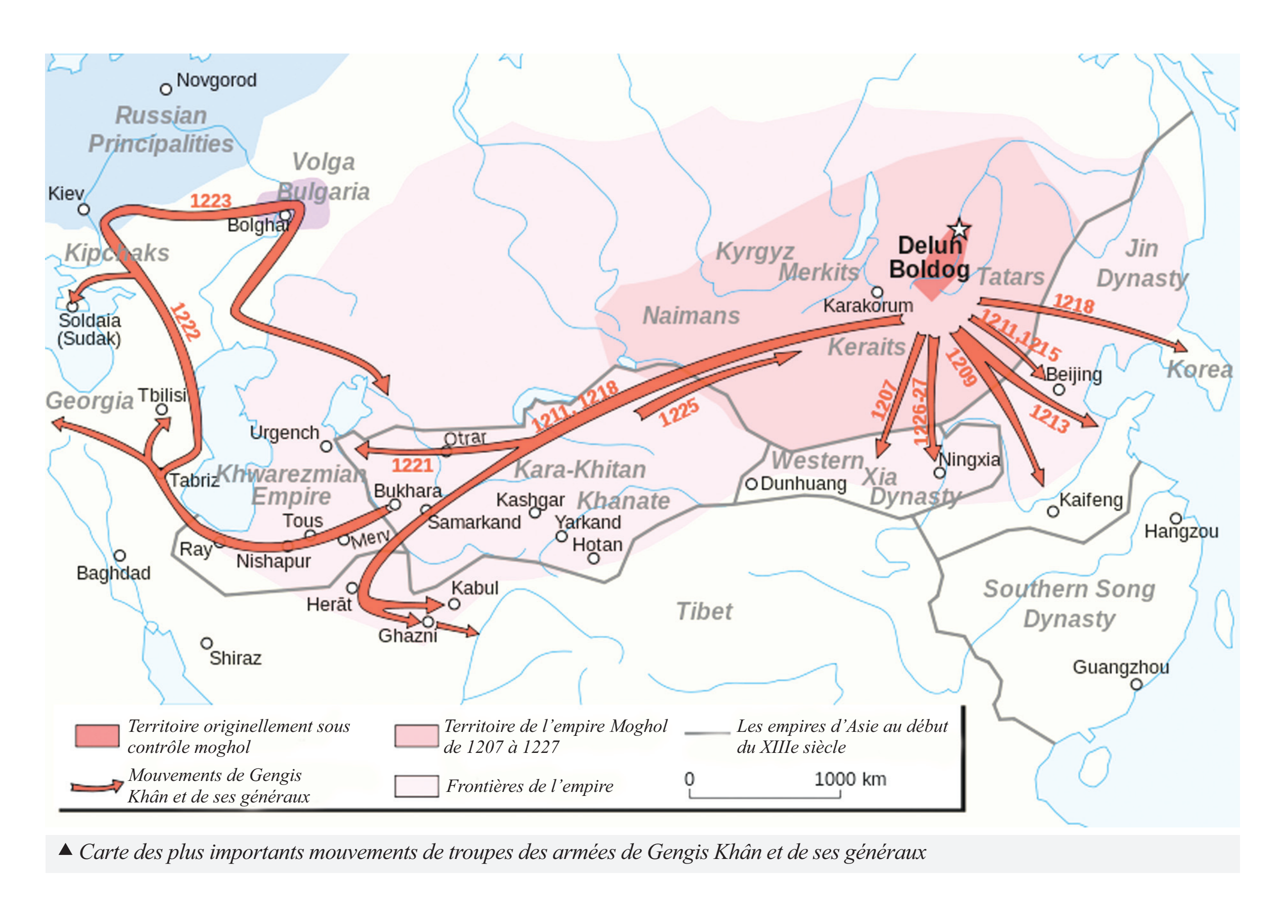
Après la chute des Ilkhânides, l'anarchie et la violence des guerres féodales entre les seigneurs étaient telles que seule l'apparition d'un conquérant puissant et particulièrement sanguinaire pouvait rétablir un semblant d'ordre. Ce conquérant fut Tamerlan, membre de l'une des tribus turques de la région de Samarkand. L'essence du caractère de Gengis ou de Tamerlan concentre trois caractéristiques psychologiques: narcissisme, sadisme, et destructivité (agressivité maligne); caractéristiques qu'Éric Fromm a également distinguées chez des personnes comme Adolf Hitler.

Le point commun le plus important entre Gengis et Tamerlan était de susciter l'horreur et de se servir du yassa pour exiger une obéissance absolue. Tamerlan eut un rôle plus important que Gengis dans l'imposition du yassa à la société islamique puisqu'il était musulman de naissance et qu'il sut donc comment appliquer le yassa et les coutumes des nomades turcs en ménageant une apparence islamique. Ainsi, avec ses conquêtes sanguinaires, il fit entrer les traditions politiques et militaires mongoles et la culture du yassa dans la société musulmane du Moyen-Orient et de l'Asie centrale, d'où la victimisation collective du fait de cette loi mongole.

Une autre tactique déployée par Tamerlan dans les pays musulmans fut sa manière de justifier la légitimité de son gouvernement, ses répressions, ainsi que ses sanglantes conquêtes militaires par des croyances religieuses musulmanes. Comme Gengis, il prétendait que ses victoires étaient le résultat de l'intervention directe de Dieu. De la sorte, Gengis et surtout Tamerlan ont ancré le yassa, loi mongole inhumaine envers les non-Mongols, en Iran, créant de la sorte une société victime du yassa.

Mécanismes défensifs des Iraniens face aux Mongols

La réaction politique iranienne face aux victoires mongoles et à l'instauration du règne ilkhânide prit deux formes. D'une part, les Iraniens continuèrent à résister et à se révolter politiquement et militairement



▲ *Carte des plus importants mouvements de troupes des armées de Gengis Khân et de ses généraux*

dans certaines régions du pays, en prenant pour modèle historique les mouvements nationaux de résistance contre les Omeyyades ou le mouvement ismaélien contre les Seldjoukides. Le mouvement des Sarbedâr, qui réussit à se transformer en dynastie régnant sur un territoire notable et exempt de la loi mongole, en constitue le meilleur exemple.

D'autre part, tout comme des familles iraniennes sassanides, telles que les Barmakides ayant monopolisé la chancellerie et l'administration durant l'ère abbasside, ou que le chancelier Nezâm-ol-Molk œuvrant pour les Seldjoukides, d'autres familles telles que les Joveyni, qui servaient déjà les Kharâzm-Shâh, ou des érudits et philosophes tels que Nassireddin Toussi qui, avant l'expédition de Houlagou Khân, s'occupait des travaux scientifiques dans la forteresse d'Alamout, collaborèrent avec les Ilkhânides afin de préserver le patrimoine national et culturel iranien.

L'effondrement du califat abbasside sunnite et le rôle historique du chiisme dans les mouvements nationaux de résistance et de révolte des Iraniens face aux Arabes (l'insurrection d'Abou Moslem par exemple), aux Seldjoukides turcs (les Ismaéliens) et aux Mongols (les Sarbedâr) ont été à l'origine de l'évolution de la pensée politique chiite à l'époque.

La réaction sociale la plus importante à l'invasion mongole fut la croissance sans précédent et l'évolution du mysticisme soufi qui, contrairement aux époques précédant l'ère mongole, se développait indépendamment des organisations religieuses officielles et constituait une sorte de réponse directe

aux besoins de la population traumatisée, en particulier dans des conditions où le gouvernement s'était effondré. A cette époque, soufisme et mysticisme agissaient comme des baumes pour tenter de soulager la violence des traumas; de la sorte, ils devinrent le mécanisme défensif le plus important face à la catastrophe mongole.

Mais les dimensions de la catastrophe étaient trop vastes pour permettre une préservation de la société face aux traumatismes et empêcher leur transmission intergénérationnelle. Ainsi, même le soufisme, qui avait pour objectif premier l'élévation morale et l'aide aux victimes, devint, sous l'influence des conditions de l'époque, l'une des victimes du déclin consécutif à l'invasion mongole.

L'influence permanente de la catastrophe mongole sur l'histoire politique iranienne

Jusqu'à l'époque safavide (XVIe siècle), l'ensemble les dynasties majeures ayant régné sur l'Iran, dont les Timourides et les Agh Ghoyounlou (1378-1508) prétendaient être de la descendance de Gengis Khân. Et jusqu'à l'époque qâdjâre incluse, certains rois iraniens dont Nâder Shâh et Aghâ Mohammad Khân Qâdjâr se sont directement inspirés des méthodes gouvernementales et militaires de Gengis et de Tamerlan, alors que certains autres, tels que les Safavides Shâh Esmâïl ou Shâh Abbâs le Grand, malgré leur hostilité à l'héritage mongol en Iran, ont pris définitivement pour modèles les codes du yassa de Gengis.

Après les Timourides, les rois des grandes dynasties ont tous prétendu être choisis par Dieu. Shâh Esmâïl, le fondateur de la dynastie safavide, déclara formellement être l'ombre de Dieu sur terre; et après Nâder Shâh, la même prétention fut réitérée par les rois qâdjârs. Cette tradition était une imitation d'une coutume remontant à l'Antiquité iranienne, mais les rois iraniens après Tamerlan justifièrent leurs mesures sanguinaires et despotiques au nom de l'islam, méthode de justification héritée de Gengis Khân.

Avant les Mongols, la majorité des rois musulmans acquéraient la légitimité de leur gouvernement du calife abbâsside, qui était le guide spirituel des musulmans, et ceci limitait les exactions et les abus de pouvoir. Mais après les invasions mongole et timouride, les gouverneurs et les rois iraniens ont préféré suivre le yassa. Non seulement ils ne refusaient plus d'exterminer des populations entières, mais ils ne se sentaient pas obligés d'expliquer ou de justifier leurs

> A cette époque, soufisme et mysticisme agissaient comme des baumes pour tenter de soulager la violence des traumas; de la sorte, ils devinrent le mécanisme défensif le plus important face à la catastrophe mongole.

mesures funestes à une autorité supérieure. Avant les Mongols, des notions telles que la paix ou le pardon des ennemis avaient une dimension concrète, mais après les Mongols, on commença à appliquer, pour la première fois, des vengeances excessives basées sur la culture et le modèle du yassa.

La continuité de la violence mongole, après les Timourides, est bien évidente dans la vie personnelle et politique de Shâh Esmâïl, de Shâh Abbâs Ier, de Nâder Shâh, et d'Aghâ Mohammad Khân, qui figurent tous, d'un point de vue politique, notamment au vu de l'établissement d'une

forte cohésion nationale, parmi les rois les plus importants de l'histoire moderne de l'Iran de ces cinq derniers siècles. Le rôle important de ces rois dans la fondation de l'Iran moderne a souvent empêché l'examen et l'analyse de leurs politiques bestiales et cruelles. Dans la littérature politique contemporaine, on s'est tenu au mot «despotisme» pour faire allusion à la politique de ces grandes personnalités de l'histoire, alors que les historiens anciens utilisaient le mot «sanguinaire», qui représente mieux leur personnalité psychologique. Aujourd'hui, grâce à la classification des troubles de la personnalité, on peut bien retrouver chez ces rois des signes de trouble de personnalité narcissique, de trouble de personnalité antisociale, et de trouble de personnalité paranoïaque. Les anecdotes historiques similaires de Gengis, de Tamerlan, et de Shâh Esmâïl témoignent de la continuité et de l'enchaînement des violences mongoles à l'époque des Safavides.

> Jusqu'à l'époque qâdjâre incluse, certains rois iraniens dont Nâder Shâh et Aghâ Mohammad Khân Qâdjâr se sont directement inspirés des méthodes gouvernementales et militaires de Gengis et de Tamerlan, alors que certains autres, tels que les Safavides Shâh Esmâïl ou Shâh Abbâs le Grand, malgré leur hostilité à l'héritage mongol en Iran, ont pris définitivement pour modèles les codes du yassa de Gengis.

Les violences sadiques des rois sont évidemment à voir dans l'histoire de tous les pays, de même dans l'Iran d'avant les Mongols. Mais dans cet article, nous soulignons le changement et l'augmentation de ces violences quantitativement et qualitativement, ainsi que leur rôle déterminant dans l'histoire iranienne suivant l'invasion mongole.

L'un des crimes le plus funeste de l'histoire de l'époque post-mongole fut notamment l'assassinat de plus de dix mille sunnites par le safavide Shâh Esmâïl. Le signe le plus prononcé de l'augmentation officielle des violences sadiques en Iran peut être constaté dans la pratique de la tradition mongole de vengeance par anthropophagie. En Iran, à l'époque post-islamiste et avant l'invasion mongole, on ne trouve aucune trace d'anthropophagie, crime illicite en islam. Mais de nombreux témoignages indiquent que les Mongols ne refusaient pas de cuire et de manger le corps de leurs ennemis, en particulier ceux qui étaient accusés de trahison, afin de susciter la terreur. Shâh Esmâïl introduisit la tradition de l'anthropophagie mongole dans la dynastie safavide. La punition mongole d'anthropophagie existait aussi à la cour de Shâh Abbâs. Ce dernier, au vu de ses efforts dans l'établissement d'un gouvernement et d'un pays homogène, soudé par un sentiment de solidarité et d'appartenance nationale, et de par sa politique économique, artistique et architecturale remarquable, a été le plus grand roi de l'Iran après l'islam. Mais lui aussi gouvernait selon la culture du yassa.

L'influence permanente de la catastrophe sur l'histoire sociale iranienne

L'influence de deux siècles d'agressions des hordes mongoles, du règne ilkhânide et des conquêtes timourides sur l'histoire sociale de l'Iran n'est pas moindre que leur influence sur l'histoire politique. En réalité, il s'agit

des deux faces d'une même médaille.

Les victoires mongoles et l'application du yassa de Gengis en Iran, puis la répétition de ce même schéma avec les victoires de Tamerlan et de Shâh Esmâïl ancrèrent une vision tribale totalitaire et inflexible. Du point de vue de la psychologie moderne, cette vision a conduit à des troubles de la personnalité narcissique et des troubles de la personnalité borderline dans la société.

Un exemple parlant de ce changement et de la prédominance de la pensée tribale peut être donné avec les querelles centenaires des Heydari et des Nemati qui commencèrent à l'époque safavide. Toutes les villes iraniennes avaient leurs quartiers Heydari et Nemati. Contrairement aux hanafites et chafiites, qu'opposaient des différends religieux et qui rivalisaient pour contrôler les ressources et l'administration avant l'invasion mongole, les Heydari et les Nemati, qui étaient tous chiites, ne se querellaient ni pour des raisons matérielles, religieuses, ou même ethniques, mais simplement au nom d'une vague différence d'identité, conduisant à des razzias et des vendettas terribles.

Ce type de querelles était inconnu en Iran avant l'invasion mongole et date de l'ère post-mongole. On pourrait avancer l'hypothèse que le comportement anormal, sauvage et irrationnel de ces deux groupes et d'autres groupes semblables a constitué un défouloir pour la violence psychologique héritée des ères mongole et timouride.

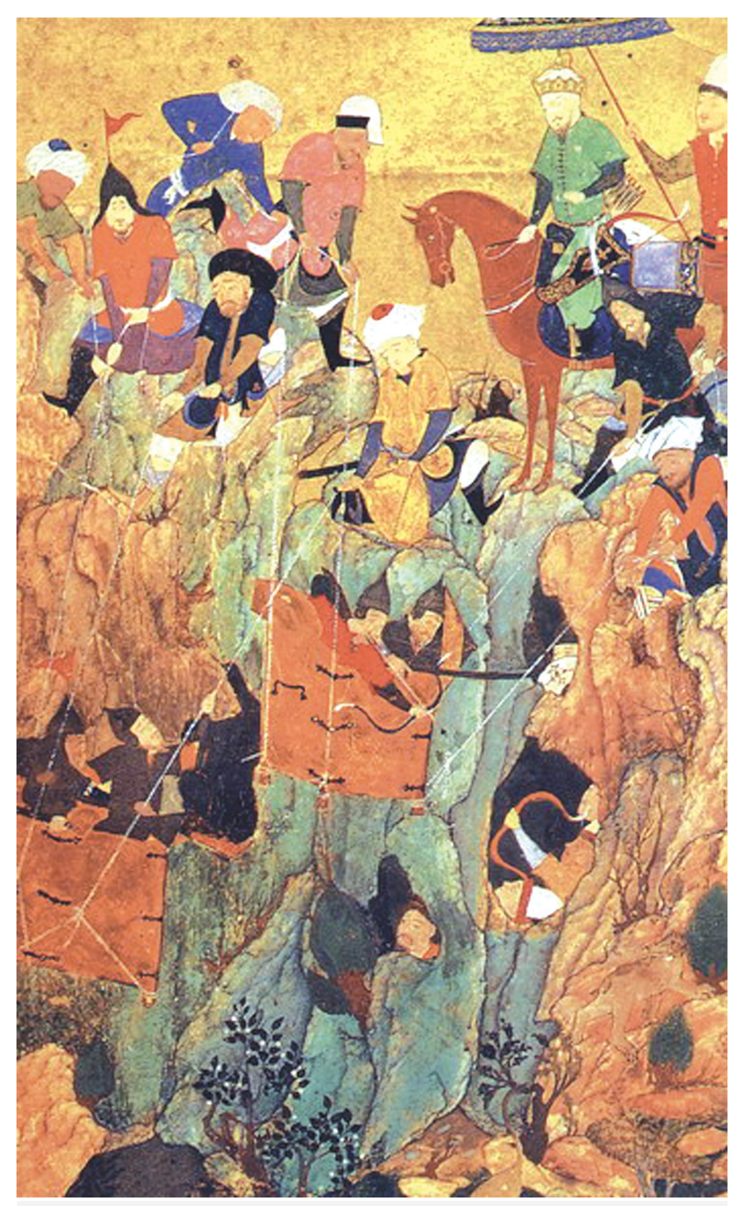
Les vendettas Heydari-Nemati caractérisent l'histoire sociale de l'Iran post-timouride, en s'étendant jusqu'à l'époque contemporaine des Pahlavi. Les querelles irrationnelles des Iraniens furent l'une des graves conséquences historiques de l'invasion des hordes mongoles dans la société iranienne.

Le déclin de la science et de la philosophie et la décadence de la pensée (stagnation-superficialité)

Dans les premières années de l'époque ilkhânide, la vie scientifique et le développement de la pensée n'avaient pas encore cessé. En outre, les Ilkhânides soutenaient certaines sciences pour des raisons particulières, en particulier



▲ *Jalâleddin Kharâzmshâh, roi du Khârezm, traversant l'Indus à la nage face à Gengis pour regrouper son armée.*



▲ *L'armée de Tamerlan attaque les survivants de la ville de Nerges en Géorgie au printemps 1396.*

Le déclin de la vie scientifique et philosophique fut paradoxalement accompagné d'un important développement de la créativité dans les arts et les lettres, qui brillèrent sous les Ilkhânides, les Timourides et les Safavides.

l'historiographie, l'astronomie et les sciences mathématiques en relation avec l'astronomie.

Les Ilkhânides voulaient laisser une trace de leur passage dans l'Histoire, c'est pourquoi ils commencèrent très tôt à encourager leurs ministres et leurs administrateurs iraniens à enregistrer leurs faits et gestes. Les Iraniens profitèrent d'ailleurs de cette opportunité pour développer la prose persane. *Târikh-e Jahân-Goshâ* (L'histoire du conquérant du monde) de Joveyni, rédigé sous le règne de Houlagou Khân et *Jâme' al-Tavârikh* (Histoire universelle) de Rashideddin, première œuvre d'historiographie internationale rédigée sous le règne de Ghâzân Khân, ont ainsi été les plus importants livres d'histoire médiévale au monde. D'autre part, les Ilkhânides étaient superstitieux et croyaient à la prédiction et à l'astrologie. Pour cette raison, ils soutinrent dès le commencement de leur règne l'astronomie et des sciences proches d'elle. Ces sciences continuèrent donc à être encouragées jusqu'à l'époque timouride. La construction d'observatoires, les résultats scientifiques obtenus par l'astronome Nassireddin Toussi, notamment en ce qui concerne la modélisation du système solaire - ce qui devint quelques siècles plus tard, avec le déplacement de la terre et du soleil, la base du modèle héliocentrique de Copernic -, les avancées fondamentales des mathématiques avec les travaux de mathématiciens tels que Ghiâsseddin Jamshid Massoud al-Kâshi, sont des preuves du soutien des Ilkhânides.

Mais ces exemples sont exceptionnels et le coup mortel que la catastrophe de l'invasion mongole porta au corps de la science, de la philosophie et du rationalisme en Iran fut aussi dévastateur que l'impact de cette catastrophe sur

l'histoire politique et sociale du pays.

La ruine des villes, des bibliothèques et des écoles du fait des vagues d'attaques successives, la mort de la génération des érudits et des penseurs ou leur immigration vers l'Inde ou l'Asie mineure aboutirent au déclin général des activités scientifiques et philosophiques.

Le déclin de la vie scientifique et philosophique fut paradoxalement accompagné d'un important développement de la créativité dans le domaine des arts et des lettres, qui brillèrent notablement sous les Ilkhânides, les Timourides et les Safavides.

On estime que les créations artistiques et littéraires peuvent jouer le rôle d'un mécanisme défensif face au traumatisme, mais les grandes créations scientifiques et philosophiques peuvent rarement se produire dans des conditions sociales instables.

Il faut également souligner que malgré la stabilité politique et l'épanouissement économique et artistique à l'époque du safavide Shâh Abbâs, conditions qui rappellent la stabilité politique et la richesse de l'âge d'or de la civilisation islamique (règnes abbasside, bouyide ou samanide), l'Iran n'a jamais retrouvé l'épanouissement scientifique et philosophique de cet âge d'or du monde musulman. La différence principale des conditions de vie durant l'ère safavide et par exemple, les ères bouyide ou samanide réside dans la survivance des traumas subis pendant la période mongole dans le tissu social en Iran.

Nouvelle colonie et époque contemporaine

Contrairement à la Chine et aux pays musulmans de l'Asie centrale et de l'Asie de l'ouest, l'Europe de l'ouest et le Japon ont échappé aux traumatismes directs ou indirects des invasions mongoles, événement le plus important du second millénaire et invasions les plus catastrophiques de tribus à moitié sauvages.

A l'inverse de l'Asie, les pays de l'Europe de l'ouest n'ont jamais connu les invasions de tribus barbares après le premier millénaire. Ils ont donc eu l'opportunité de se servir des patrimoines culturels des pays de l'est, la Chine, l'Inde et en particulier du monde musulman, qui avait repris et enrichi l'héritage de la civilisation hellénistique, pour avancer vers la Renaissance, puis vers l'accroissement des sciences et des techniques qui a finalement donné la Révolution industrielle.

Malgré la stabilité politique et l'épanouissement économique et artistique à l'époque du safavide Shâh Abbâs, l'Iran n'a jamais retrouvé l'épanouissement scientifique et philosophique de cet âge d'or du monde musulman. La différence principale entre l'ère safavide et par exemple, les ères bouyide ou samanide réside dans la survivance des traumas subis pendant la période mongole dans le tissu social en Iran.

Durant l'expansion hégémonique de l'Occident au XIXe et XXe siècle, l'Iran se retrouva en position de faiblesse. On peut ainsi supposer qu'en plus du retard scientifique, technique et culturel, le traumatisme consécutif à l'invasion mongole a été l'une des causes principales de l'impuissance de l'Iran dans la défense de ses intérêts nationaux face aux interventions des pouvoirs coloniaux.

Finalement, depuis la Révolution constitutionnelle au début du XXe siècle, la nation iranienne a résolument tenté de résoudre des problèmes nationaux historiques. Mais malgré les grands bouleversements et le développement général du pays pendant le dernier siècle, l'héritage de la catastrophe mongole demeure toujours source de problèmes et de divergences et un obstacle fondamental à une coopération et solidarité efficaces au profit des intérêts nationaux, du respect de la loi, de la démocratisation et du développement social, économique, politique, culturel, et scientifique de l'Iran. ■

1. Cet article a été publié dans la revue *Bukhârâ*, no 77-78, 13e année, 1389.
2. Voir le numéro précédent de *La Revue de Téhéran*.

Aspects de l’art et de l'artisanat iranien sous le règne ilkhânide

Marziyeh Shahbâzi
Maryam Shahbâzi

Les Ilkhânides sont une dynastie fondée en 1256 en Iran par Hulagu Khân, petit-fils de Gengis Khân. Lorsque les Mongols attaquent l’Iran, ce pays, déjà enrichi depuis cinq siècles par l’apport de la culture islamique, fait connaissance avec l’art et la culture asiatiques, en particulier chinoise, notamment les styles artistiques des dynasties Song et Yuan. Grâce aux miniatures et aux pages illustrées qui nous sont parvenues de cette période, nous pouvons constater l’influence de la culture est asiatique sur l’art iranien. Dans cet article, nous essayons d’étudier l’art iranien à l’époque mongole; notamment l’architecture, la miniature, les objets d’art et l’habillement.

▲ *Intérieur du dôme de Soltânieh, XIVe siècle*

L'architecture ilkhânide

L’architecture ilkhânide est en grande partie inspirée par les traditions seldjoukides: la brique conserve sa place privilégiée en tant que matériau de construction tandis que la céramique ainsi que le stuc sont employés pour la décoration. Les mosquées sont construites d’après le plan iranien alors que les *iwans*, les coupoles à coque simple, les trompes et les *mogharnas* gardent leur aspect d’architecture courante. Une grande importance est accordée au décor de céramique et l’on note également que des traditions mongoles sont conservées.

L’architecture, signe de puissance

Le rôle de l’architecture monumentale est considérable dans la perspective de la propagande religieuse et culturelle. Les souverains ilkhânides ont également pris en compte ce domaine dans leurs rivalités internes, en tentant de se dépasser dans la construction de monuments affirmant leur supériorité au travers de l’hégémonie de la religion. L’architecture s’inscrit donc dans cette compétitivité, au travers d’une glorification d’Allah et de Son prophète, Mohammad.

Les monuments mongols d’Iran

Soltânieh (Ville des Soltân): Les Mongols

ilkhânides avaient choisi Soltânieh pour capitale et en avaient fait une ville fastueuse. Mais après l'attaque de Tamerlan, il ne reste de la période ilkhânide plus que le mausolée où est enterré le sultan ilkhânide Mohammad Khodâbandeh (Uljaytu). Le mausolée est un édifice octogonal en brique, décoré d'inscriptions, de carreaux de faïence et d'un *mirhâb* en stuc, et surmonté d'une majestueuse coupole bleue, l'un des plus grands dômes du monde.

Ce monument de Soltânieh devait à l'origine recevoir les restes sacrés des descendants du Prophète et Imâms chiites, les Imâms Ali et Hossein. Mohammad Khodâbandeh se proposait, au cœur de la nouvelle capitale dont il célébra l'inauguration en 1313, d'en faire le principal centre de pèlerinage chiite. Les dimensions importantes du mausolée de Soltânieh démontrent bien la puissance d'un empire qui s'étend de l'Euphrate à l'Indus. En son sein, les huit hautes structures internes en formes d'*iwans* remplacent la trompe, ce qui introduit une modification vis-à-vis des édifices seldjoukides.

La Grande Mosquée de Tabriz: Le caractère spectaculaire de l'architecture mongole d'Iran apparaît notamment dans la Grande Mosquée de Tabriz, dont il ne subsiste aujourd'hui qu'une partie du *mihrâb*. Cet ouvrage plusieurs fois détruit, notamment par un tremblement de terre, fut édifié vers 1310. La naissance de l'arc - reposant sur des piliers qui se dressent encore aujourd'hui à 25 m pour une épaisseur de 10 m de maçonnerie - laisse imaginer l'audace du projet.

La Mosquée du Vendredi de Natanz: Autre monument de la période ilkhânide, la Mosquée du Vendredi de Natanz se



▲ *Mosquée du Vendredi de Natanz, période ilkhânide*

Le rôle de l'architecture monumentale est considérable dans la perspective de la propagande religieuse et culturelle. Les souverains ilkhânides ont également pris en compte ce domaine dans leurs rivalités internes, en tentant de se dépasser dans la construction de monuments affirmant leur supériorité au travers de l'hégémonie de la religion.

situe entre Kâshân et Ispahan. Cette mosquée à quatre *iwâns* classiques, bâtie au début du XIVe siècle, comporte également un mausolée datant de 1308 et destiné à recueillir les restes du Sheikh Abdossamad Esfahâni. Elle dispose d'un beau portail décoré de mosaïques polychromes.

L'ornementation de maints édifices mongols est réalisée grâce à des reliefs de stuc très marqués, dessinant des arabesques aux motifs floraux souples.

▲ *Céramique du* mehrâb *de la mosquée de l'ecole Emâmi d'Ispahan, XIVe siècle, conservée au Metropolitan Museum*

Malgré la grande diversité des monuments mongols ou de leurs vestiges, la plupart ont été très abîmés, notamment le bel édifice à coupole centrale construit à Varâmin pour l'Imâmzâdeh (descendant d'Imâm) Yahyâ.

L'ornementation de maints édifices mongols est réalisée grâce à des reliefs de stuc très marqués, dessinant des arabesques aux motifs floraux souples. A l'origine, ces reliefs devaient être mis en valeur grâce à des couleurs mais aujourd'hui, rares sont les monuments comportant encore des traces colorées.

La miniature mongole

La miniature connaît sa première éclosion au temps des Mongols. Bien que des illustrations techniques ou des images simples aient déjà existé dans les plus anciens manuscrits arabo-persans, en particulier pour les traités scientifiques traduits du grec, peu ont été préservés jusqu'à aujourd'hui. L'un des facteurs importants qui contribua au développement de cet art est l'utilisation en Perse du papier – en provenance de Chine dès 753 – qui facilita la réalisation d'illustrations de qualité. Dans tous les cas, le règne ilkhânide marque en Iran les débuts de l'art de l'enluminure et de la miniature. C'est sous ce règne que furent créées les premières miniatures persanes. Le plus ancien manuscrit persan illustré actuellement connu date du règne de l'Ilkhânide Ghâzân. Il a été réalisé à Marâgheh et sa facture montre l'influence des modes représentatifs de la Chine dans la miniature persane. Cette œuvre est un bestiaire datant de 1298, comportant des figures d'animaux et une ébauche d'environnement naturel pour cette faune.

Trois décennies suffiront pour que la miniature persane se libère du joug asiatique et trouve un caractère proprement indépendant. Les manuscrits du *Shâhnâmeh* de Ferdowsi qui datent de cette période en sont un bon exemple. On y voit désormais des personnages et des environnements stylés et très travaillés. On doit beaucoup en ce domaine à l'école de Tabriz, dont l'enseignement atteignit son apogée sous les Timourides. Lorsqu'il est représenté, le ciel reprend certaines techniques de la peinture chinoise: les nuages s'enroulent et des spirales brillantes se développent sur d'intenses fonds d'azur. Outre celle des détails du paysage, la façon de représenter l'espace et l'architecture – en particulier la manière de recourir aux surfaces rabattues, aux parois strictement frontales, aux sols figurés à la verticale, aux plans étagés – caractérise la vision persane en peinture. Une constante évolution conduira à l'apogée de cet art qui sera atteint sous les Timourides.



▲ *Alexandre s'entretenant avec l'arbre, manuscrit du* Shâhnâmeh*, période ilkhânide, 1330-1340*

Trois décennies suffiront pour que la miniature persane se libère du joug asiatique et trouve un caractère proprement indépendant. Les manuscrits du Shâhnâmeh de Ferdowsi qui datent de cette période en sont un bon exemple. On y voit désormais des personnages et des environnements stylés et très travaillés.

Objets d'art et artisanat

La création d'objets d'art à l'époque ilkhânide concerne principalement la production de céramiques, d'objets décoratifs métalliques, mais aussi de tissus.

Céramique: Le traité d'Abolghâssem Kâshâni, héritier d'une grande lignée de potiers et maître potier de l'époque ilkhânide, nous offre un riche panorama de l'art de la céramique de son temps. Dans ce traité, Kâshâni donne des recettes, (pour la pâte siliceuse notamment), des techniques de décor (*minâ'i*, lâdjevardin, etc.) et de cuisson, etc. En somme, des secrets d'ateliers. Nous sommes pourtant face à un déclin de l'art céramique ilkhanide comparé à la céramique seldjoukide, puisque les formes s'alourdissent, et les techniques ainsi que les décors se simplifient pour parfois



▲ *Bâgh-mazâr, monument d'architecture ilkhânide du XIVe siècle, à Garmeh, province du Khorâssân du Sud*

coûter moins chers.

Pour la décoration, ce sont les motifs chinois des dragons, phénix, lotus, etc. qui dominent. On les remarque plutôt dans les carreaux et moins dans les pièces de forme. Les décors radiés sont abondants, ainsi que les représentations d'êtres animés, représentations à rapprocher des manuscrits contemporains, ce malgré l'abandon de la technique du *minâ'i*.

Pour la décoration, ce sont les motifs chinois des dragons, phénix, lotus, etc. qui dominent. On les remarque plutôt dans les carreaux et moins dans les pièces de forme.

Métal: Avant le XIVe siècle, on applique encore les techniques et les styles seldjoukides en créations métalliques, c'est-à-dire en particulier un alliage ternaire ou quaternaire, incrusté d'argent et de cuivre rouge, ainsi que d'or par martelage. La plus importante pièce datant de cette époque est une écritoire conservée au British Museum datant de 1281-82 et signée Mahmoud ibn Songhor.

Le style proprement ilkhânide voit le jour au XIVe siècle, les sources d'étude de ce style étant d'une part les écrits des auteurs contemporains et de l'autre, les manuscrits peints. Ces sources confirment l'existence de plusieurs pôles de production, les deux plus importants étant ceux de Tabriz et de Shirâz.

Le style de Tabriz: Le plus important exemple conservé de cette école est un grand chandelier (47,3 cm de diamètre), le plus grand conservé du monde islamique, découvert dans un mausolée de la ville de Bastâm et actuellement conservé au Museum of Fine Arts de

Boston. Portant la date du 13 août 1309, il est en bronze incrusté d'argent. Légèrement cintré, ce chandelier à destination religieuse, est décoré de motifs non figuratifs, flore et calligraphie, de même que la supposée cinquantaine de chandeliers de cette série. On rattache aussi au style de Tabriz des boules de joints pour les grilles de fenêtres, ainsi que diverses séries de boîtes, bassins, coffrets, brûle-parfum...

Le style de Shirâz, ou école du Fârs: Ce sont les travaux de Melikiân-Shirvâni réalisés dans les années 1960-70 qui ont principalement contribué à déterminer les caractéristiques des ouvrages de cette école. Un détail est à remarquer dans les signatures des ouvrages: il y est toujours fait mention des titres d'un souverain anonyme accompagnés des mentions "héritier du trône de Salomon" et "Shirâzi" (de Shirâz).



▲ *Pièce décorative ronde en soie, or et coton aux motifs mongols fabriquée en 1305, art ilkhânide*

Le tissage

A l'époque ilkhânide, le tissage est un art majeur et un produit d'exportation de base vers l'Europe. Les cadeaux diplomatiques sont fréquemment constitués de tissus somptueux: en 1323, ce sont sept cents pièces de soie qu'Abou Saïd offre au sultan mamelouk Ibn Qala'un. Très peu de pièces de ce genre ont été préservées jusqu'à aujourd'hui. Seule l'appartenance ilkhânide de l'une d'entre elle est confirmée, puisqu'elle porte le nom d'Abou Saïd. Grâce à elle, on a pu en dater tout un ensemble comprenant également des peintures et des tapisseries. Les pièces tissées de cette époque étaient généralement des lampas, avec fils de chaîne et trames en soie. Parfois, la trame était enrichie de fils d'argent ou d'or, lesquels pouvaient également être ajoutés une fois le tissage



▲ *Pièce en céramique en forme d'étoile, au motif de combat, datant de la seconde moitié du XIIIe siècle, période ilkhânide*

terminé. On remarque ici aussi une présence importante des motifs chinois.

Les vêtements des Ilkhanides

L'influence de la Chine se reflète également dans les vêtements de la période ilkhânide. Des livres illustrés tels que l'*Abou Saïd Nâmeh*, le *Me'râdj-Nâmeh* ou le *Kelileh-va-Demneh* comportent de précieux renseignements sur les habits de la fin de cette époque. Le joug mongol a largement contribué à propager l'habillement chinois, accompagné d'un vocabulaire propre à ce domaine toujours utilisé en persan de nos jours. On peut donner pour exemple les mots *qeytchi* (ciseaux), *olgou* (patron) et *otou* (fer à repasser). Cependant, cette influence ne signifie pas que les Iraniens s'habillaient en Chinois, mais plutôt qu'il a existé durant cette période une forte interaction vestimentaire entre les modes vestimentaires. Les miniatures et les illustrations de cette période permettent de se faire une idée précise de l'habillement des hommes et des femmes.

Le joug mongol a largement contribué à propager l'habillement chinois, accompagné d'un vocabulaire propre à ce domaine toujours utilisé en persan de nos jours.



▲ *Bijoux et vêtements de la fin de la période ilkhânide*

Vêtements masculins

- Maillot de corps: Dans les miniatures, nous voyons souvent un col blanc sous la robe ou le *ghabâ*.

- Robe longue: Portée sous le *ghabâ* et aussi longue que lui, cette robe serrée avait de longues manches.

- *Ghabâ:* Il était souvent muni de courtes manches et d'un col cache-cœur qui se fermait sous l'aisselle.

- Robe longue ressemblant à une djellaba: Cette robe longue à de longues manches était uniquement portée à l'extérieur.

- Pantalon: Les pantalons de l'époque étaient larges en haut et serrés sous les genoux, d'où la similarité avec les *tchâghchour* féminins de l'époque qâdjâre.

- Ceinture et écharpe: Eléments d'habillement masculins et féminins incontournables, la ceinture et l'écharpe étaient souvent, pour les plus riches, en soie et ornés de bijoux.

- Chapeau**:** les chapeaux ont subi la plus grande influence du modèle chinois. Ils sont souvent ronds ou conique et parfois entourés d'une écharpe. En temps de guerre, les chapeaux étaient ornés de plume.

- Chaussures: On portait généralement des bottes hautes ou des bottines, parfois



▲ *Vêtements féminins et masculins de l'ère ilkhânide, à voir portés par Hulagu et son épouse Doughouz Khâtoun*

remplacées par des chaussures en tissu à motif floral.

Vêtements féminins

- Maillot de corps: Sur les miniatures de l'époque, on voit le col rond parfois à fleurs, parfois unicolore, de ce maillot porté sous les autres habits.

- Robe longue: Elles étaient souvent en soie, importées, avec de longues manches assez serrées. On ornait la robe d'une ceinture ou d'une fine écharpe.

- *Ghabâ*: Très long, le *ghabâ* avait souvent de courtes manches avec un col à revers au crochet et parfois orné de fourrure.

- Robe longue ressemblant à une djellaba: Elle était souvent munie de longues et larges manches, avec un col cache-cœur qui se fermait sous l'aisselle.

- Couvre-chefs: Les femmes de l'époque portaient des chapeaux, des foulards, des *latchaks*, des rubans, des calottes, des *niqâbs* et des *tchâdors*.

- Chaussures: Dans les miniatures, les longues robes féminines cachent généralement les chaussures, qui étaient vraisemblablement plates et souples.

- Bijoux: Il s'agit de colliers, de boucles d'oreilles, de bandeaux, de diadèmes et des pendentifs en perles. Les femmes portaient aussi des ceintures en or et des bracelets de bras ornés de pierres précieuses. ■

Bibliographie:

- Stierlin Henri, *L'art de l'islam en Orient*, Gründ, 2002.
- Gheybi Mehrâsâ, *Hashthezâr sâl târikh-e poushâk-e aghvâm-e irâni* (8000 ans d'histoire des vêtements des peuples persans), Téhéran, Hirmand, 2006.
- Schrato, Umberto; Grube, Ernest, *L'art chez les Ilkhanides et les Timurides*, traduction en persan de Yaghoub Ajand, Mowlâ, 1997.
- Mohammadi, Irân; Davallou, Mansour, *Târikh-e honar-e irân* (L'histoire de l'art iranien), Téhéran, 2005.
- Roux Jean-Paul, *Histoire de l'Iran et des Iraniens, des origines à nos jours*, Paris, Fayard, 2006.

L'influence des Iraniens sur les Mongols en Inde

Zahrâ Moussâkhâni

L'existence de relations entre la Perse et l'Inde est attestée dès l'Antiquité, ces deux entités ayant en outre de profondes racines historiques communes. Au début du XVIe siècle, lors de la prise de pouvoir de la dynastie safavide, les descendants de Tamerlan arrivèrent au pouvoir en Inde avec l'aide de la dynastie iranienne des Timourides. Au cours de cette période, ces deux dynasties ont entretenu des relations plus ou moins cordiales en exerçant néanmoins une influence réciproque remarquable l'une sur l'autre. Nous présentons ici certains aspects de l'influence iranienne sur les Mongols en Inde dans les domaines politiques et culturels.



▲ *L'empereur Akbar*

L'Empire mongol en Inde

L'âge d'or de l'Empire mongol commence pendant le règne d'Akbar le Grand et dure jusqu'à la mort de l'empereur Aurangzeb, bien que l'Empire continue ensuite à exister pendant encore 150 ans. Au cours de cette période faste, l'architecture – avec la construction de monuments comme le Taj Mahal - et l'art connaissent un important développement.

Afin de mieux saisir les modalités de l'influence iranienne exercée sur la présence mongole en Inde, il est nécessaire de remonter dans l'histoire afin de comprendre comment et pour quelles raisons, cet empire fut créé en Inde. Bâber, qui affirme être un descendant de Tamerlan par son père et de Gengis Khân par sa mère, est le fondateur de l'Empire Mongol en Inde. Il réussit à conquérir une partie de l'Inde et d'autres régions proches telles que Ferghana, ou aujourd'hui l'Ouzbékistan, alors qu'il est encore jeune.

Après la mort de son père, Bâber monte à l'âge de 12 ans sur le trône d'Andijan, principauté féodale du Ferghana. Il tente par deux fois de conquérir Samarkand, la capitale de Tamerlan, et de monter sur le trône, mais sans y parvenir. Il est même chassé de son propre royaume pendant plusieurs années par les Ouzbeks. Lorsque ces derniers, sous le règne de Mohammad Sheybâni, privent Babur de son royaume ancestral Ferghana, il décide de partir pour Kaboul et de s'y installer.

L'influence politique de la Perse safavide sur l'Inde mongole

Comme nous l'avons évoqué, plusieurs villes dont celles de Hérat, Marv, et Mashhad (à l'est du

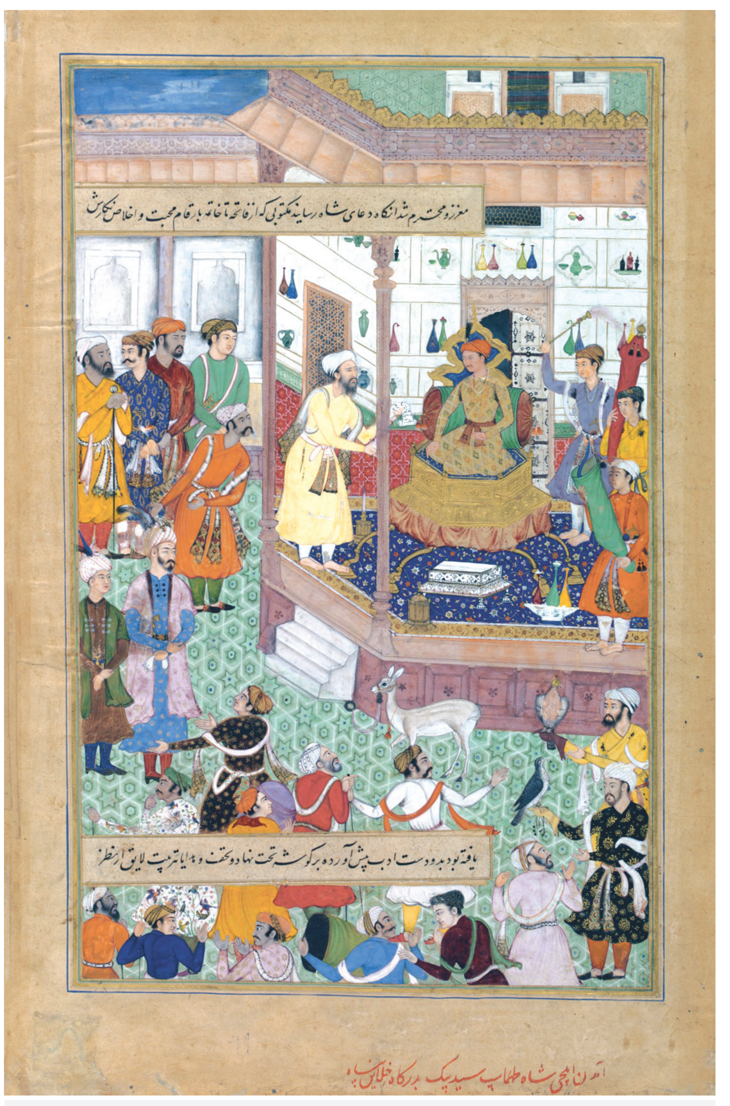
Khorâssân), Boukhârâ, Samarkand et Tachkent en Transoxiane, Khiva et Ourguentch dans le Kharezm sont prises par les Ouzbeks. Dans ces conditions, Shâh Esmâ'il, le fondateur de la dynastie safavide, écrit une lettre à Mohammad Sheybâni, le chef ouzbek de l'Asie centrale, lui intimant de retirer ses troupes de certaines parties de son royaume sur lesquelles les Ouzbeks ont empiété. Devant le refus de Sheybâni, le conflit éclate et en 1510, l'armée de Sheybâni est battue à Merv par Shâh Esmâ'il, Mohammad Sheybâni étant tué au combat. Le Khorâssân revient alors aux Safavides et Bâber récupère son territoire avec le soutien de Shâh Esmâ'il. Cette bataille est donc considérée comme marquant le début des relations politiques entre Bâber et Shâh Esmâ'il. À partir de ce moment, les relations politiques entre les deux dynasties se renforcent. En 1526, Bâber réussit à conquérir Delhi et Agra après avoir battu Ibrâhim Lodhi dans la bataille de Panipat. Il devient alors empereur de l'Inde.

A sa mort en 1530, Bâber a conquis plusieurs territoires. Son fils, Homâyoun, lui succède. Son règne est court, rapidement interrompu par l'invasion des Afghans menée par Sher Shâh Suri et par ses propres frères. Ne pouvant rentrer à Agra, il erre quelque temps dans le désert du Radjputana et du Sind, puis finit par se réfugier en Perse à la cour de Shâh Tahmâsp. Sur ordre de ce dernier, Homâyoun est accueilli par Soltân Mohammad Mirzâ avec les honneurs qui lui sont dus. Après un long voyage à Herat, Homâyoun et Shâh Tahmâsp se rencontrent à Qazvin. Accompagné par les troupes iraniennes, Homâyoun se rend ensuite à Kandahar dont il ne tarde pas à s'emparer, puis marche sur Kaboul et reprend finalement Delhi et Agra. Ainsi,

Au début du XVIe siècle, lors de la prise de pouvoir de la dynastie safavide, les descendants de Tamerlan arrivèrent au pouvoir en Inde avec l'aide de la dynastie iranienne des Timourides. Au cours de cette période, ces deux dynasties ont entretenu des relations plus ou moins cordiales en exerçant néanmoins une influence réciproque remarquable l'une sur l'autre.



▲ *Bataille opposant Shâh Esmâîl le Safavide au chef ouzbek Sheybâni Khân*



▲ *L'empereur mongol d'Inde Akbar reçoit en 1562 Seyyed Beyg, l'ambassadeur du roi safavide Shâh Tahmâsp pour traiter de la question du territoire de Kandahar, objet de rivalité entre les deux royaumes.*

le second empereur mongol, Homâyoun, aidé par Shâh Tahmâsp le Safavide retrouve son trône après quinze ans d'exil.

Après la mort soudaine de Homâyoun en 1556, son fils de 14 ans, Akbar, né de son épouse iranienne, Hamideh Bânou Beygum, lui succède. Akbar joue alors un rôle-clé dans le renforcement de l'Empire Mongol en Inde. Pendant son règne, les relations politiques entre les deux pays continuent de se développer. L'extension du pouvoir mongol en Inde est donc possible grâce à la Perse. Les Mongols vouent donc un respect particulier aux Perses safavides, respect qui apparaît notamment dans leurs échanges diplomatiques.

L'influence culturelle de la Perse safavide sur l'Inde mongole

Les échanges culturels entre l'Inde et la Perse, qui existent depuis de longs siècles, entrent dans une nouvelle phase à l'époque des Grands Mongols. Les dirigeants des deux pays sont alors en contact étroit, se rendent fréquemment visite, et approfondissent leurs échanges culturels. Ces relations ont une influence profonde sur la vie des deux populations. Les aspects les plus importants de l'influence culturelle iranienne sur l'Inde mongole, qui constituent le thème principal de cet article, consistent avant tout en une diffusion importante de la langue et de la littérature persanes en Inde, ainsi qu'en un accroissement des influences persanes dans les domaines de la peinture et de l'architecture.

La langue et la littérature persanes

L'arrivée au pouvoir des Grands Mongols va de pair avec une diffusion croissante de la langue persane en Inde notamment issue des rapports étroits entre les deux pays et du rayonnement culturel de la Perse safavide dans la zone. Un nombre important de mots est alors emprunté au persan. Le persan est également la langue parlée à la cour mongole en Inde. Cette langue connaît aussi une diffusion plus vaste au sein de la population, et est apprise non seulement par un nombre important de musulmans indiens, mais aussi par des hindous. Du fait de

l'approfondissement de ses relations avec la culture persane, la culture indienne connait de profonds changements dans les domaines de la poésie, la lexicologie, l'historiographie, et la traduction. Plusieurs poètes indiens renommés comme Mirzâ Manoutchehr Toussi, Krishnâvâsi et Chandrabhan Brahman écrivent leur œuvre en persan.

A cette époque, un nombre conséquent de poètes, peintres, artisans, philosophes et musiciens iraniens émigrent en Inde et sont reçus avec tous les honneurs par la cour mongole. Les souverains et hautes personnalités de la cour mongole témoignent d'un goût particulier pour les œuvres littéraires et les illustrations artistiques de style persan. Les rois mongols prennent l'habitude de s'entourer de personnalités culturelles persanes, l'Iran représentant alors un haut lieu de culture et de finesse. A titre d'exemple,

Les souverains et hautes personnalités de la cour mongole témoignent d'un goût particulier pour les œuvres littéraires et les illustrations artistiques de style persan. Les rois mongols prennent l'habitude de s'entourer de personnalités culturelles persanes, l'Iran représentant alors un haut lieu de culture et de finesse.

lorsque Bâber conquiert le nord de l'Inde, des poètes et savants persans tels que Atashi Ghandehâri l'accompagnent. Par la suite, le grand historien iranien Khwând



▲ *Bâber et son fils Homâyoun*



▲ *Le mausolée de E'temâdoddoleh à Agra*

Mir, également connu pour ses poèmes en persan, rejoint également la cour des Grands Mongols.

Pendant le règne d'Akbar, alors que l'Empire Mongol est consolidé, l'émigration des nobles aussi bien que les hommes des arts et des lettres issus de Perse se renforce et laisse une empreinte profonde sur la civilisation indo-musulmane. Les poètes les plus célèbres présents à la cour d'Akbar sont notamment Orfi Shirâzi, Ghazâli Mashhadi, Nazir Neyshâburi, Malek Ghomi et Bâbâ Tâleb Ispahâni. Akbar fait lui-même preuve d'un intérêt marqué pour les chefs-d'œuvre de la littérature iranienne dont le *Shâhnâmeh*, le *Golestân*, le *Bustân* et le *Masnavi*. Sur son ordre, deux grandes épopées nationales indiennes, le *Ramayana* et le *Mahabharata*, sont traduites en persan.



▲ *Le Taj Mahal à Agra*



La peinture et l'architecture

Comme nous l'avons évoqué, le règne mongol en Inde marque également le développement de l'influence de la peinture iranienne sur la peinture indienne. Ainsi, les styles persans des peintures murales et des miniatures, dont la finesse atteint son apogée à l'époque safavide en Iran, sont introduits en Inde par les disciples de Kamâleddin Behzâd. Lors de l'un de ses voyages en Perse,

Homâyoun apprend lui-même la technique de la miniature et lors de son retour en Inde, il est accompagné de disciples de Behzâd tels qu'Abdosamad Shirâzi ou encore Mir Seyyed Ali Tabrizi.

L'architecture indienne connaît également des mutations dues à l'introduction de techniques de l'architecture islamique persane, donnant naissance à un style particulier issu d'une fusion de différents styles. Les villes de Delhi et Agra voient alors apparaître de nombreux édifices au style iranien marqué, mais n'en conservant pas moins des éléments indiens. Parmi ces réalisations qui subsistent de nos jours, nous pouvons notamment citer le mausolée de E'temâdoddoleh à Agra, la mosquée de Lahore construite durant le règne de Jahânguir, ou encore le fameux Taj Mahal à Agra, tombeau de l'épouse de Shâh Jahân. Dans son *Histoire de la civilisation*, l'historien et philosophe américain William James Durant écrit que beaucoup d'architectes considèrent le Taj Mahal comme le bâtiment le plus parfait du monde. Son style et ses éléments majeurs, dont les voûtes, les murs simples et lisses, ses colonnes minces et polies et ses grandes salles sont principalement inspirés par l'architecture persane. ■

Bibliographie:

- Eghbâl Ashtiâni, A., *Târikh-e moghol* (L'histoire des Mongols), Téhéran, éd. Negâh, 2010.
- Schimmel, A., *Dar ghalamro-ye khânân-e moghol* (Dans le territoire des Mongols), traduit par F. Najd Sami'i, Téhéran, éd. Amir Kabir, 2008.
- Erskin, W., *Irân va Bâbar* (L'Iran et Bâber), traduit par Z. Mansouri, Téhéran, éd. Negârestân Ketâb, 2009.
- Valeh Isfahâni, M., *Khald-e Barin: Irân dar rouzegâr-e safaviyeh* (Le vestige de gloire: l'Iran à l'époque safavide), Téhéran, 1993.
- Riazul Islâm, *Târikh-e ravâbet-e irân va hend: dar doreh-ye safaviyeh va afshâriyeh* (L'histoire des relations entre l'Iran et l'Inde durant les périodes safavide et afsharide), traduit par M. Arâm et A. Ghaffâri Fard, Téhéran, éd. Amir Kabir, 1994.



▲ *Entrée de la mosquée Badshâhi à Lahore , important centre de la culture islamique en Inde*



L'eau dans la culture iranienne (2e partie)

Mohammad Naghizâdeh

Traduit par
Babak Ershadi

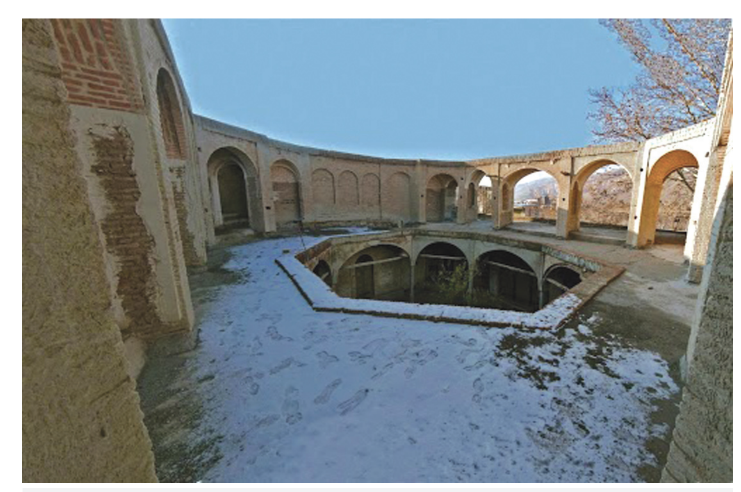
▲ *Fontaines des bassins du jardin de Fin à Kâshân*

L'eau dans l'architecture et l'urbanisme

Les méthodes d'approvisionnement en eau ainsi que celles de son stockage et de sa redistribution font l'objet depuis longtemps, surtout dans les régions arides ou de précipitations faibles et irrégulières du plateau iranien, de calculs mathématiques et d'innovations techniques remarquables. Il en va de même concernant les différents procédés visant à mesurer le débit d'eau. Les méthodes utilisées par Sheikh Bahâ'i pour assurer la distribution de l'eau de la rivière Zâyandeh-Roud à Ispahan, et le système proposé par Alâodolleh Semnâni pour le partage de l'eau de la rivière Gol-Roudbar à Semnân en sont des exemples illustres. Les méthodes utilisées dans les deux cas historiques que nous venons de mentionner sont d'ailleurs toujours employées et font désormais partie du patrimoine socioculturel des habitants de leurs régions respectives. L'eau fut un élément décisif de peuplement des territoires, de la formation des villes et des évolutions de l'architecture de l'ensemble des régions iraniennes, notamment celles se caractérisant par l'aridité et la rareté des ressources hydriques.

Traditionnellement, l'eau a une place exceptionnelle dans les croyances religieuses des Iraniens depuis la période préislamique. Les Perses construisaient de grands temples qu'ils dédiaient à la déesse Anâhitâ (Nâhid), divinité gardienne des eaux.[1] L'eau est aussi un élément de purification permettant à l'homme de se rapprocher de l'Être suprême. Cet aspect est valable tant pour l'Iran préislamique que la période islamique. L'entrée dans le temple ou la mosquée n'était admise qu'après les ablutions et la purification rituelle du corps par l'eau: les petites ablutions (*vozou*), et les grandes ablutions (*ghosl*). Il était même conseillé aux plus pieux d'être en permanence dans cet état de purification corporelle. Depuis des temps

immémoriaux, les habitants du plateau iranien ont construit à l'extérieur de leurs temples un lieu pour se laver le corps et faire ses ablutions avant d'y entrer. Dans cet endroit, le fidèle ou le pèlerin nettoyait ses vêtements avec de l'eau et se purifiait le corps afin de se préparer corps et âme pour la prière. Ce n'est qu'après les ablutions que les Zoroastriens mettent le *panâm* (écharpe) sur leurs épaules pour entrer dans le temple.[2] Après l'islamisation de l'Iran, la présence de l'eau (cours d'eau ou bassin) auprès de la mosquée perpétua la tradition de la période préislamique. Pendant cette période, la nécessité de la présence d'une source d'eau près de la mosquée fut à l'origine de l'apparition de plusieurs formes de constructions architecturales: bassin, citerne, *pâdiyâv* (une sorte de petit patio[3] au milieu de la cour centrale creusé quelques mètres au-dessous du niveau de la terre), etc. Ces constructions hydrauliques devinrent au fur et à mesure des annexes indispensables des mosquées et des lieux de culte musulmans. Ainsi, les traditions religieuses nécessitaient la proximité de sources ou de cours d'eau,



▲ *Narâgh, exemple de jardin intérieur en sous-sol (*bâghchâl*)*

La nécessité de la présence d'une source d'eau près de la mosquée fut à l'origine de l'apparition de plusieurs formes de constructions architecturales: bassin, citerne, *pâdiyâv*, etc.



▲ *La salle du bassin (*howzkhâneh*), maison traditionnelle Heydarzâdeh à Tabriz*

élément de purification cultuelle (salle ou cour d'ablutions, hammam, cours d'eau). L'accès facile à l'eau n'était pas uniquement une obligation propre aux lieux de culte, car l'eau devait aussi être présente au centre des quartiers et dans les maisons. Quant à ce qui concerne la contiguïté de l'eau au lieu de culte, Pirniâ écrit: «*Dans les temples anciens, le* pâdiyâv [patio] *était construit près de l'entrée, creusé quelques mètres au-dessous du niveau de la cour pour ne pas cacher la vue de la façade du bâtiment principal. En outre, dans la plupart des villes où les cours d'eau naturels – ou aménagés en surface – étaient rares, la construction du* pâdiyâv *au-dessous du niveau de la terre était nécessaire pour permettre d'atteindre le cours d'eau souterrain, le* qanât. *La valeur de l'eau en tant qu'élément de purification se manifeste particulièrement dans l'architecture de presque toutes les régions iraniennes, au-delà de la question de l'abondance ou de la rareté des ressources en eau. Le sanctuaire était toujours édifié près d'un cours d'eau ou d'un bassin. On y construisait aussi un lieu d'ablutions où les fidèles se purifiaient avant d'entrer dans le temple du feu ou le mithraeum* [Mehrâbeh].»[4]



▲ *Le patio du hammâm Aligholi Aghâ à Ispahan*

Ces *pâdiyâv* anciens ont connu une longue existence dans certaines mosquées anciennes; cependant, à la suite du développement des réseaux modernes d'adduction et de conduites, ces anciennes constructions hydrauliques ont souvent été abandonnées. Il en existe pourtant des vestiges dans des villes de la partie centrale du plateau iranien, comme à Yazd, Nâïn, Ardestân, Zavâreh, Kâshân… Dans la Mosquée Malek de Kermân et dans les Grandes mosquées de Semnân ou Ghazvin, ces constructions anciennes ont été complètement ensevelies sous la terre.[5] Contrairement à l'époque contemporaine où les cours ou les salles d'ablutions n'ont souvent aucune harmonie avec le reste de l'architecture des mosquées et des lieux de culte, les constructions hydrauliques avaient autrefois une liaison étroite avec le sanctuaire. Comme à l'époque préislamique, rares étaient les mosquées ne contenant pas de lieu aménagé pour les ablutions. Certains *khâneghâh*



▲ *Le* gowdâl bâghcheh *de la Mosquée Aghâbozorg de Kâshân. Le* gowdâl bâghcheh *est un jardin traditionnel iranien aménagé au niveau du sous-sol, un étage plus bas que le rez-de chaussée.*

(sanctuaires soufis) avaient de beaux *pâdiyâv*, comme celui de Shâh Ne'matollâh Vali à Mâhân, près de Kermân.[6]

Les bassins d'eau

L'architecture traditionnelle réservait une place de choix à l'eau dans la cour



▲ *Mosquée de Shâh Ne'matollâh Vali, Mâhân*



▲ Pâdiyâv *(patio) du jardin intérieur bas (*gowdâl bâghcheh*) de la maison traditionnelle Manoutchehri à Kâshân*

Contrairement à l'époque contemporaine où les cours ou les salles d'ablutions n'ont souvent aucune harmonie avec le reste de l'architecture des mosquées et des lieux de culte, les constructions hydrauliques avaient autrefois une liaison étroite avec le sanctuaire.

des maisons iraniennes. Essentiellement discrète et fermée, l'architecture traditionnelle d'Iran transforma la cour en un espace intime. Les bassins d'eau, de formes assez variées, se situaient souvent au milieu des cours et étaient entourés d'arbres et de plantes. Pirniâ écrit que les bassins d'eau des maisons anciennes étaient souvent rectangulaires, polygonaux ou dodécagonaux. Pourtant, dans certaines villes comme Shirâz, on construisait plutôt des bassins carrés.[7] Dans des villes situées dans les régions désertiques comme Kâshân, l'eau jouait également un rôle important dans l'aération des pièces et le rafraîchissement de l'air. A Kâshân, le *hozkhâneh* ("salle à bassin") était une pièce isolée de la maison traditionnelle, utilisée pendant les mois chauds de l'année. L'eau du *qanât* (canal souterrain de la ville) passait par cette salle et remplissaient d'eau le bassin central. Ce type de salles d'été existait aussi dans les villages avoisinants, dont la célèbre ville de Fin.[8] Si les *hozkhâneh* étaient, à Kâshân ou à Fin, à l'intérieur des maisons et dédiés à l'usage



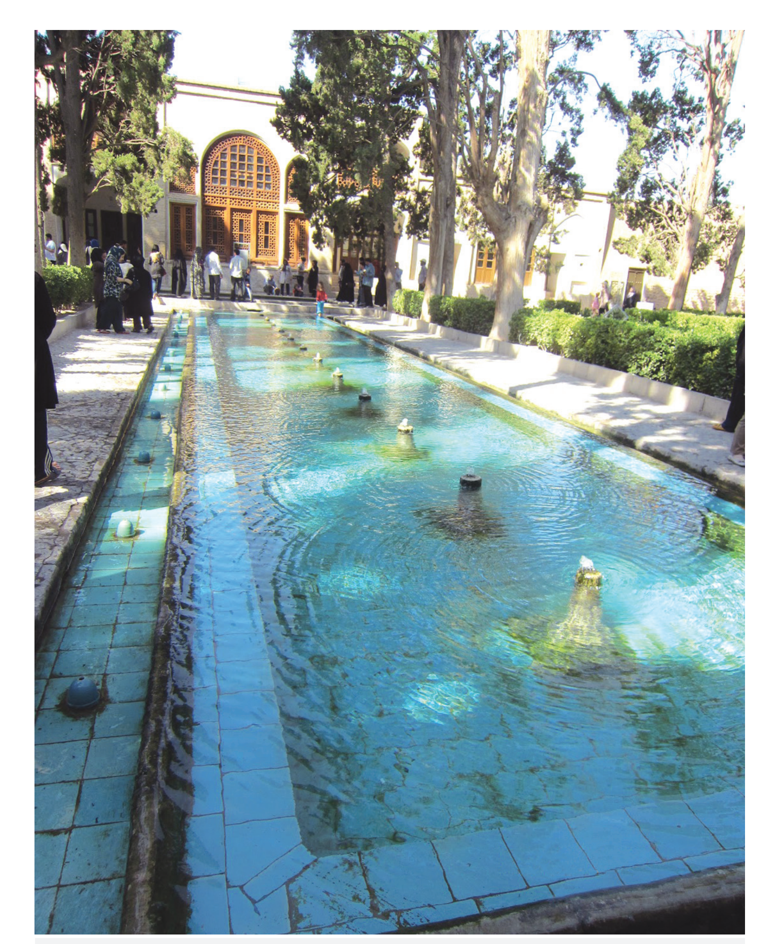
▲ *Vasque (*sangâbeh) *de l'apodyterium (*sarbineh*) du hammâm Aligholi Aghâ à Ispahan*

privé, il existait à Ârân un autre type de ces «salles à bassin» couverts dans les espaces publics. Ces salles publiques étaient plus spacieuses que les *hozkhâneh* des maisons privées, et étaient généralement entourées de petites pièces. Le bassin central était alimenté par le *qanât* qui arrosait les espaces de tout le quartier.[9]

Dans l'architecture traditionnelle d'Iran, la cour symbolise le paradis, qu'elle appartienne à l'espace privé ou public. Selon Titus Burckhardt (1908-1984), cette logique symbolique – valable tant pour l'antiquité perse que la période islamique - nécessitait que la cour soit un espace fermé et mystérieux, adapté à l'hermétisme de l'âme. Par conséquent, pour reproduire cet univers ésotérique, la maison «musulmane» (d'après l'expression de Burckhardt) s'isolait de l'extérieur par l'intermédiaire d'une cour centrale peuplée d'arbres et de plantes qui entouraient un bassin.[10]

Les jardins

Le jardin persan est sans doute l'expression par excellence tant du «paradis terrestre» que de l'usage de l'eau dans les conceptions architecturales de l'espace. Par définition, le jardin persan est un lieu fermé[11] où l'eau semble être l'acteur principal: les cours d'eau, la ramification successive des ruisseaux, les jets d'eau, les chutes d'eau, les bassins… «*Les constructeurs des jardins avait inventé un système remarquable pour irriguer les plantes, de sorte que le cours d'eau soit visuellement valorisé de la meilleure manière. Par exemple, les chutes d'eau accentuaient cet effet tant sur le plan visuel qu'auditif, le bruit de l'eau évoquant sa présence marquée dans certains endroits. Les ruisseaux* [âb namâ, littéralement: façade hydrique] – *larges de 80 cm et d'une profondeur de 30 cm – passaient symétriquement aux différents endroits du jardin. Plusieurs jets d'eau étaient installés dans ces ruisseaux, à intervalles plus ou moins réguliers. Les ruisseaux traçaient aussi le réseau des*



▲ *Les bassins du jardin de Fin à Kâshân*

Dans l'architecture traditionnelle d'Iran, la cour symbolise le paradis, qu'elle appartienne à l'espace privé ou public. Selon Titus Burckhardt, cette logique symbolique – valable tant pour l'antiquité perse que la période islamique - nécessitait que la cour soit un espace fermé et mystérieux, adapté à l'hermétisme de l'âme.

allées et fournissaient des endroits où s'asseoir. Devant le pavillon principal du jardin, il y avait un grand bassin de forme carrée ou rectangulaire. Avant l'arrivée de l'islam et au début de la période islamique, ces bassins étaient généralement ronds et les constructeurs évitaient toujours la forme ovale, car selon une croyance ancienne, l'eau se détériorait plus vite dans un bassin ovale et dégageait une odeur de moisi. Plus tard, on construisit aussi des bassins polygonaux: forme hexagonale pour les petits bassins, et dodécagonale pour les grands bassins.»[12]

Durant certaines périodes historiques, le style de la conception des jardins fut utilisé pour structurer les espaces urbains. Le voyageur italien Pietro Della Valle (1586-1652) décrit l'avenue Tchâhâr-Bâgh d'Ispahan des Safavides en ces termes: «*Au milieu de l'avenue, il y a de grands bassins de formes variées à intervalles irréguliers. Les bassins se trouvent plutôt là où il a y de belles maisons de riches. Des deux côtés du cours d'eau qui arrose tous ces bassins se trouvent deux larges passages pour la circulation. Dans certains bassins, il y a des jets d'eau, et dans certains autres, il y a des chutes.*»[13] Le voyageur français Jean Chardin (1642-1713) qui visita Ispahan un siècle plus tard, précise lui aussi que les bassins de l'avenue Tchâhâr-Bâgh avaient des formes différentes et que le cours d'eau central de l'avenue alimentait également les ruisseaux des rues voisines.

Les citernes

Les *âb-anbâr* (littéralement: réservoir d'eau) était des citernes qui recueillaient et conservaient les eaux de pluie ou des glacières naturelles, et ce en vue d'assurer l'approvisionnement en eau potable des villes ou des villages pendant plusieurs mois, voire pendant toute l'année. Ces citernes étaient des cavités souterraines couvertes. On en construisait dans chaque quartier des villes et des villages, mais



▲ *Réservoir d'eau traditionnel (*âbanbâr*) de la région désertique de Yazd. Au fond, une tour de silence, où les Zoroastriens déposaient autrefois les morts.*


▲ *Pont historique Dopoloun à Shoushtar*

aussi dans les forteresses et le long des routes caravanières. L'histoire des citernes remonte à des époques très éloignées: des vestiges de citernes antiques ont été découverts, par exemple, à Tchoghâ Zanbil, ziggourat élamite de la province du Khouzestân, datant du IIe millénaire avant notre ère. Sur toutes les routes anciennes du pays, il existe encore les vestiges d'un très vaste réseau de citernes sans lesquelles le voyage aurait été impossible dans les régions chaudes du plateau iranien. La citerne iranienne est une construction architecturale remarquable. Il s'agit d'une cavité cylindrique surmontée d'une haute coupole hémisphérique, et parfois conique.[14] Dans les villes et les villages, les citernes jouaient un rôle central dans la formation des quartiers. La mosquée, les écoles, le bazar et la citadelle et les autres éléments urbains s'organisaient autour de la citerne.[15] Les citernes des quartiers étaient de propriété publique, mais certaines d'entre elles appartenaient à des particuliers.

Les ponts

La construction des ponts au-dessus d'un cours d'eau pour permettre le passage d'hommes et de véhicules est sans doute un des exemples les plus représentatifs de l'architecture hydraulique. Les ponts anciens d'Ispahan

> La citerne iranienne est une construction architecturale remarquable. Il s'agit d'une cavité cylindrique surmontée d'une haute coupole hémisphérique, et parfois conique. Dans les villes et les villages, les citernes jouaient un rôle central dans la formation des quartiers.

qui assurent la circulation entre les deux rives de la rivière Zâyandeh-Roud comptent parmi les œuvres les plus remarquables de l'architecture de la période islamique. Si-o-seh Pol et Pol-e Khâdjou sont les deux ponts-barrages les

plus célèbres d'Ispahan, et furent construits respectivement en 1602 et 1650. Ils permettaient de réguler le débit de la rivière et organisaient la conduite de l'eau vers les différents quartiers de la capitale des Safavides. Dès leur construction, ces deux ponts, d'une beauté architecturale inégalée, sont devenus des axes urbains principaux de la ville. Les galeries de ces ponts en firent à la fois des lieux de promenade et de rencontre des citadins. Aujourd'hui, ces ponts sont fermés à la circulation des véhicules à roues, mais ils conservent leurs autres fonctions initiales, c'est-à-dire la régulation du débit de la rivière, ainsi que leurs fonctions sociales et paysagères.

À une époque donnée, nous pouvons imaginer l'existence de près de 20 000 moulins à eau sur l'ensemble du territoire actuel de l'Iran.

Les moulins à eau

Le moulin hydraulique constitue un chef-d'œuvre de l'architecture hydromécanique ayant pour objectif d'utiliser l'énergie du courant d'eau. Il est aussi un symbole ancien du développement durable respectueux de l'environnement naturel.

De nos jours, pour mesurer le degré du développement d'une métropole ou d'un pays, les experts comptent les universités, les salles de spectacles, les musées ou d'autres centres et installations socioculturelles. Il y a des siècles, le nombre des moulins à eau d'une région permettait de mesurer son développement socioéconomique. L'auteur anonyme du célèbre ouvrage géographique du Xe siècle, *Hodoud al-Alam* («Les limites du monde»), écrit: «*L'eau de la rivière de Jiroft fait tourner sur son passage soixante moulins de différents types. Le*



▲ *Constructions hydrauliques traditionnelles de Shoushtar*

plus célèbre a un bief long d'une dizaine de mètres. Ce bief conduit les eaux de la rivière vers une grande roue à aubes en bois. L'axe de la roue fait tourner ensuite la très grande pierre du moulin pour moudre les céréales.»[16]

Si dans certaines régions, les moulins hydrauliques – comme ceux de Shoushtar – travaillaient à plein régime pendant toute l'année, dans d'autres, les moulins ne pouvaient fonctionner que pendant une partie de l'année, en raison des conditions climatiques et de la baisse du niveau des cours d'eau. L'historien contemporain Mohammad Ebrâhim Bâstâni-Parizi écrit à ce sujet: «*Il n'existe pas de statistiques complètes au sujet du nombre des moulins à eau dans les différentes régions iraniennes. Cependant, d'après les recherches que j'ai effectuées dans ma région natale aux alentours de Sirjân [province de Kermân], dans chaque zone, un moulin à eau existait autrefois dans deux villages sur cinq. D'après mes calculs, à une époque donnée, nous pouvons imaginer l'existence de près de 20 000 moulins à eau sur l'ensemble du territoire actuel de l'Iran.*»[17] ■



▲ *Intérieur d'un moulin à eau, Shoushtar*

1. Varjâvand, *Dâ'erat-ol-Ma'âref-e bozorg-e eslâmi* (Grande Encyclopédie de l'Islam), vol. 1, 1374 (1995), p. 30.
2. Pirniâ, Mohammad Karim, *Ashenâ'i bâ me'mâri-e eslâmi-e irân* (Initiation à l'architecture islamique iranienne), éd. de l'Université Elm-o Sanat, Téhéran, 1372 (1993), pp. 44-45.
3. Patio (mot espagnol) aurait été probablement tiré du mot persan *pastou* qui veut dire «passage intérieur».
4. *Ibid.*, p. 319.
5. *Ibid.*, pp. 45-46
6. *Ibid.*, p. 322.
7. *Ibid.*, p. 162.
8. Aminiân, Seifollâh, *Hozkhâneh-hâye Kâshân* (Les hozkhâneh de Kâshân), in: *Majmou'eh-ye maghâlât-e dovvomin congreh-ye târikh-e me'mâri va sharhzâzi-e irân* (Acte de la 2e conférence de l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme en Iran), vol. 2, éd. de l'Organisation iranienne du patrimoine culturel, Téhéran, 1378 (1999), p. 579.
9. *Ibid.*
10. Burckhardt, Titus, *Sacred Art in The East and West*, Perennial Books, London, 1967.
11. En langue avestique, *pairi-daeza* (littéralement, espace fermé) signifiait «jardin». Le mot évolua plus tard pour devenir «paradis» (*pardis*) dans plusieurs langues et cultures anciennes.
12. Pirniâ, Mohammad Karim, *op. cit.*, p. 290.
13. Honarfar, Lotfollâh, *Do pol-e târikhi-e mashour-e esfahân* (Deux ponts historiques d'Ispahan), in: Javâdi, Assiyeh, *Me'mâri-e irân* (L'architecture iranienne), vol. 1, éd. Khousheh, Téhéran, 1363 (1984), p. 529.
14. Pirniâ, Mohammad Karim; Afsar, Karâmatollâh, *Râh va robât* (La route et les installations caravanières), éd. de l'Organisation nationale de la protection du patrimoine historique, Téhéran; Pirniâ, Mohammad Karim, *op. cit.*, p. 213.
15. *Dâ'erat-ol-ma'âref-e bozorg-e eslâmi* (Grande Encyclopédie de l'islam), vol. 1, 1995.
16. Bâstâni-Parizi, Mohammad Ebrâhim, *Asiyâ-ye haft sang* (Le moulin à sept pierres), éd. Donyâ-ye Ketâb, Téhéran, 1364 (1985), p. 266.
17. *Ibid.*, p. 272.

La royauté dans les *Lettres persanes* de Montesquieu

Aryâ Aghâjâni

Dans son ouvrage, Montesquieu disserte beaucoup sur la monarchie absolue: 69 lettres, et plus précisément les lettres 23 à 92: font écho au règne de Louis XIV. Nous allons voir quelle vision il avait du pouvoir.

Bon roi, mauvais roi

La vision de la royauté dans les *Lettres persanes* est caractérisée par une bipolarité ambiante, bien que nuancée. Montesquieu ne donne pas vraiment d'exemples concrets de bon roi mais oppose plutôt le système qu'il souhaiterait à celui qui est en place actuellement. Louis XIV, apparaît alors être aux antipodes d'un roi juste, garant du bien-être de ses sujets - telle nous le dépeint l'anecdote des Troglodytes. Cet apologue est très important car Montesquieu y montre qu'une société fondée sur la justice, la liberté et la vertu est la seule condition du bonheur des sujets.[1] Il est intéressant de constater que pour lui, la vertu vient de la nature: chez eux, la justice s'établit "par le seul penchant de la nature". C'est donc la disparition de la nature au profit du progrès qui fait courir la société à sa perte. Montesquieu illustre cette théorie en parlant de l'échec de l'épisode Law.[2] La société idéale des Troglodytes repose sur ce qui paraît être un contrat social: chacun a conscience que le bonheur des autres est la condition du sien. Leur esprit communautaire est garanti par le roi qui porte un grand amour à ses sujets. Pour faire transparaître ses émotions, il emploie le registre pathétique. Ainsi, il dit qu'il a le "cœur serré de tristesse" et verse des "torrents de larmes". Il prend donc son peuple en considération et s'adresse directement à lui: "Ô Troglodytes!" Il représente le contre modèle du roi despote. En d'autres termes, le monarque absolu, quant à lui, est laxiste et corrompt la morale. De plus, il est caractérisé par une grande inutilité: "Et que prétendez-vous que je fasse? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodyte? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse parce que je la lui commande, lui qui la ferait tout de même sans moi, et par le seul penchant de la nature?" Ce système d'égalité est cher à Montesquieu, puisqu'il avance plus loin dans son œuvre l'idée d'équité des hommes face à la justice.[3]

Montesquieu fait donc la satire de la monarchie dès le début de l'œuvre. Il souligne l'esprit de contradiction du monarque, dont le second paragraphe de la Lettre XXVII témoigne de l'incohérence. On note un système d'antithèses juxtaposées avec une opposition terme à terme: "ministre qui n'a que 18 ans" / "maîtresse qui en a 80", "il aime"/ "il ne peut souffrir", "il fuit le tumulte des villes"/ "occupé qu'à faire parler de lui", "comblé de richesse"/ "accablé d'une pauvreté". Le roi ne semble donc pas capable de régir un pays: sa frivolité lui fait mépriser les vraies valeurs au profit de la superficialité et du luxe ostentatoire. Nous relevons d'ailleurs le lexique du paraître "faire parler de lui", "trophées", "victoires". Or, dans l'épisode des Troglodytes, Montesquieu nous apprend qu'un bon régime est fondé sur la simplicité, voire même la frugalité. Ainsi, ce peuple vit essentiellement de l'activité agricole, ce qui leur octroie une autarcie certaine, une sorte de vie en circuit fermé. Même si cette lettre se rapproche du conte, son but n'est pas seulement divertissant mais permet à Montesquieu d'y exposer les valeurs qui doivent être, selon lui, les fondements de la démocratie.

Au contraire, le roi arbitraire ne s'apparente pas au justicier inquiété de la raison d'Etat, mais exerce

le pouvoir par goût, comme le montre la récurrence des verbes d'opinion: "plaire", "aimer", "craindre", "souffrir". De plus, il est trop âgé pour exercer cette fonction: "Le roi de France est vieux. Nous n'avons point d'exemple dans nos histoires d'un monarque qui ait si longtemps régné. On dit qu'il possède à un très haut degré le talent de se faire obéir: il gouverne avec le même génie sa famille, sa cour, son état."[4] Le monarque français semble devoir sa position à la cruauté et à la peur qu'il inspire.

Ses ministres sont à son image et Montesquieu se montre très virulent à leur égard: il n'hésite pas à avancer que "les têtes des plus grands hommes se rétrécissent lorsqu'elles sont rassemblées"[5] et qu'ils donnent le mauvais exemple.[6] Leur but est de satisfaire leurs ambitions et non pas les attentes du peuple. Tout est également basé sur un ridicule jeu de paraître: "Le Conseil privé, appelé aussi Conseil des parties, a pour lui (…) surtout le prestige d'être le Conseil du roi"[7], et ce malgré l'absence du souverain: "Peu importe que le roi n'y vienne jamais, que son fauteuil au haut bout de la table y tienne une place purement symbolique, que la formule "Le Roi en son Conseil", présente dans tous les arrêts soit aussi vide que le fauteuil."[8] Ils vivent donc dans l'obsession des privilèges et ne cherchent qu'à en acquérir ou à dénoncer ceux des autres. Le roi et son gouvernement ne sont au courant de rien mais décident impunément de tout. Il fait bon gré des lettres de cachet[9] qui lui permettent d'envoyer n'importe qui en prison, sans justifications et sans procès.

Le peuple victime

Sous l'emprise d'un dirigeant injuste, le peuple est étouffé par une oppression certaine qui fait son malheur. La crainte le pousse à obéir et biaise les comportements; même les soldats obéissent par peur du châtiment: l'armée royale est "composée d'esclaves naturellement lâches, [qui] ne surmontent la crainte de la mort que par celle du châtiment: ce qui produit dans l'âme un nouveau genre de terreur qui la rend comme stupide."[10] Selon lui, c'est même l'ingrédient principal d'un tel système: "il faut que la crainte y abatte tous les courages."[11] En outre, le roi uniformise ses sujets: "l'âme du souverain est un



▲ *Portrait de Louis XIV*



▲ *Statue de Montesquieu, Musée du Louvre*

moule qui donne la forme à toutes les autres"[12] et cela a des conséquences physiques sur le peuple: "soit la mollesse et le luxe des uns, soit l'extrême misère des autres, toutes ces causes réunies ou séparées, oppriment les forces musculaires, y substituent l'agacement des nerfs, de véritables vésanies."[13]

Pour dénoncer ce système notoire, Montesquieu utilise des métaphores, et des sous-entendus. Son ouvrage fut même d'abord publié anonymement par peur des représailles. Certes, ses personnages font part de leur étonnement concernant la France, mais c'est aussi sous le masque du despotisme oriental qu'il montre un gouvernement cruel et régi par une justice arbitraire: par exemple, la lettre de Zélis décrit avec horreur le traitement réservé à la fille de Soliman, mutilée et renvoyée chez son père par son mari car ce dernier la soupçonnait d'être impure.[14] Le peuple apparaît donc soumis à la loi du plus fort. Effectivement, dans le royaume d'Usbek, le manque de liberté est patent, et cela ne touche pas seulement les femmes: aucun droit civil ne borne "la puissance illimitée de [leurs] sublimes sultans"[15], selon les propres dires du Persan. Il reprend ces propos un peu plus loin mais les nuance: "Si, dans cette autorité illimitée qu'ont nos princes, ils n'apportaient pas tant de précautions pour mettre leur vie en sûreté, ils ne vivraient pas un jour; et, s'ils n'avaient à leur solde un nombre innombrable de troupes pour tyranniser le reste de leurs sujets, leur empire ne subsisterait pas un mois".[16] Il a donc conscience de la fragilité de son hégémonie, mais peut-être ne réalise-t-il pas assez que toute initiative néfaste est "prohibée par le droit des gens."[17]

Conformément à ce qu'il soutient, ses femmes se révolteront, Roxane en tête, qui "[réformera ses] lois sur celles de la nature".[18] Elle se suicide par amour, mais elle tient tout de même à dire ses quatre vérités à Usbek, qu'elle n'acceptait sa domination que parce qu'elle y trouvait son compte et compensait l'amour qu'elle n'avait pas de son mari avec son amant. C'est l'attachement qu'elle avait pour lui qui lui permettait de supporter les bassesses d'Usbek. Elle n'a donc désormais d'autre choix que de "mourir ou d'être indigne de vivre."[19] Nous voyons donc là se profiler la vision que Montesquieu a du harem; pour lui, ce lieu symbolise l'antinature: l'eunuque mutilé se fait gardien féroce et la femme cloîtrée conspire. D'ailleurs, ce système n'est pas viable et s'anéantira de lui-même: il n'y a pas d'héritier pour assurer la succession. Selon lui, un grand nombre de femmes épuise l'homme au lieu de le satisfaire et "il est ordinaire (…) de voir

un homme dans un sérail prodigieux avec un très petit nombre d'enfants."[20]

Le sérail d'Usbek peut être vu comme une métaphore de la monarchie absolue de Louis XIV: cette organisation totalitaire est vouée à l'échec. En effet, l'esclavage domestique qui bride ses concubines fait écho au manque de liberté du peuple français au XVIIIe siècle, bien qu'elle apporte l'opulence à la nation.[21] Là encore, le despote fait preuve de sévérité pour conserver son pouvoir alors qu' "un gouvernement modéré peut, tant qu'il veut, et sans péril, relâcher ses ressorts. Il se maintient par les lois et par sa force même. Mais lorsque dans le gouvernement despotique, le prince cesse un moment de lever le bras; quand il ne peut pas anéantir à l'instant ceux qui ont les premières places, tout est perdu: car le ressort du gouvernement, qui est la crainte, n'y étant plus, le peuple n'a plus de protecteur."[22]

Montesquieu fait écho à ce principe dans son essai sur les *Causes de la grandeur des Romains et leur décadence*: "En un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidents particuliers."[23] Le suicide de sa favorite Roxane signe l'échec de la démarche d'Usbek qui n'est tolérant qu'en parole. Il n'est pour elle qu'un tyran à l'ouverture d'esprit rhétorique. A travers ces lettres, Montesquieu propose une sagesse relative qui traduit sa confiance en une vie heureuse si elle se base sur la Nature. Cet idéal court en filigrane dans tout le roman et il prend toujours soin de condamner l'excès sous toutes les formes: l'orgueil de l'homme, ses mensonges, le divorce de l'esprit et du cœur, ou encore l'horreur des puissances irrationnelles.

La tragédie du sérail à laquelle Roxane apporte le dénouement, est en fait celle de tout système soumis à la fatalité du pouvoir. La jeune femme fait donc de son suicide une épiphanie[24]: le véritable but de la philosophie n'est pas l'objet mais le sujet, pas la libération mais la liberté, pas la connaissance mais la conscience, et non pas le regard curieux mais lucide.

Certes, le symbole de la justice est toujours présent dans l'iconographie royale, et ce quel que soit le pays. Des protestations contre la cruauté du souverain s'élèvent de toutes parts.[25] En Europe, les Lumières furent des farouches opposants au despotisme: Montaigne et La Bruyère élevèrent leur voix contre la torture[26] et Voltaire sera le premier à s'opposer totalement à la peine de mort.[27]

Pour dénoncer ce système notoire, Montesquieu utilise des métaphores, et des sous-entendus. Son ouvrage fut même d'abord publié anonymement par peur des représailles. Certes, ses personnages font part de leur étonnement concernant la France, mais c'est aussi sous le masque du despotisme oriental qu'il montre un gouvernement cruel et régi par une justice arbitraire.

Il est indéniable que la population ait besoin d'un gouvernement qui exerce la justice, voilà pourquoi il est important que la royauté soit un pouvoir neutre[28]; en outre, les sujets sont ainsi préservés de la loi du Talion. Or l'équilibre est bien souvent difficilement maintenu car ce devoir finit par alléguer au roi un droit d'ingérence dans les affaires privées.

Les citoyens perdent alors leur liberté pour devenir des sujets "(…) en naissant Troglodytes libres, et de les voir aujourd'hui assujettis."[29] On constate un

oxymore entre "libres" et "assujettis", tout comme pour "en naissant" et "aujourd'hui". Les citoyens seraient pliés sous le "joug" du pouvoir et n'ont d'autre choix que d' "être soumis à un prince".

La tragédie du sérail à laquelle Roxane apporte le dénouement, est en fait celle de tout système soumis à la fatalité du pouvoir. La jeune femme fait donc de son suicide une épiphanie: le véritable but de la philosophie n'est pas l'objet mais le sujet, pas la libération mais la liberté, pas la connaissance mais la conscience, et non pas le regard curieux mais lucide.

De plus, ce roi est un grand magicien: il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets; il les fait penser comme bon lui semble: "s'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à les persuader qu'un écu en vaut deux; et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent; et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux, en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits."[30] Montesquieu remet donc en cause le pouvoir thaumaturgique du roi. Effectivement, par le passé, on le croyait capable de guérir les écrouelles, mais les malades devaient leur santé retrouvée, non à quelques dons de leur souverain, mais au meilleur milieu et à l'alimentation variée dont ils bénéficiaient à la Cour.[31]

La vertu ne résiste pas très longtemps à l'engrenage du système, d'abord innée, elle devient gênante: "votre vertu commence à vous peser"[32], voire inutile: "vous n'aurez pas besoin de la vertu."[33] De même, "on ne peut être sincère impunément à la cour."[34] La droiture est alors suppléée par les passions néfastes telles l'ambition, la cupidité et la recherche des plaisirs. L'auteur fustige donc Louis XIV et son goût pour les femmes et ce jusque dans sa vieillesse: "Vous savez que pour lors vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses, et languir dans une lâche volupté."[35] Selon le principe qui a été énoncé plus haut, le peuple est également contaminé par cet avilissement: "Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne, son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées."[36]

Le peuple a un rôle à jouer

Montesquieu critique donc la flagornerie qui permet à ce système de continuer: ainsi le peuple n'hésite pas à se corrompre pour espérer accéder aux honneurs. L'honneur est pour Montesquieu "l'idole pour laquelle les Français sacrifient tout."[37] Les courtisans sont avides et cupides[38] tout comme les ecclésiastiques.[39] L'ambition fait que chacun participe à la mascarade absolutiste. Le peuple apparaît donc comme victime et responsable à la fois: il subit certes l'oppression, mais son comportement complaisant permet au monarque d'exercer son pouvoir et de le faire perdurer, reniant fortement ce principe de bonne nature innée auquel

tient Montesquieu. Bourdieu a donc raison d'affirmer que "la sociologie [dévoile] la self déception, le mensonge à soi-même collectivement entretenu et encouragé qui, en toute société, est au fondement des valeurs les plus sacrées et, par-là, de toute l'existence sociale. Elle enseigne avec Marcel Mauss, que la société se paie toujours elle-même de la fausse monnaie de son rêve."[40]

Montesquieu fait écho à cette règle de cause à effets dans *De l'Esprit des lois*: "Lorsque [la] vertu cesse, l'ambition entre dans les cœurs qui peuvent la recevoir, et l'avarice dans le cœur de tous. Les désirs changent alors d'objet: ce qu'on aimait, on ne l'aime plus; on était libre avec des lois, on veut être libre contre elles; chaque citoyen est comme un esclave échappé de la maison de son maître; ce qui était maxime, on l'appelle rigueur; ce qui était règle, on l'appelle gêne; ce qui était attention, on l'appelle crainte (…) la république est une dépouille; et sa force n'est plus que le pouvoir de quelques citoyens et la licence de tous (…)"[41], et continue plus loin: "L'ambition est pernicieuse dans une république. Elle a de bons effets dans la monarchie; elle donne vie à ce gouvernement."[42] En raison de tous ces faux-semblants, Montesquieu compare la Cour à une comédie où les personnages sont les piètres acteurs d'un théâtre futile. Il est vrai que l'œil critique et "innocent" des Persans permet à Montesquieu de fuir la censure (il précise qu'il n'a fait qu'office de traducteur[43] et Usbek utilise très fréquemment le pronom "on", laissant ainsi dans l'ombre l'identité du véritable émetteur de la critique), mais surtout une mise à distance qui fait déceler des détails que la force de l'habitude nous dérobe. L'étonnement feint qui amuse dans un premier temps se révèle être une arme de dénonciation fort efficace. Notons que dans ses *Cannibales*, Montaigne emploie le même procédé et décrit les impressions des "sauvages" venus à la Cour: "Ils dirent qu'ils trouvoient en premier lieu fort estranges que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armez, qui estoient autour du Roy se soub-missent à obéir à un enfant."[44] En effet Charles IX avait alors 12 ans…

Le comportement du roi pose également question à nos deux compères: "Nous n'avons point d'exemple […] d'un monarque"[45]; ce dernier est même présenté comme une énigme: "J'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de résoudre". Dans les procédés employés, Montesquieu est fort adroit car ses deux protagonistes font



▲ *Courtisan rêvant de gloire*

preuve d'une apparente objectivité: ils rappellent la démarche scientifique en se basant sur l'observation des faits: "j'ai étudié", "j'y ai trouvé", "résoudre". De plus, ils modèrent leurs paroles et prennent soin d'y ajouter "par exemple" ou alors "je crois". En creux se dessine donc le modèle du citoyen idéal qui se juxtapose à celui du bon monarque. Ainsi, apprend-on qu'il doit être altruiste à l'image du vieillard qui préfère renoncer à la couronne plutôt que de tromper le peuple: "A Dieu ne plaise, (...) que je fasse ce tort aux Troglodytes."[46] Il n'est dont pas égoïste et fait prendre d'humanité.

Notons que le roi et le peuple ne sont pas deux entités distinctes, que seules les rébellions peuvent réunir. Dans le royaume d'Usbek, ce sont les eunuques qui font office d'intermédiaires entre le monde extérieur et le sérail. A ce propos, Valéry s'interroge: "Mais qui m'expliquera tous ces eunuques?"[47] Ils s'avèrent être la représentation du corps monarchique, hommes de main frustrés et investis d'un pouvoir qu'ils exercent pour le compte d'un autre. Leur sévérité peut alors être analysée sous un autre angle: ils ne peuvent que jouir de la rigueur même, compensatrice de leur condition rédhibitoire. Dans *De l'Esprit des lois*, Montesquieu parle en ces termes: "le gouvernement monarchique suppose des prééminences, des rangs, et même une noblesse d'origine."[48] Il suppose donc une participation du lecteur: même si Usbek est le protagoniste principal, les points de vue sont multiples car il interagit avec ses amis et Montesquieu prend bien soin de leur dessiner une personnalité distincte. Sa démarche sociologique commence par un refus et une ironie, il dresse premièrement une antithèse de ce qu'il voulait démontrer, avant d'énoncer les principes qu'il désirait imposer. Notons qu'il est intéressant de constater que le lecteur vit tous les évènements dans la peau d'Usbek: nous lisons chaque lettre à travers ses yeux. Cette association entre le lecteur et le roi est-elle voulue par Montesquieu? C'est le héros, nous avons donc naturellement tendance à prendre son parti car il est philosophe, donne des nouvelles à ses proches, et semble être attaché à ses amis. Après tout, il n'est peut-être pas mauvais en soi mais se contente de perpétuer un ordre établi avant lui, or Montesquieu nous montre que les complices de la tyrannie sont assimilables au tyran même.

Montesquieu voulait-il par là signifier aux Français qu'ils ont le même comportement vis-à-vis de la monarchie? Le fait que le lecteur se retrouve dans la peau du despote tend à le confirmer. Montesquieu présente leurs infortunes et celles d'Usbek comme des conséquences indirectes de leur amour des idées. La bonne volonté ne suffit pas, et l'absence de mise en pratique de leurs principes philosophiques les fait courir à leur perte. ■

---

1. Montesquieu, Charles-Henri de, *Lettres Persanes*, Paris, Pocket, 1989, L. LXXXIII et XI.
2. *Ibid*., L. CXXXVIII et CXLII. Law était un économiste écossais des XVII-XVIIIe siècles, qui devint ministre des finances de France; on lui doit notamment la mise en circulation du billet de banque. Son système était bénéfique, mais il se soldera par une banqueroute qui ruinera ses actionnaires.
3. *Ibid*., L. LXXXIII.
4. Montesquieu, Charles-Henri de, *Lettres Persanes*, *op.cit,* L. XXXVII.
5. *Ibid*. L. LXXIX.
6. *Ibid*. L.CLXIX.
7. Lebigre, Arlette, *La justice du roi: la vie judiciaire dans l'ancienne France*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 49.
8. *Ibid*., p 50.
9. *Ibid*., p 55.

10. Montesquieu, Charles-Henri de, *Lettres Persanes*, *op.cit,* L. LXXXIX.
11. Ibid., *De l'esprit des lois*, livre V, Paris, Seuil, 1964, p. 26.
12. Ibid., *Lettres Persanes*, *op.cit,* L. XCIX.
13. Virey, Julien-Joseph, *Hygiène philosophique, ou de la santé dans le régime physique*, Paris, Crochard, 1828, p. 64.
14. Montesquieu, Charles-Henri de, *Lettres Persanes*, *op.cit,* L. LXX.
15. *Ibid*, L. XCIV.
16. *Ibid*, L. CII.
17. *Ibid*, L.CVI.
18. *Ibid*, L.CVI.
19. *Ibid*, L. XXIII.
20. *Ibid*, L. CXIV.
21. *Ibid.*, L.CXXII.
22. Montesquieu, Charles-Henri de, *De l'esprit des lois*, *op.cit,* p. 526.
23. Ibid., *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et leur décadence*, Paris, Librairie élémentaire de E. Ducrocq, 1734, Chap. XVIII.
24. Montesquieu, Charles-Henri de, *Lettres Persanes*, *op.cit.,* p 12.
25. Soman, Alfred , "La justice criminelle vitrine de la monarchie française", in NYKROG Per, *Chrétien de Troyes*, Paris, Droz, p. 291.
26. Masmonteil, Ernest, *La législation criminelle dans l'œuvre de Voltaire*, Paris, Rousseau, 1901, p. 152.
27. Voltaire, "Le prix de la justice pour l'Humanité" in *La Gazette de Berne*, 15 février 1777.
28. Constant, Benjamin, *Principes de politique applicables à tous les gouvernements représentatifs et particulièrement à la Constitution actuelle de la France*, Paris, A. Eymery, 1815, p. 43.
29. Montesquieu, Charles-Henri de, *Lettres Persanes*, *op.cit,* L. XXIV.
30. *Ibid.*
31. Durville, Henri, *Le magnétisme transcendant*, voir la seconde partie «Le pouvoir thaumaturgique royal», Paris, H. Durville, 1961, p. 173.
32. Montesquieu, Charles-Henri de, *Lettres Persanes*, *op.cit,* L. XIII.
33. *Ibid*., L. XIX.
34. *Ibid.,* L. VIII.
35. *Ibid*., L. CVII.
36. *Ibid*., L. XXIV.
37. *Ibid*., L. LXXXIX.
38. *Ibid*., L. CXXIV.
39. *Ibid*., L.LXXVI.
40. Bourdieu, Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, 2001, p. 107.
41. Montesquieu, Charles-Henri de, *De l'esprit des lois*, *op.cit*., p. 305.
42. *Ibid*, p 412.
43. Montesquieu, Charles-Henri de, *op.cit*., p. 24.
44. Montaigne, Michel de, *Essais,* Paris, Firmin Didot Frères, 1870*,* p. 101.
45. Montesquieu, Charles-Henri de, *Lettres persanes*, *op.cit,* L. XXXVII.
46. *Ibid*., L. XIV.
47. Hytier, Jean, *Questions de littérature: études Valeryennes et autres*, Paris, Droz, 1967, p 152.
48. Montesquieu, Charles-Henri de, *De l'esprit des lois*, op.cit, p 469.

Bibliographie:

Sources premières

Montaigne, Michel de, *Essais,* Paris, Firmin Didot Frères, 1870.
Montesquieu, Charles-Henri de, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et leur décadence*, Paris, Librairie élémentaire de E. Ducrocq, 1734.
Montesquieu, Charles-Henri de, *Lettres persanes,* Paris, Pocket, 1989 (1721)
Montesquieu, Charles-Henri de, *Œuvres complètes*, *De l'Esprit des Lois*, livre V, Paris, Seuil, 1964.
Voltaire, "Le prix de la justice pour l'Humanité" in *La Gazette de Berne*, 15 février 1777.

Sources secondaires

Bourdieu, Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, 2001.
Constant, Benjamin, *Principes de politique applicables à tous les gouvernements représentatifs et particulièrement à la Constitution actuelle de la France*, Paris, A. Eymery, 1815.
Durville, Henri, *Le magnétisme transcendant*, Paris, H. Durville, 1961.
Hytier, Jean, *Questions de littérature: études Valeryennes et autres*, Paris, Droz, 1967.
Lebigre, Arlette, *La justice du roi: la vie judiciaire dans l'ancienne France*, Paris, Albin Michel, 1995.
Masmonteil, Ernest, *La législation criminelle dans l'œuvre de Voltaire*, Paris, Rousseau, 1901.
Nykrog, Per, *Chrétien de Troyes*, Paris.
Virey, Julien-Joseph, *Hygiène philosophique, ou de la santé dans le régime physique*, Paris, Crochard, 1828.



Entretien avec Mohammad Haghighat, critique de cinéma iranien établi à Paris

réalisé par Shahnaz Salami,
le 7 janvier 2014 à Paris

▲ *Mohammad Haghighat*

Né en 1952 à Ispahan, Mohammad Haghighat est un réalisateur, scénariste, et critique de cinéma vivant à Paris depuis février 1977. Plus connu sous son seul prénom de Mamad, il est célèbre auprès des spectateurs cinéphiles d'une salle du Quartier Latin et des lecteurs assidus de la revue mensuelle Mâhnâmeh-ye Sinamâ'i-ye Film *(Revue Mensuelle du Film), où il publie souvent ses rapports annuels du Festival de Cannes, de Venise, et d'autres festivals internationaux. Il rédige aussi occasionnellement des articles pour des revues françaises comme les* Cahiers du cinéma *et* Positif. *Il garde des liens avec les responsables du Festival de Cannes afin de leur présenter des films iraniens. Cette figure de la scène cinématographique parisienne est devenue en quelque sorte l'ambassadeur du cinéma iranien en France. Après avoir défendu toute sa vie le cinéma de ses compatriotes, il a publié son premier livre intitulé* Histoire du cinéma iranien (1900-1999)[1] *et réalisé son premier long métrage,* Deux Anges*, un film en partie inspiré de sa propre vie.*

Au début de notre conversation, nous lui avons présenté les différents axes des questions: la réussite du cinéma iranien dans le monde et l'originalité du cinéma d'Asghar Farhâdi en France, la politique culturelle du cinéma iranien et le nouveau souffle de ces derniers mois (depuis l'élection du président Hassan Rohâni en juin 2013), la transformation du goût des spectateurs du fait de l'omniprésence des films américains sur les écrans internationaux, la censure en Iran, et enfin les droits d'auteur et le piratage des œuvres cinématographiques dans son pays, qui est le sujet central de nos propres recherches.

Les droits d'auteur et le piratage des œuvres cinématographiques

Mohammad Haghighat: Je préfère d'abord répondre au dernier sujet. De manière générale, on ne respecte pas vraiment les droits d'auteur en Iran. Les gens font ce qu'ils veulent. Par exemple, récemment, j'ai vu un film de Rezâ Attârân, *Red Carpet* (Le Tapis Rouge). Il a utilisé quelques extraits des films de Martin Scorsese sans se soucier de payer les droits d'auteur. Peut-être ne sait-il pas qu'il faut d'abord négocier avec les ayant-droits. Ou alors, certains réalisateurs «piquent» les sujets des films étrangers.

Shahnaz Salami: Il s'agit là de films étrangers, mais sur le plan national, comment cela se passe-t-il?

MH: Sur le plan national aussi, cela s'est déjà vu! Par exemple, un jeune réalisateur va voir un cinéaste célèbre en lui disant qu'il a un scénario; il lui laisse le manuscrit ou discute de son sujet. Puis, quelques années plus tard, on remarque que le fameux cinéaste s'est inspiré ou a «piqué» l'idée du jeune réalisateur. C'est déjà arrivé plusieurs fois. Les jeunes réalisateurs n'osent pas toujours le dénoncer. Mais parfois, ils en parlent dans les journaux et l'événement fait scandale. C'est vrai aussi que les jeunes cinéastes ne savent pas toujours qu'avant de parler de leur scénario ou de le montrer, il leur faut d'abord l'enregistrer, par exemple à la Banque des scénarios à Téhéran. De toute manière, en Iran, la question n'est pas vraiment à l'ordre du jour.

ShS: La maison du cinéma (*khâneh-ye cinamâ*, une sorte de syndicat pour tous les professionels du 7ème art en Iran) ou d'autres corporations cinématographiques ne peuvent-elles rien faire?

MH: Elles n'ont pas d'autorité en la matière, bien que la victime ait le droit de se plaindre. Mais concrètement, sa plainte ne donne généralement pas de résultat. Donc, le plus souvent, les jeunes cinéastes talentueux, qui ne savent pas comment protéger leur scénario, sont d'une certaine manière perdus.

ShS: Les risques du métier de cinéaste, en somme. Quelle est votre opinion sur le piratage des œuvres cinématographiques?

MH: Ce type de piratage est plus rare.

> De manière générale, on ne respecte pas vraiment les droits d'auteur en Iran. Les gens font ce qu'ils veulent.

ShS: Je parle des films qui sont piratés avant leur sortie dans les salles de cinéma.

MH: Ici la question est différente. Il y a des pirates qui vendent des CD, des DVD etc., et il y en a beaucoup. Mon film, *Deux anges*, est en vente illégalement en Iran, dans la rue ou par Internet. Les pirates ont trouvé une copie de bonne qualité. Je ne sais pas comment ils l'ont obtenue! Et je ne sais pas même qui a piraté mon film. Il est actuellement quasi-impossible de poursuivre légalement les pirates.

ShS: Ce film est-il sorti en France?

MH: Oui, il est sorti fin 2003 et a été vendu par son producteur dans une vingtaine du pays, mais pas en Iran.

ShS: Comment l'Etat pourrait-il résoudre ce problème à travers sa politique culturelle?

MH: En ce moment, la question du piratage des œuvres cinématographiques

n'est pas une priorité pour l'Etat.

ShS: Et les artistes eux-mêmes? Prenons l'exemple de Mehrân Modiri. Par le biais de son discours, il a essayé de jouer sur sa popularité auprès de la population iranienne pour demander au public de ne pas copier ses œuvres. Trouvez-vous qu'une mobilisation directe des artistes et un appel au public est un moyen efficace d'empêcher la distribution illégale des œuvres?

MH: Ce n'est pas forcément une méthode efficace. Il se pourrait que le piratage soit limité, par sympathie, mais jamais inexistant. On ne peut pas contrôler à 100% le piratage, ni en Iran ni ailleurs.

Le goût du public du cinéma mondial est aujourd'hui celui de la consommation rapide, du fast-food. Le cinéma américain est généralement simple et rapide à consommer.

En France aussi, bien des gens piratent les films. Je viens de lire un article sur le piratage des films, qui soulignait le lien entre la baisse des entrées au cinéma en France et le piratage. Et ce phénomène existe partout. Un film américain sort tel jour à Los Angeles; le lendemain des copies DVD piratées de ce film sont disponibles dans beaucoup de pays.

ShS: La vente de films piratés pourrait-elle représenter une chance pour les artistes non-connus ou peu connus?

MH: Elle est à la fois une chance et une menace. Il ne faut pas oublier que la majorité des films piratés sont des films à important succès commercial. Un réalisateur pauvre dont le film ne comprend pas des acteurs célèbres verra moins son œuvre piratée puisque le public s'intéresse moins à lui.

La transformation du goût du public par les films américains

ShS: Que pensez-vous de l'omniprésence des films américains et coréens sur le marché de la culture en Iran et ailleurs?

MH: En France, d'après un article publié dans *Le Monde*, plus de 55% du marché appartient aux films américains. 33% du marché revient aux films français, et 12% au reste du monde. Et le cinéma américain domine encore plus dans d'autres pays! Les films américains sont omniprésents, même en Chine et en Russie, car ils connaissent bien la recette des films à grand succès commercial.

ShS: Cela pourrait-il avoir des impacts sur la formation du goût cinématographique de la population iranienne?

MH: Sûrement… sûrement. Le goût du public du cinéma mondial est aujourd'hui celui de la consommation rapide, du fast-food. Le cinéma américain est généralement simple et rapide à consommer. Il a d'ailleurs beaucoup changé; de même que le goût du public, ici comme ailleurs. Et c'est dommage. Prenons un film venant d'Argentine. Ce film présente la culture argentine et il faut lui laisser la chance d'être correctement perçu - ceci alors que pour l'industrie du cinéma américain, le cinéma n'est pas tout à fait un art mais plutôt du commerce. Je parle bien sûr de la majorité des films américains, car il existe aussi des films magnifiques.

ShS: Dans certains cas, la réputation des célébrités à l'affiche attire les spectateurs. C'est ce qu'on appelle le cinéma commercial.

MH: Oui. Sans célébrités, les films n'ont pas de succès. C'est la même chose

en Iran. Les films où les acteurs célèbres sont en tête d'affiche ont plus de succès. Choisir de lancer un acteur inconnu implique le risque de voir le film manquer d'impact ou même de ne pas sortir, puisque le distributeur dépense de l'argent et qu'il attend un retour d'investissement. Il y a quelques jours, un ami cinéaste iranien me disait qu'il avait montré son film à un distributeur à Téhéran, et bien que ce dernier ait apprécié le film, il refuse d'y investir car ses acteurs ne sont pas très connus. Pourtant, le film est de bonne qualité.

ShS: A côté de ce cinéma commercial, il y a aussi un cinéma d'auteur. Comme vous venez de le dire, le cinéma commercial a pris beaucoup d'importance aujourd'hui. Quelle est donc la situation du cinéma d'auteur en Iran? Comment expliquez-vous le cas de Kiarostami? Dans ses films, il n'y a pas d'acteurs connus!

MH: Kiarostami est un cas très spécial. On n'a pas beaucoup de Kiarostami. Durant toute sa carrière, il a privilégié des acteurs «non professionnels». Il rencontre quelqu'un quelque part et si cette personne convient à l'idée qu'il a en tête, il lui propose de jouer dans son film. Il la prépare et petit à petit, la personne en question devient acteur de la manière dont le veut Kiarostami. Ceci dit, le cinéma de Kiarostami n'est pas fait pour un large public.

ShS: C'est-à-dire?

MH: Ses films n'engrangent pas un grand succès commercial. Même après l'obtention de la Palme d'or et la publicité qu'on a fait autour de son film lauréat, *Le goût de la cerise* a uniquement totalisé environ 180 000 entrées en France. Ce n'est donc pas grand chose et ceci vaut également pour l'Iran. Son film est passé dans une salle à Téhéran, et a quitté l'affiche assez rapidement.

ShS: Par rapport à d'autres pays de la région, le succès du cinéma iranien est pourtant considérable, n'est-ce pas?

MH: Le cinéma iranien a de la valeur. Il a quelque chose à dire sur la scène internationale, dans le domaine artistique. Mais il n'arrive pas à franchir le pas commercialement. Le seul film iranien qui ait finalement réussi, en France, à atteindre un million d'entrées, est celui d'Asghar Farhâdi, *Une Séparation*. C'est un film qui a eu du succès, qui a obtenu des prix au Festival de Berlin, et le distributeur a donc pensé que ce film pouvait marcher. Je l'ai interviewé et il m'a dit qu'il avait dépensé un demi-million d'euros pour la promotion de ce film. La publicité et la promotion attisent la curiosité du public; on se dit "qu'est-ce que c'est ce film?" et on va le voir.

> Le seul film iranien qui ait finalement réussi, en France, à atteindre un million d'entrées, est celui d'Asghar Farhâdi, *Une Séparation*.

Parallèlement, de bonnes critiques ont été publiées de ce film dans de grands journaux comme *Le Monde*, *Libération*, etc. On a partout parlé d'un très beau film. Troisième élément qui a favorisé le visionnage d'*Une Séparation*: le bouche à oreille, qui a très bien marché. Ceux qui sont allés le voir la première semaine ont découvert un film formidable. Ils ne l'ont pas pris comme un film iranien, mais un film tout court et ils en ont parlé à leurs amis, à leurs voisins, à leurs collègues, etc.

ShS: Quels sont les autres facteurs qui ont contribué à la réussite de ce film?

MH: Le bouche à oreille fait environ 60 à 70 % de la réussite d'un film. D'autre part, le film *Une Séparation* est très bien fait, avec un scénario bien écrit, qui traite du problème universel du divorce. Ce film traite ce sujet d'une manière vraiment très maîtrisée au niveau du scénario et de la mise en scène.

Le film *Une Séparation* est très bien fait, avec un scénario bien écrit, qui traite du problème universel du divorce. Ce film traite ce sujet d'une manière vraiment très maîtrisée au niveau du scénario et de la mise en scène.

ShS: A votre avis, les cinéastes iraniens ont-ils donné une image réelle de la société iranienne à l'étranger?

MH: Voir l'ensemble des films iraniens sous différents angles permet effectivement d'avoir une idée assez juste de l'Iran. Il y a plusieurs cinéastes iraniens connus à l'étranger; chacun a essayé de regarder une partie de la société et d'observer les problèmes des gens. Si l'on juxtapose leurs œuvres, on peut avoir une image réaliste, plus englobante et honnête.



▲ *Mohammad Haghighat*

ShS: Le cinéma de Asghar Farhâdi se distingue-il de ce point de vue?

MH: Ce cinéaste est très intelligent et je pense que c'est le premier cinéaste iranien qui a réussi à réconcilier le cinéma artistique iranien avec le cinéma de grand public sur la scène internationale. Il est aussi pratiquement le seul et le premier cinéaste iranien à pouvoir réconcilier ces deux aspects à l'intérieur même du cinéma iranien. Avant lui, sur la scène internationale, il y avait plutôt le cinéma artistique iranien, le cinéma d'auteur qui était présent ici et ailleurs. Mais depuis deux ans, le public du cinéma iranien en France est beaucoup plus large. Un million de Français ont vu le film de Farhâdi. Aucun autre film iranien n'a eu un aussi large public. Farhâdi a réussi à relever le défi grace à un scénario un peu hitchcockien ou ibsénien, qui accroche les gens. D'autre part, son cinéma est plus proche du cinéma européen au niveau de la structure, de la mise en scène et du scénario.

Au niveau de la mise en scène, son cinéma est un mélange d'un très bon film de télévision avec une dramaturgie théâtrale bien écrite. Ce mélange a permis à son œuvre de mieux marcher que celui de Kiarostami. Le cinéma de ce dernier est un ciéma d'auteur, et il ne pense pas tellement à ses spectateurs. Il pense à son œuvre. Il fait du cinéma comme si c'était pour lui-même. Farhâdi pense par contre aux spectateurs et tente de voir à quel point il peut saisir leurs sentiments. D'où une vision différente des deux cinéastes. Je ne dis pas que Farhâdi fait des films commerciaux, mais il comprend mieux les spectateurs. Kiarostami et les cinéastes de son type sont plutôt dans leur monde intérieur et font des films à leur propre manière. Peut-être ne savent-ils pas faire autrement. Comme il me l'a dit lui-même

un jour, Kiarostami ne peut pas faire autrement. Moi, j'adore le cinéma de Kiarostami. Il est extraordinaire.

ShS: Il est donc fait pour ce type de cinéma?

MH: Oui. Après lui, beaucoup d'autres jeunes cinéastes ont essayé de copier Kiarostami. Certains ont réussi, d'autres non. Mais copier Kiarostami est plus simple que de copier Asghar Farhâdi, parce que le cinéma de Farhâdi demande plus de maîtrise au niveau de l'écriture et de la mise en scène. Le style de Farhâdi est plus difficile à copier et c'est pourquoi ceux qui ont essayé de l'imiter ont échoué.

ShS: Son film suivant, *Le Passé*, a-t-il rencontré le même succès qu'*Une Séparation*?

MH: Non, il était moins réussi et c'était un peu inattendu. Car, contrairement à son film précédent qui n'avait pas d'acteurs connus des Français, ce film comportait deux acteurs français qui auraient d'ailleurs pu amener du monde dans les salles. D'autre part, *Le Passé* faisait partie de la sélection officielle du Festival de Cannes qui est beaucoup plus connu en France que le Festival de Berlin. C'est la raison pour laquelle on s'attendait à plus de succès pour ce film, présenté à Cannes contrairement à *Une Séparation*. De plus, la langue de ce film est française et enfin, Farhâdi avait déjà réussi à rassembler un million de spectateurs pour *Une Séparation*. C'est pour toutes ces raisons que l'on s'attendait à une meilleure vente. Il a totalisé 950 000 entrées. Pas tout à fait un million.

ShS: Est-il sorti au bon moment?

MH: Oui, il est sorti à un très bon moment, en plein Festival de Cannes. S'il était sorti plus tard, il aurait moins bien marché. A mon avis, le film est un film français qui est bien, mais sans plus. Il n'a ni originalité ni audace. Il n'y a pas quelque chose de particulier qui le différencie d'un autre film français.

ShS: N'a-t-il tout de même pas une coloration iranienne?

MH: Pas de façon très notable, tandis qu'*Une Séparation* était fait pour les spectateurs français qui ne connaissaient pas le cinéma iranien. Avec *Une Séparation,* ils ont donc vu un film qui venait d'ailleurs et qui ressemblait un peu à leur vie, à tel point qu'ils ont accroché. Mais le spectateur français voit dans *Le Passé* les problèmes d'un couple français, problèmes qu'il connait déjà. J'avoue que *Le Passé* a quand même marché, et dans l'ensemble on ne peut pas dire que Farhâdi ait manqué son objectif en France. Il reste quand même l'un des 20 meilleurs films français de l'année.

> Voir l'ensemble des films iraniens sous différents angles permet effectivement d'avoir une idée assez juste de l'Iran. Il y a plusieurs cinéastes iraniens connus à l'étranger; chacun a essayé de regarder une partie de la société et d'observer les problèmes des gens. Si l'on juxtapose leurs œuvres, on peut avoir une image réaliste, plus englobante et honnête.

ShS: Comment voyez-vous l'avenir du cinéma iranien dans les années à venir?

MH: Depuis une vingtaine d'années, le cinéma iranien est quasiment le seul ambassadeur de la culture iranienne sur la scène internationale, à l'étranger. Je peux en témoigner, car je vis en France

depuis plus de trente ans. Je travaille pour ce cinéma afin de le présenter dans les différents festivals internationaux. Je vois de près, en France au moins, à quel point le cinéma iranien a changé le regard des Français sur l'Iran, sur la population et la culture iraniennes.

Je vois de près, en France au moins, à quel point le cinéma iranien a changé le regard des Français sur l'Iran, sur la population et la culture iraniennes.

L'économie du cinéma iranien

ShS: Les chercheurs disent que l'Etat iranien intervient beaucoup dans le domaine de la culture. Nous avons un Etat interventionniste et cela a donné lieu à de nombreux débats. Soutenez-vous ou non cette idée d'intervention de l'Etat dans le domaine de la culture? Ou trouvez-vous qu'il doit s'en retirer pour céder la place au secteur privé? Par exemple, vous avez parlé de la télévision. Beaucoup de réalisateurs préfèrent commencer leur carrière dans la télévision pour gagner un public et établir des contacts avec des investisseurs potentiels.

MH: Oui, Farhâdi en est un exemple puisqu'il a commencé par travailler pour la télévision. De toute facon, à la télévision, le contrôle des mœurs se fait davantage qu'au cinéma. Parce qu'il y a des milliers de spectateurs qui la regardent, alors qu'un film d'auteur sort, à la limite, dans deux salles ou un peu plus.

ShS: Et pour le financement des films, si l'Etat n'intervient pas, est-ce la responsabilité du secteur privé?

MH: Oui, des acteurs privés produisent des films en ce moment, mais seulement des films commerciaux. Certaines sociétés privées ne sont pas nécessairement liées à l'industrie cinématographique, mais investissent dans ce domaine parce qu'elles aiment le cinéma et sont intéressées à y investir. Parfois, les cinéastes eux-mêmes ont d'autres métiers et mettent ainsi de l'argent de côté. Ensuite, avec l'aide des autres, ils se regroupent et font un film à petit budget. S'il marche, tant mieux, s'il ne marche pas, ils ne perdent pas beaucoup.

ShS: Quand un film est piraté, est-ce le producteur qui subit un dommage?

MH: Normalement oui, c'est celui qui a investi de l'argent. Le cinéma est difficile à faire partout dans le monde. L'argent simplifie les choses. En France, il est rare qu'un réalisateur autoproduise un film. Le tournage coûte très cher. Après avoir écrit un scénario, il faut voir un producteur et en cas d'acceptation du projet par ce dernier, on discute du sujet et des propositions sont faites pour l'améliorer. Ensuite, le cinéaste se réfère au CNC, le Centre National du Cinéma, où il doit suivre deux étapes: première étape, l'acceptation ou le refus du scénario. S'il est accepté, en deuxième étape, une partie du budget du film, un tiers ou un quart, est financé,. Avec cette somme, le producteur peut contacter des chaînes de télévision et les distributeurs pour réunir le reste du budget nécessaire.

ShS: Je vous remercie pour cet entretien.

MH: Merci à vous. ■

1. *Histoire du cinéma iranien (1900-1999)* de Mamad Haghighat avec la collaboration de Frédéric Sabouraud, Editions BPI Centre Georges-Pompidou, Paris, 1999.

Jewelry as sculpture

Jean-Pierre Brigaudiot



▲ *Œuvre d'Ali Mousavizâdeh*

Proches de l'artisanat mais cependant Art

Jewelry as Sculpture… tel est le titre d'une exposition présentée par la galerie Seyhoun de Téhéran durant la première partie du mois d'octobre 2013. Ce sont des bijoux d'artistes, ce qui est finalement relativement courant, notamment chez les sculpteurs; cependant ce qui diffère ici est le fait qu'ils sont aussi des sculptures, ou que ces sculptures sont en même temps que telles, des bijoux, des sculptures portables dont l'essence est de rester une sculpture, une œuvre d'art. Une œuvre d'art ambulatoire. Au contraire de la plupart des bijoux d'artistes qui, gagnant en fonctionnalité, perdent en artisticité et souvent, se confondent avec les bijoux des artisans. La ligne de partage est souvent mince entre l'œuvre artisanale er l'œuvre d'art: on parle volontiers des artisans d'art, ceux qui produisent des objets rares, voire uniques. Mais la différence avec l'art porte avant tout sur la question de l'usage; l'objet artisanal est destiné à l'usage, dans le contexte domestique, le plus souvent. L'objet d'art quant à lui



Affiche de l'exposition Jewelry as sculpture ▶


▲ *Œuvre de Farish Alborzkouh*


▲ *Œuvre de Farish Alborzkouh*

est supposé opérer hors fonctionnalité, œuvre matérielle ou immatérielle (Net'art par exemple) mais œuvre de l'esprit dont la fonction esthétique relève de la philosophie. L'esthétique étant reconnue comme la philosophie appliquée à l'œuvre d'art. L'objet d'art est aussi défini comme relevant de deux phénomènes concomitants que sont *l'intentionnalité* et *l'attentionnalité*. La première concerne l'artiste, celui qui propose son œuvre en tant qu'objet d'art aux acteurs du monde de l'art, la seconde concerne le monde de l'art et ses acteurs (galeristes, conservateurs des musées, critiques et collectionneurs, puis publics), donc la réception, la reconnaissance.

Cette question d'intentionnalité et d'attentionnalité est développée par Jean-Marie Shaeffer; notamment dans *Les célibataires de l'art.*

L'ombre d'un maître et professeur.

Cette exposition à la galerie Seyhoun s'accompagne avec bonheur d'un catalogue où sont représentés un certain nombre de ces bijoux-sculptures avec le CV de l'artiste-auteur. Il se trouve que cette exposition a coïncidé, hasards de la vie, avec deux rencontres que j'ai effectuées à Téhéran lors de mon séjour de ce mois d'octobre: la Biennale des jeunes artistes iraniens nommée ArtWalk, qui se tenait au Palais Saadâbâd et une visite au Musée d'art contemporain de Téhéran. Parmi les œuvres de ces jeunes artistes, étaient exposées un certain nombre de mini sculptures, de quelques centimètres dans leurs dimensions. Elles avaient retenu mon attention par ces dimensions particulières comme par un air de famille qui les reliait. Puis j'ai visité le Musée d'art contemporain de Téhéran où parmi un grand nombre

d'œuvres d'artistes iraniens bien connus durant les années cinquante et soixante, comme Zenderoudi qui fit carrière en France avec son travail d'écritures, j'ai découvert un sculpteur dont je ne connaissais pas l'œuvre: Parviz Tanavoli, et notamment une série de pièces essentiellement en bronze où le référent se situait dans les objets usuels de la vie, comme le cadenas ou des systèmes de fermeture anciens utilisés en Iran, cela mis en forme en petites dimensions mais de manière monumentale, en des sortes de bâtiments-forteresses et quelquefois avec un accompagnement de pages d'une écriture illisible car peut-être simple simulacre d'écriture. Ces pièces étaient donc plutôt de très petites dimensions. Or parlant de cette exposition de bijoux-sculptures avec Monsieur Seyhoun, j'évoquai ces œuvres de Parviz Tanavoli et il m'apprit qu'il avait été le professeur des artistes présentés dans cette exposition Jewelry as Sculpture.



▲ *Œuvre de Farish Alborzkouh*

Œuvres riches en symboles

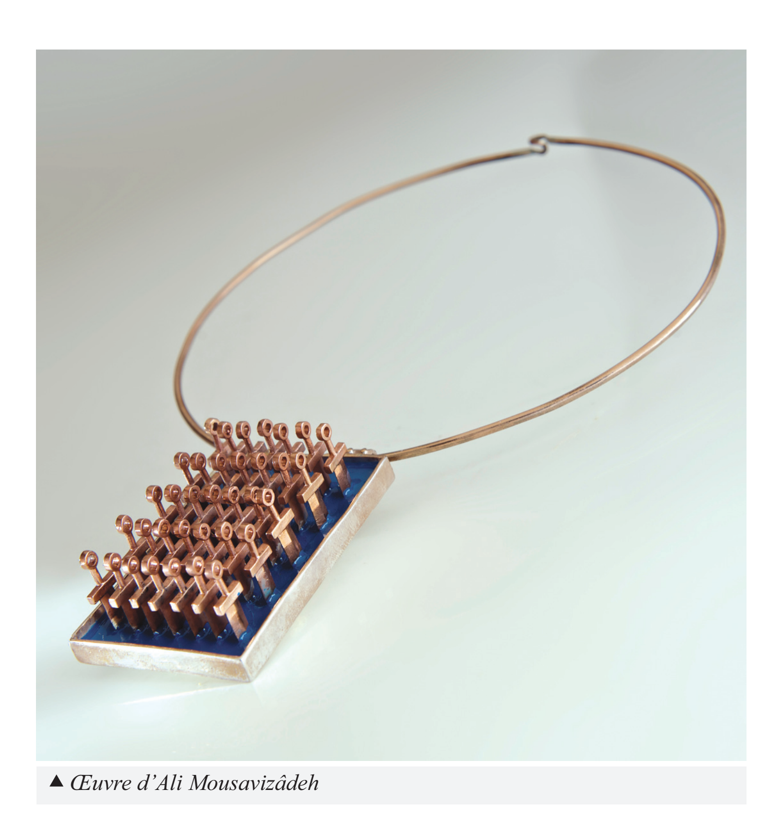
L'exposition présentait un certain nombre de pièces de quatre artistes ayant déjà effectué un parcours dans le monde de l'art et exposé dans des contextes de réputation établie, galeries ou lieux institutionnels, en Iran ou ailleurs. Ce qui ici rassemble ces artistes relève du concept qui sous-tend leurs œuvres, celui de la fonctionnalité dans sa rencontre avec l'art, et au-delà de ce concept semble être posée la question de la liberté, celle qu'à l'évidence traite leur professeur, Parviz Tanavoli. A la galerie Seyhoun, cette exposition, avec l'artiste Moienedin Shashaei, montre un cadenas qui ferme des bracelets de pieds qui ont aussi, dans d'autres contextes, des menottes ou des entraves, puis un collier constitué d'engrenages qui renvoie aussi à celui



▲ *Œuvre d'Amir Mousavizâdeh*



▲ *Œuvre d'Amir Mousavizâdeh*



▲ *Œuvre d'Ali Mousavizâdeh*

qui enserrait le cou de prisonniers d'antan, et enfin un pendentif d'oreille qui est également la représentation de la grille d'une cellule, fermée encore par un cadenas. Les œuvres de Farish Alborzkouh traitent également la question de la liberté mêlée au cadre du quotidien à Téhéran: bracelets et colliers en forme de plaques d'immatriculation ou avec la marque d'une des voitures le plus répandue en Iran, la Paykan, ou encore un bijou-sculpture figurant le monument Azâdi qui rappelle l'ancien régime, celui d'avant la révolution, et puis encore des structures cubiques faites de billes organisées en sortes de cages rappelant

Ces œuvres sont des mini sculptures portables en tant que bijoux, et ce sont bien des œuvres d'art en ce sens qu'elles dépassent les limites de leur possible fonctionnalité, par l'intention qui les anime.

les constructions installées autour des mausolées des prophètes, en même temps que les dons en monnaie ou certains grigris. Amir Mousavizâdeh lui aussi semble traiter la question de la liberté avec des pièces qui figurent assez explicitement les entraves de pieds ou les grilles des lucarnes des prisons. D'autres œuvres de Ali Mousavizâdeh font référence à la mythologie persane et à Rostam et au *div*, le monstre blanc hideux qu'il dût combattre. Rostam, illustré par le poète Ferdowsi, continue de hanter la mémoire persane et de nombreuses peintures murales ornent les restaurants et cafés traditionnels, contant

les exploits et aventures de ce héros. Des bijoux-sculptures de Mousavizâdeh, des boutons de manchettes, figurent ainsi le heaume pris au *div*, ou son crane cornu et boutonneux, mais il y a aussi la masse d'arme de Rostam, ou bien son épée trempant dans le bain d'immortalité.



▲ *Œuvre d'Ali Mousavizâdeh*

Vraiment de l'art

Ces œuvres sont donc des mini sculptures portables en tant que bijoux, et ce sont bien des œuvres d'art en ce sens qu'elles dépassent les limites de leur possible fonctionnalité, par l'intention qui les anime et par l'attention qui anime la galerie d'art qui les expose; mais il y a également ce qu'elles disent ou sous entendent sur la question de la liberté ou sur la mythologie persane lorsqu'il s'agit de Rostam. L'art dit toujours bien plus qu'il n'y parait, non pas qu'il soit nécessairement *engagé*, comme disait Sartre, mais pour qui prend le temps de s'arrêter face aux œuvres, il est porteur d'une pensée du monde, celui où vit l'artiste, pensée qui reflète une époque, une société prise dans une époque.

Cette exposition Jewelry as Sculpture permet de découvrir des œuvres d'aujourd'hui, singulières et qui dépassent cet aspect frivole toujours associé au simple bijou de pacotille ou de grand joaillier. Enfin, au-delà de ces bijoux-sculptures affirmés comme tels, et comme pour davantage affirmer ce genre singulier des tout petits objets, la galerie Seyhoun présentait quelques œuvres issues de la biennale des jeunes artistes iraniens, ArtWalk, du Palais Saadabad, de ces petites sculptures-architectures, de bronze et d'os par exemple. Mais ici la mini sculpture ne se revendique que comme sculpture, sans fonctionnalité autre que l'appréciation esthétique. ■



▲ *Œuvre d'Ali Mousavizâdeh*



▲*Le désert Lout, Kermân*

Les programmes

Gilles Lanneau

Le désert, encore. Ondulant à l'horizon, indéfiniment. Des montagnes parfois, ponctuant l'ondulation, pour distraire un peu.

Et ces oasis fantastiques au milieu du désert! Ispahan, Shiraz, Yazd, Kerman, Kashan... Ces cités antiques aux racines enfouies dans le temps. La nuit des temps. Mille fois mille et une nuits, et beaucoup plus encore. Des racines pivotantes, pour puiser l'Eau de Vie aux sources de la Terre. Et l'Energie. Et les répandre à la surface, recevoir l'énergie du Soleil... Alchimie, photosynthèse... Et le miracle de la Vie, fleurissant au milieu de nulle part.

La rose ancienne, la plus belle, au parfum inoubliable, en floraison perpétuelle. Depuis cette nuit des temps. Avant l'Indus, avant la Mésopotamie. Depuis Jiroft, la cité du fond des âges, où recule à chaque coup de pioche dans le sol l'origine de l'émergence.

Et l'Iran pioche. Et déblaie, et restaure. Redonne la vie aux morts. Fait revivre son patrimoine, obstinément. Abbassabad, Soltaniyeh, le Trône de Salomon... Des temples, des églises, des mosquées... Alamout aussi, cette forteresse écroulée à la frontière du ciel. Bam, demain, pour revivre elle aussi. Comme mu par un besoin pressant de remonter à ses racines, jusqu'à l'ultime, et y puiser sa quintessence. Et qu'apparaisse un nouvel arbre, ce Cyprès immortel, sur un parterre de roses anciennes.

... Se posera le Rossignol sur la plus haute branche.

Joli programme... Il y en a d'autres, hélas!

... Il y a les ténèbres à la porte. Aux deux portes. Côté levant, côté couchant. Les Princes de ce Monde; ou la grande Babylone... Elle a conquis la petite, cette autre terre des origines. A pillé son patrimoine. Ses racines, ses preuves. Et rugit aux deux portes.

Le sang noir l'attire! Et ce patrimoine fabuleux à piller aussi... Les racines, les preuves. Elle veut les arracher ces preuves, jusqu'aux tréfonds des terres! Balayer les millénaires; et les pétales de roses. Faire table rase. Pour que l'Humanité oublie son chant des origines, s'endorme dans sa médiocrité... Et que se lève l'humanoïde. "Homo mecanicus", robotisé, "gadgétisé", n'admirant plus un paysage, une œuvre d'art. N'admirant que lui-même, ou ses joujoux électroniques.

... Pour changer ce programme? Une solution, une seule... Hiroshima, Nagasaki, multipliés par mille.

Ils ont dépassé Qom, la ville sainte, longent un grand lac de sel. Abordent le désert du désert... Pas même un buisson sec, ou trois poils d'herbe rase. Un relief fracassé. Et des couleurs de feu, de sang sous un soleil d'incandescence... La Terre, après les mille soleils.

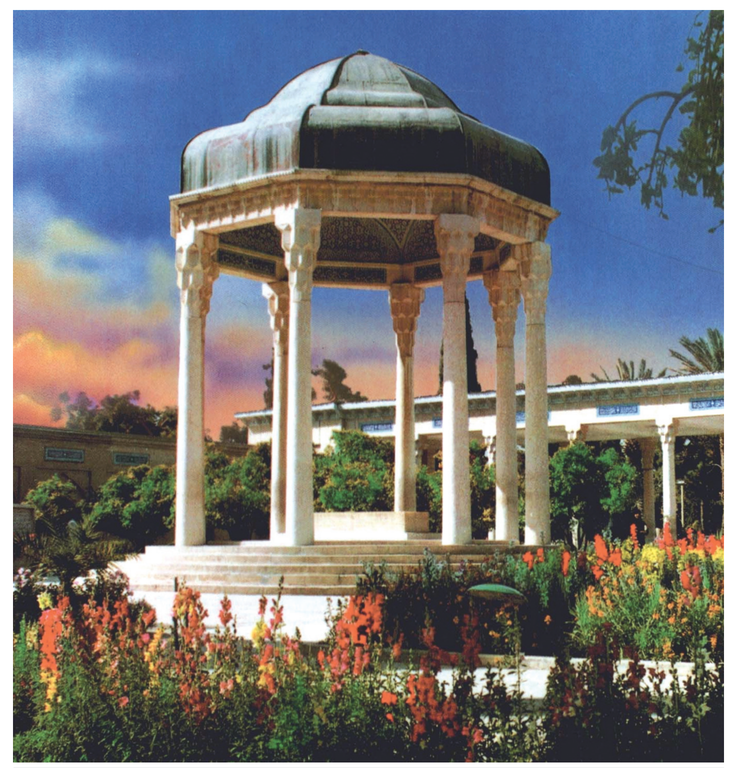
... Un mirage à l'horizon! Ou un miracle. Comme un triangle blanc, resplendissant, posé sur des brumes de chaleur. Et irradiant ces brumes pour les gagner à la lumière.

Le Damavand. Le royaume du Simorgh, poudré aux premières neiges de l'automne. Invulnérable. Ayant bravé les cataclysmes anciens. Et les futurs, à l'avance. Il est un bouclier, un fer de lance. Et le plus haut donjon d'Iran, dominant les remparts de l'Elbourz. Il se moque du feu des hommes. Et de ces princes de pacotille, aux royaumes sans racines, régnant par la magie du bluff, de l'illusion, du papier vert... Il en a vu passer d'autres! Houlagou, Timour Lang... A laissé se répandre les tempêtes, les "tsunamis"; puis les a tranquillement avalés, digérés, assimilés... Et sourit à ce souvenir.

Géhel n'aime pas le dernier programme. La violence, la guerre... ces princes de pacotille. Il leur préfère les va-nu-pieds, les poètes, les artistes... Et "zappe" sur le programme numéro un.

... A Shiraz, au Jardin du Livre du Monde, près du tombeau de Hâfez, un rossignol s'est posé sur la cime d'un cyprès.

Et s'apprête à chanter. ■



▲ *Tombeau de Hâfez, Shirâz*

Nouvelles sacrées (III) Le dernier vol

Khadidjeh Nâderi Beni



▲ *Le pilote Abbâs Dorân*

En plein milieu des défaites de l'armée irakienne, lors de l'opération *Beit-ol-Moghaddas*[1] et dans un contexte d'affaiblissement grandissant du gouvernement irakien, Saddam souhaitait légitimer ses violations perpétrées à l'encontre de l'Iran en organisant un Sommet des Pays Non-alignés à Bagdad, et cela grâce aux appuis de la communauté internationale, en vue de démontrer que le monde entier soutenait l'Irak contre la République islamique d'Iran.

On voit alors l'apparition d'un mouvement de propagande contre l'Iran et au profit de l'Irak dans les *mass medias* irakiens et occidentaux, afin d'influencer la communauté internationale. Du côté iranien, en tant que l'un des membres principaux du mouvement des Non-alignés, l'Iran déclare cette conférence illégitime et décide d'empêcher sa tenue à Bagdad. Ses forces aériennes sont dès lors chargées de démontrer l'insécurité de l'Irak alors en guerre contre l'Iran dans un contexte de supériorité aérienne. Après avoir planifiée l'opération de Bagdad, les commandants des forces aériennes chargent Abbâs Dorân, major général et pilote de chasse, de commander l'opération. Ayant effectué plus de 120

vols et opérations au cours des deux premières années de guerre, il est alors considéré comme l'un des aviateurs iraniens les plus expérimentés.

A l'époque, les défenses anti-aériennes de l'Irak sont renforcées grâce aux aides financières des alliés occidentaux et plus particulièrement des États-Unis et les systèmes de défense et des radars importés d'Europe déployés sur tout le territoire irakien.

En réaction à la manœuvre iranienne, les chefs irakiens déclarent avec vigueur que la ville de Bagdad est devenue une forteresse imprenable et qu'aucun appareil ne peut échapper au contrôle des radars.

Selon la carte de l'opération, la raffinerie Al-Doreh située au sud-est de Bagdad est choisie comme point de départ du bombardement aérien du territoire ennemi par deux Phantom iraniens. Les pilotes sont également chargés de bombarder l'un de ces objectifs: la centrale atomique de Bagdad, ou la cité Al-Rashid où se trouve l'hôtel Al-Rashid devant accueillir les invités de la conférence des Non-alignés.

Le 21 juillet 1982 à 5h30 du matin, trois Phantom iraniens équipés de canons air-sol s'envolent secrètement vers la frontière. Ils volent à basse altitude sur les hauteurs limitrophes d'Ilâm. L'un d'eux s'y arrête pour entrer en action en cas d'urgence, et les deux autres continuent leur chemin en franchissant la frontière pour atteindre les objectifs prévus. Ils s'avancent vers Bagdad avec beaucoup de prudence, cependant, à 15 km de la ville, ils sont détectés et lourdement attaqués par des missiles. L'un des Phantom est atteint et tombe, mais l'autre Phantom, piloté par Abbâs Dorân, réussit à sortir indemne et atteint rapidement la raffinerie qu'il bombarde pour la détruire complètement. Le Phantom est alors touché par un obus irakien. Le pilote Dorân doit alors choisir entre la mort s'il continue son vol vers la cité Al-Rashid, ou la prison s'il s'éjecte hors de l'avion. Il commande à son assistant, le pilote Mansour Kâzemiân[2], d'abandonner le Phantom et le fait éjecter. Quant à lui-même, il réussit à voler jusqu'à Bagdad et crashe son avion sur l'hôtel qui devait accueillir quelques jours plus tard les chefs des pays Non-alignés. Après cet incident, les diplomates invités à la conférence refusent de se rendre en Iraq et la conférence se tient finalement à New Delhi, en Inde. ■



▲ *Le pilote Mansour Kâzemiân*

1. Opération militaire iranienne menée du 24 avril au 22 mai 1982 pendant la guerre Iran-Irak qui aboutit à une victoire décisive de l'armée iranienne et permit de libérer la ville de Khorramshahr de l'occupation irakienne.
2. Dès son arrivée sur la terre irakienne, Kâzemiân fut emprisonné par les forces de ce pays pour être délivré en 1990.

Source:

- Pegâherâd, Bahman, *Parandeh va âtash, zendegi-e khalabân-e shahid Abbâs Dorân* (L'oiseau et le feu, la vie du pilote martyre Abbâs Dorân), Navid-e Shirâz, 1385 (2006).

Si Daryâgholi n’existait pas…

Nouvelle extraite de *Dâstân-hâye shahr-e djangi* (Histoires de la ville guerrière) de Habib Ahmadzâdeh

Traduction:
Hamideh Haghighatmanesh



▲ *Illustration d'un récit de la vie de Daryâgholi*

Pourquoi n’es-tu pas connu? Ton nom n’est pas éphémère: “la mer” l’ouvre[1]! La mer n’est pas petite; elle est immense et profonde, pure et houleuse. Tous la connaissent, mais pourquoi toi, tu es si peu connu? […] Ton nom nous rappelle la mer, Bahmanshir[2] et le quartier Zolfaghâri[3] d’Abâdân.

Qu’il est facile pour les baasistes[4] de réaliser un pont, cette nuit, sur le Bahmanshir, par-dessus les beaux dattiers du quartier Zolfaghâri qu’ils ont rasés, et de se glisser secrètement à l’autre bout du fleuve pour peaufiner l’encerclement d’Abâdân! Pour qu’Abâdân, comme son jumeau Khorramshahr[5], belle pomme rouge, tombe entre leurs mains orgueilleuses. Mais, la puissance des gais combattants de Khorramshahr leur avait fait comprendre qu’ils devaient choisir une zone calme pour entrer à Abâdân.

Qu’il est calme, cette nuit, le quartier Zolfaghâri! Nous, les défenseurs peu nombreux de la ville, attendions l’arrivée des baasistes à quelques kilomètres de là, positionnés entre les deux ponts d’entrée de la ville, ceux des stations 7 et 12, mais ils se faufilèrent entre les dattiers du quartier Zolfaghâri. Ils savaient qu’aucun survivant n’y hantait encore les maisons détruites. Ils ne se doutaient pas qu’au milieu de toutes les voitures disloquées de la casse, un vieil homme de ton nom, de ton nom Daryâgholi, vivait encore avec sa bicyclette; vieillard dont la mer prélude le nom; Daryâgholi, le démonteur de la casse! Cette nuit, nuls autres yeux que les tiens ne les virent. Tu savais que quelques nuits plus tôt, Khorramshahr était tombée et que les baasistes époussetaient la caillasse de leurs godillots sur l’asphalte des grandes routes de l’entrée d’Abâdân.

Nous ne savions pas qu’ils avaient bloqué les voies en passant par les routes de Mâhshahr[6], d’Abâdân et d’Ahvâz et que tant de nos compatriotes avaient été faits prisonniers.

Cette nuit-là, quand tu vis les baasistes entre les tôles rouillées de la casse, tu compris que c’était le tour de ta ville, d’Abâdân!

Silencieusement, tu te fonds dans l'obscurité et tes mains épousent le guidon de ton vélo. Quand tu te mets en selle et commences à pédaler, quelle force as-tu, vieillard! Toi, aux muscles sans force! Doucement! Tu vas t'épuiser, tu seras à bout de souffle, tu t'arrêteras à mi-chemin…?

Mais non! Pédale! Les baasistes ne sont plus qu'à quatre kilomètres de la route de Khosroâbâd[7], la seule route qui n'est pas encore bloquée alors que toi, tu es à neuf kilomètres du QG des forces résistantes.

Pédale donc! Celui qui arrivera le premier changera l'histoire… Si les baasistes prennent la route de Khosroâbâd, la côte iranienne d'Arvandroud[8] tombera entre leurs mains et ils accèderont à toutes leurs revendications territoriales. Pédale Daryâgholi! Les baasistes sont venus sur la pointe des pieds pour dévorer Abâdân. Ils ne t'ont pas vu. Ah! Si seulement tu avais une moto au lieu de ton vélo! Non… si seulement une voiture de ta casse redevenait vivante! Une seule voiture que tu aurais conduite sans peine jusqu'au QG des Gardes d'Abâdân! Mais non, même si tu avais une voiture, là, près de cette plus grande raffinerie du Moyen-Orient qui maintenant brûle, tu n'aurais pas eu un seul litre d'essence pour faire le plein… Pédale donc Daryâgholi, pédale!

Imagine que le Marathon se répète. Non pas la légende de ce Grec qui annonça, il y a de ça mille et mille ans, l'arrivée de l'armée perse, et dont la course symbolique est maintenant primée aux Jeux Olympiques comme la course de la résistance humaine. «Mer», ce soir, personne n'est là pour t'encourager sur ce parcours de neufs kilomètres! Tu es seul, pédale, Daryâgholi! Si les baasistes appuient sur l'accélérateur, nous serons tous faits.

Dans ce minuit automnal, ne laisse pas les éclats pointus des obus en vadrouille empêcher ta course. Cette nuit, ne laisse pas la grenaille rouge et brûlante des obus déchirer ta poitrine comme elle le fait avec la poitrine d'Abâdân. Avance, Daryâgholi! Laisse-nous savoir demain ce que tu as fait! Avance, Daryâgholi! Nos yeux ne peuvent souffrir de pleurer Abâdân. Ne laisse pas les vagabonds ennemis croiser ton vélo troué d'éclats demain matin et sans qu'ils sachent où il allait, voir le corps ensanglanté d'un vieil homme dont la mer préfaçait le nom.

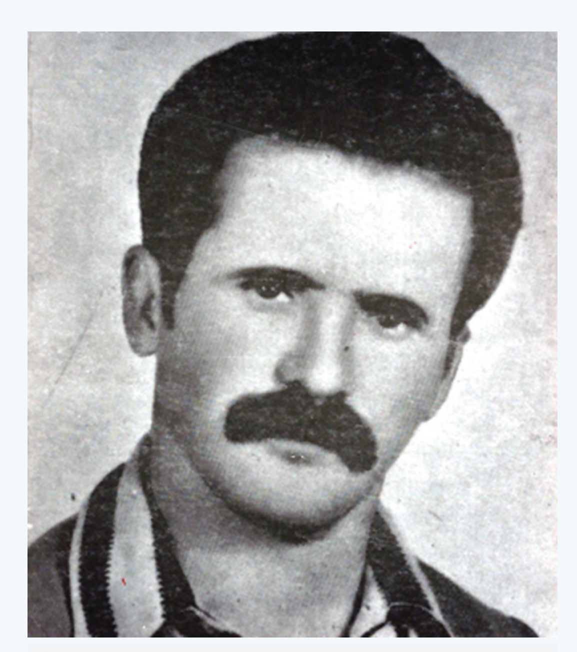
Avance, Daryâgholi! Notre Ebrâhim transformera toutes les fournaises en roseraies pour toi. Aide-toi de la lumière aveuglante des explosions et fixe bien la ligne de mire de la route sous tes paupières.

Avance, Daryâgholi! Plus vite que ce gradé de l'armée irakienne qui appuie sur l'accélérateur du char. La distance de ce char géant est moitié moins que la tienne jusqu'au QG de la résistance dont frère Hassan Banâderi est le commandant. Pédale! Cet éclair n'est pas celui d'un appareil photo, mais celui qu'éjecte de son ventre le feu de la mort. Que savons-nous? Peut-être que pour chacun de tes tours de roue, des anges calligraphes t'écrivent [une bonne action]. Laisse-les t'en écrire. Fais-les écrire, augmente ton capital, toi qui n'a rien en capital terrestre.

Avant la guerre non plus, quand tes cheveux n'étaient pas si blancs, tu ne possédais rien. Peut-être pas même pour le Ciel, mais cette nuit, la manne divine te donne la possibilité de devenir, comme Horr, une autre des raisons de la Création de l'Homme si imparfait. Pédale Daryâgholi! Cette nuit, une responsabilité lourde comme la montagne pèse sur tes épaules. Transmets-la à nos combattants! Cette nuit, dans cette zone, personne n'a de prétention. Ton capital d'honnêteté t'a donné ce soir du fil à retordre. Toi et ton vélo avez été choisis. Laisse Dieu se vanter et dire aux anges: «Voyez-vous Mon indigente créature?».

Regarde dans le rétroviseur attaché au guidon de ton vélo! Comme tu es rajeuni! Ce vent d'automne a emporté toutes les rides de ton visage. Tes cheveux blancs se sont complètement noircis... Le sang bouillant de la jeunesse coule dans tes veines. La fatigue t'a abandonné. Quel est le secret de jouvence que tu as croisé dans ces neuf kilomètres? Pour toi aussi, est-ce l'amour de Rouhollâh?

Pédale, Daryâgholi! Dans quelques minutes, tu descendras de ton coursier de fer devant le



▲ *Martyr (*shahid*) Daryâgholi Sourâni*

QG des Gardes et sans haleter, tu diras d'une voix forte: «Je dois parler à Hassan Banâderi. » Hassan verra ton jeune visage sous la lumière de la torche électrique, te reconnaîtra, mais ne s'étonnera pas!

Tu lui crieras: «…Ils viennent du côté du quartier Zolfaghâri…» et Hassan restera bouche bée. En un clin d'œil, tout le QG se mettra en branle. Mais ce n'est que le début. Tu dois refaire tout le chemin. Pour un jeune homme comme toi, ce n'est guère difficile! Tu accompagnes pas à pas les combattants et leur montres de loin l'endroit d'où entrent les baasistes. Quel grand feu ouvrent nos combattants sur les baasistes! La guerre d'être ou de ne pas être commence. Comme tu te réjouis, Daryâgholi! Le matin, quand le soleil offre à la terre ses premiers rayons, au lieu d'atteindre la route de Khosroâbad, les baasistes retourneront derrière le fleuve Bahmanshir sur la peau pure de laquelle tant de leurs morts gonflent désormais comme des cloques.

Après ces neuf kilomètres, ta vie change. Tu restes désormais près de nos combattants. Toutes les tranchées sont ta demeure.

Tu apprends à connaître toutes les balles, tous les obus, et comme la destinée l'a écrit, l'éclat d'obus qui t'arrache la jambe arrive et peu après, le hurlement de l'obus du char tire définitivement un trait sur la page de ta douloureuse et pénible vie terrestre, pour qu'à mille kilomètres des vagues harmonieuses du Bahmanshir, des dattiers décapités de Zolfaghâri et de tes joyeux concitoyens, te délassant de la fatigue accumulée à tant pédaler cette nuit du destin, tu reposes à jamais au Behesht-e-Zahrâ[9] de Téhéran, sous une dalle noire et fracturée, seul et méconnu, avec un nom immense «Martyr Daryâgholi Sourâni».

Aujourd'hui, nous ne te connaissons pas. Mais nous avons vu la statue d'un vieux cycliste sur une grande place d'Abâdân et nous savons que c'est toi. Ne dis pas non! Elle l'est, c'est-à-dire qu'elle doit être pour que nous puissions te connaître.

Chaque année, à l'occasion de l'anniversaire de l'épopée de Zolfaghâri, au mois d'Aban[10], nous venons à Abâdân pour voir de joyeux cyclistes pédaler ces neuf kilomètres jusqu'à l'ancien QG pour penser à toi. Ne dis pas non! C'est vrai! Quand nous désirons quelque chose, elle existe. Ne le nie pas Daryâgholi, elle existe! ■

---

1. Le nom de Daryâgholi commence par le mot *Daryâ* qui signifie «la mer».
2. L'une des branches du fleuve Kâroun, qui traverse le Khouzestân, au sud de l'Iran.
3. Un quartier d'Abâdân, ville de la province du Khouzestân au sud de l'Iran.
4. Les partisans du parti Baas irakien, dirigé par Saddam Hussein, qui formaient l'armée irakienne.
5. Une ville située dans le Khouzestân au sud de l'Iran, au voisinage d'Abâdân et d'Ahvâz.
6. Le port de Mâhshahr est un port de la province du Khouzestân, au sud de l'Iran.
7. Village situé sur la côte du fleuve Arvandroud ou Chatt-el-Arab.
8. L'une des branches du fleuve Kâroun, qui traverse le Khouzestân, au sud de l'Iran.
9. Le cimetière le plus connu d'Iran, au sud de Téhéran.
10. Huitième mois du calendrier solaire iranien.

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه«رُوو دوتهران»در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

LA REVUE DE TEHERAN

S'abonner en Iran

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- یک ساله ۴۰۰/۰۰۰ ریال
- شش ماهه ۲۰۰/۰۰۰ ریال
- 1 an 40 000 tomans
- 6 mois 20 000 tomans

Nom de la société (*Facultatif*)	مؤسسه
Nom / نام خانوادگی	Prénom / نام
Adresse	آدرس
Boîte postale / صندوق پستی	Code postal / کدپستی
E-mail / پست الکترونیکی	Téléphone / تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

- شش ماهه ۷۰۰/۰۰۰ ریال
- یک ساله ۱/۴۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- 1 an 140 000 tomans
- 6 mois 70 000 tomans

Effectuez votre virement sur le compte :

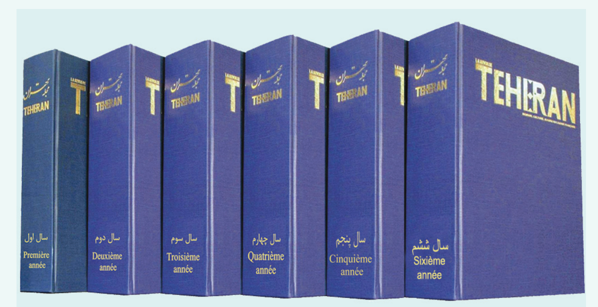
Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

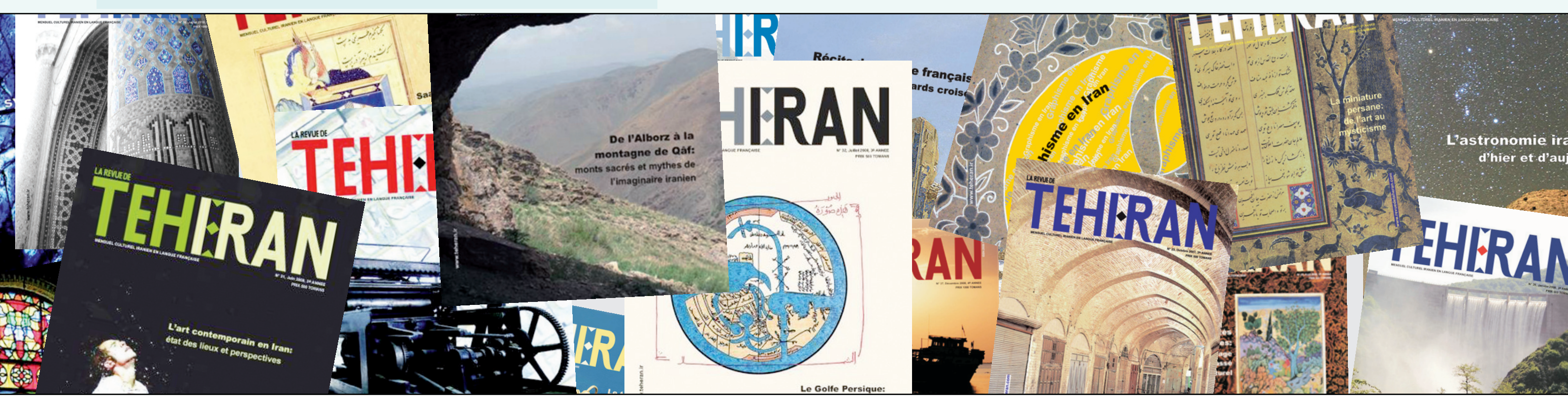
حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت،**
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

L'édition reliée des quatre-vingt-quatre premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en sept volumes pour la somme de 12 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم، پنجم، ششم و هفتم مجلهٔ تهران
شامل هشتاد و چهار شماره درهفت مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran

LA REVUE DE TEHERAN

Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ______ **PRENOM** ______

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ______

ADRESSE ______

CODE POSTAL ______ **VILLE/PAYS** ______

TELEPHONE ______ **E-MAIL** ______

☐ **1 an** 100 Euros

☐ **6 mois** 50 Euros

☐ Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

☐ Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

☐ **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:
Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
بابک ارشادی
ژان-پیِر بریگودیو
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
مهناز رِضائی
آلیس بُمباردیه
مجید یوسفی بهزادی
ژیل لانو

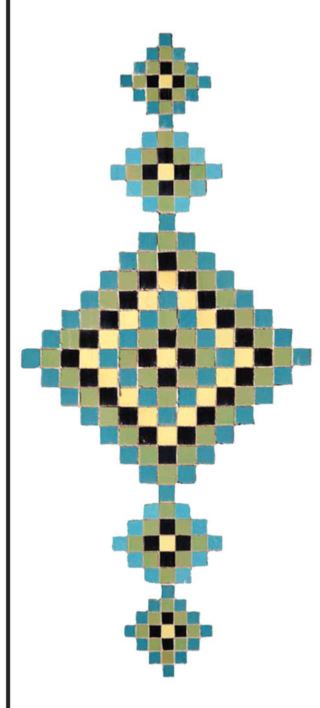
طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

گزارشگر در فرانسه
میرِی فِررا
اِلودی برنارد

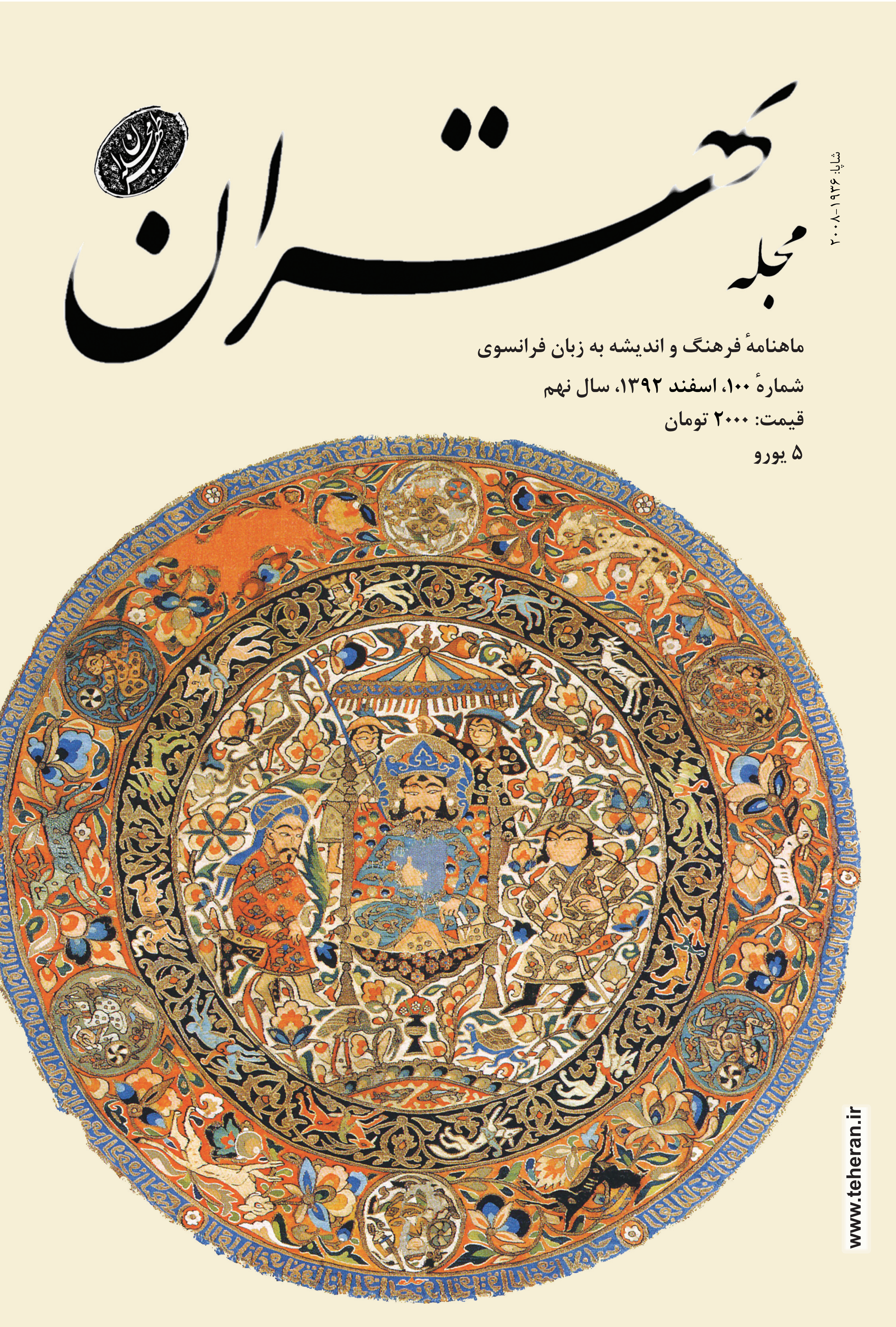
تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
میلاد شکرخواه
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ



Verso de la couverture:
Pièce décorative ronde en soie, or et coton aux motifs mongols fabriquée en 1305, art ilkhânide


مجله تهران
شاپا: ۲۰۰۸-۱۹۳۶
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۱۰۰، اسفند ۱۳۹۲، سال نهم
قیمت: ۲۰۰۰ تومان
۵ یورو
www.teheran.ir